

Dante Alighieri

La divine comédie
Tome 2
Le Purgatoire

bibebook

Dante Alighieri

La divine comédie
Tome 2
Le Purgatoire

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

CHANT I



'ESQUIF DE MON génie à
présent tend la voile
et s'apprête à courir sur
des ondes plus belles,
laissant derrière lui cette
mer trop cruelle.

Je suis prêt à chanter le royaume
second,

où l'esprit des humains vient se
purifier

et se rend digne ainsi de monter
jusqu'au Ciel.

Faites ressusciter ici, célestes Muses,
puisque je suis à vous, la morte
poésie^[1] ;

et que Calliope enfle encore plus la
voix

et vienne accompagner mon chant de
ces doux sons

dont l'effet fut senti par les dolentes

Pies

lorsqu'il leur enleva tout espoir de
pardon^[2].

L'agréable couleur du saphir
d'Orient

qui baignait de l'azur la pureté
sereine,

limpide jusqu'aux bords du lointain
horizon,

s'offrit une autre fois à mes regards
charmés,

sitôt que je sortis de l'atmosphère
morte

qui peinait à la fois et mes yeux et

mon cœur.

Et l'astre souriant qui nous parle
d'amour^[3]

faisait déjà briller le bord de l'Orient
et pâlir les Poissons qui forment son
escorte.

Et moi, j'avais tourné mon regard
vers la droite,

pour mieux voir l'autre pôle, où
brillaient quatre étoiles

que les premiers humains ont pu
seuls contempler^[4].

Le Ciel en paraissait plus heureux et
plus gai ;

oh ! comme notre Nord est veuf de
toute joie,

lui qui n'a pas le droit d'admirer leur
éclat !

Puis, ayant détaché mon regard de ce
point

et m'étant retourné vers notre pôle à
nous,

où l'on ne voyait plus les étoiles de
l'Ourse,

je vis à mes côtés un vieillard
solitaire^[5]

dont l'air et le maintien inspiraient le
respect,

comme celui que doit un enfant à son père.

Sa longue barbe était de poils blancs parsemée,

d'une couleur pareille à celle des deux tresses

que formaient ses cheveux tombant sur sa poitrine.

Le quadruple rayon des étoiles sacrées

mettait sur son visage une telle clarté,

qu'il me semblait le voir mieux qu'avec le soleil.

« D'où venez-vous ? Fit-il dans les

flots de sa barbe ;

comment avez-vous fui la prison
éternelle,

pour venir remonter le fleuve des
ténèbres ?

Et qui donc vous guidait ? Qui fut
votre lanterne,

pour vous faire sortir de la profonde
nuit

qui rend toujours obscurs les vallons
de l'Enfer ?

Est-ce ainsi qu'on enfreint les lois de
votre abîme ?

ou bien le Ciel a-t-il si fortement
changé,

que vous pouvez entrer, damnés,
dans mes domaines ?

Mon guide, à ce discours, me prenant
par la main,

par ses mots, par ses mains, par les
signes qu'il fit

me le fit révéler des yeux et du
genou,

et dit : « Je ne viens pas jusqu'ici, de
mon chef ;

mais une dame vint du Ciel, dont les
prières

m'ont fait accompagner celui-ci,
pour l'aider.

Mais si tu veux savoir avec plus de détail

quelle est la vérité de nos conditions, ma volonté ne peut que répondre à la tienne.

Cet homme n'a point vu venir sa nuit dernière ;

mais grâce à sa folie il la frôla de près

et par un pur miracle il put s'en ressaisir.

Comme je te l'ai dit, je fus mandé vers lui

afin de le sauver ; mais je n'ai pu le faire

que par ce seul chemin que nous
avons suivi.

Je viens de lui montrer toute la gent
perverse ;

je pense maintenant lui montrer les
esprits

qui, surveillés par toi, se purgent de
leurs torts.

Comment je m'y suis pris, serait trop
long à dire ;

suffit qu'une vertu descende du Ciel,
qui m'aide

à le conduire ici, pour t'entendre et te
voir.

Que sa visite donc ne te déplaise
pas :

il va reconquérir la liberté si chère
que beaucoup de mortels l'aiment
mieux que la vie.

Et tu le sais bien, toi, qu'Utique a vu
pour elle

trouver la mort plus douce et perdre
sans regret

l'habit qui brillera si fort, lors du
grand jour^[6].

Nous n'avons pas enfreint les
décrets éternels ;

celui-ci vit ; Minos n'a pas de droit

sur moi,

car j'appartiens au cercle où sont les
chastes yeux

de Marcia^[7], qui semble encor te
supplier

de la tenir pour tienne, ô cœur plein
de noblesse !

Sois-nous donc bienveillant, au nom
de son amour,

et laisse-nous passer par tous tes
sept royaumes^[8] ;

et je lui conterai cette faveur insigne,
si tu veux que ton nom soit prononcé
là-bas. »

« Marciac fut jadis à mon âme si chère,

pendant que je vivais, répondit le vieillard,

qu'elle obtenait de moi tout ce qu'elle voulait.

Mais elle ne peut plus m'émouvoir, maintenant

qu'elle reste au-delà de ce fleuve maudit

que j'ai franchi jadis, car telle est notre loi.

Cependant, si du Ciel cette dame te guide,

comme tu dis, pourquoi chercher à

me flatter ?

Il suffit qu'en son nom tu viennes me le dire.

Va donc ; que celui-ci se mette une ceinture

faite d'un jonc ténu ; lave-lui le visage,

pour le débarrasser de toutes ses souillures ;

car il ne convient pas qu'il vienne à contempler

le premier serviteur venu du Paradis, avec les yeux couverts d'un reste de brouillard.

Autour de cet îlot, sur ses bords les plus bas,

à l'endroit où les flots se brisent sur la côte,

au-dessus du limon pousse une joncheraie.

Nulle plante, ni celle à la tige endurcie,

ni celle qui produit des feuilles, n'y prend pied,

ne pouvant pas plier pour supporter les chocs.

N'allez pas revenir ensuite par ici ;

le soleil qui paraît vous montrera bientôt

l'endroit où le monter vous sera plus aisé. »

Il disparut ensuite. Alors je me levai sans prononcer un mot, en me serrant de près au guide et en cherchant de mes yeux son regard.

« Mon fils, commença-t-il à me dire, suis-moi !

Revenons sur nos pas : c'est par là que la plaine descend et nous conduit du côté le plus bas. »

L'aube chassait déjà les ombres du

matin

qui fuyaient devant elle, en sorte que
de loin

je croyais deviner le long frisson des
vagues.

Nous allions tout au long de la
plaine déserte,

comme celui qui cherche un bon
chemin perdu

et ne croit pas marcher tant qu'il n'a
pas trouvé.

A la fin, arrivés au point où la rosée
lutte avec le soleil et lui résiste
mieux,

car la fraîcheur du lieu la défend des rayons,

mon seigneur, doucement, vint poser ses deux mains

ouvertes largement sur ce joli gazon ;

et moi, qui devinais quelle était sa pensée,

je tendis mon visage encor baigné de larmes :

c'est de cette façon qu'il mit à découvert

les couleurs que l'Enfer m'avait comme embuées.

Puis, nous vînmes au bord de la plage déserte

dont les flots n'ont jamais ballotté
de navire

d'un marin qui connût le chemin du
retour^[9].

C'est là qu'il me ceignit, comme
l'autre avait dit.

Miracle ! au même instant qu'il
l'arrachait de terre,

un autre rejeton, pareil à l'humble
plante,

apparut aussitôt à l'endroit
dévasté^[10].



CHANT II



ÉJÀ L'ASTRE DU jour
touchait cet horizon
dont le méridien, dans
son point le plus haut,
passe au-dessus du site
où gît Jérusalem,

cependant que la nuit, tournant à
l'opposé,

sortait des eaux du Gange avec cette

Balance

qui lui tombe des mains lorsqu'elle a
trop vieilli ;^[11]

en sorte qu'à l'endroit où je restais
alors

le beau visage blanc et vermeil de
l'aurore

prenait, avec le temps, des tons de
feuille morte.

Nous nous trouvions toujours au
bord de cette mer,

comme qui pense tant à son prochain
visage,

qu'il chemine en esprit dès avant le

départ,

quand voici que soudain, comme au
seuil du matin

on voit Mars rougeoyer sous une
brume épaisse

qui s'élève des flots au-dessus du
Ponant,

j'ai vu (puissé-je encor le voir !) un
grand éclat

qui s'approchait de nous si vite sur
la mer,

que nul vol ne saurait ressembler à
sa course.

J'en détournai les yeux, l'espace d'un
moment,

afin d'interroger mon guide, et je le vis,

lorsque j'y retournai, plus grand et plus brillant.

De chacun des côtés luisait autour de lui

je ne sais quoi de blanc ; et comme il s'approchait,

une blancheur pareille apparut sous ses pieds.

Mon maître cependant attendait sans broncher

et, dans les blancs premiers distinguant les deux ailes

il reconnut enfin quel était le nocher
et me dit aussitôt : « Vite, vite, à
genoux !

Voici l'ange de Dieu : tu dois joindre
les mains.

Tu reverras souvent, ici, de tels
ministres.

Vois comment, dédaignant les
moyens des humains,

il se passe de rame et ne veut d'autre
voile,

pour venir de si loin, que celle de ses
ailes.

Tu vois comme il les tend vers le ciel,
battant l'air

de la plume éternelle et qui ne connaît pas

ce que c'est que muer comme un mortel plumage ! »

Plus cet oiseau divin se rapprochait de nous,

plus on lui distinguait clairement le visage,

mais l'œil pouvait à peine supporter son éclat.

Je baissai le regard ; et lui, venant au bord,

toujours sur son bateau si rapide et léger,

il effleurait à peine la surface de l'eau.

Le céleste nocher se tenait à la poupe ;

on lisait dans ses traits son état bienheureux,

et plus de cent esprits remplissaient son esquif.

In exit Israël de Ægypto^[12]

chantaient-ils tous en chœur, d'une commune voix,

avec tout ce qui fait la suite de ce psaume.

puis de la sainte croix il fit sur eux le
signe

et dès qu'ils prirent pied sur le
rivage, l'ange

s'éloigna promptement, comme il
était venu.

Les nouveaux arrivants semblaient
tout ignorer

je l'endroit : leurs regards se
promenaient partout,

comme de gens qui vont de surprise
en surprise.

Le soleil nous dardait ses rayons de
partout,

et il avait déjà, de l'éclat de ses

flèches,

chassé le Capricorne à l'autre bout
du ciel^[13],

quand cette gent nouvelle leva les
yeux vers nous,

nous disant : « Si jamais vous pouvez
nous le dire,

montrez-nous le chemin pour gravir
la montagne ! »

« Sans doute pensez-vous, leur
répondit Virgile,

que nous connaissons bien cet
endroit où nous sommes :

nous sommes, comme vous, de

simples pèlerins.

Nous venons d'arriver, peu
d'instants avant vous,

par un autre chemin, si rude et si
terrible

qu'à présent le monter va nous
paraître un jeu. »

Cependant les esprits, qui s'étaient
rendu compte,

à me voir respirer, que je n'étais pas
mort,

pâlirent de surprise et tremblèrent
d'effroi.

Comme on court au-devant du
messager qui porte

le rameau d'olivier, pour avoir des
nouvelles,

sans que personne pense aux hasards
de la presse,

ainsi rivaient alors leurs regards
dans les miens

les esprits bienheureux qui se
trouvaient là-bas,

Presque oubliant le soin de leur
félicité.

Entre autres, j'en vis un qui
s'approchait de moi

et qui vint m'embrasser avec tant
d'amitié,

que j'aurais bien voulu lui rendre la pareille.

Ombres, où l'on ne voit qu'une vaine apparence !

Par trois fois je ceignis son corps avec mes bras,

et ne fis que croiser mes bras sur ma poitrine.

Je crois que dans mes yeux on lisait ma surprise,

car l'ombre eut un sourire et recula d'un pas,

et moi, le poursuivant, je voulus le rejoindre.

Il me dit doucement de ne plus

m'avancer ;

et, l'ayant reconnu, je lui dis la prière
de s'arrêter un peu pour causer avec
moi^[14].

Alors il répondit : « Autant que je
t'aimais

avec mon corps mortel, je t'aime,
délivré,

et je vais m'arrêter ; mais toi, que
fais-tu là ? »

Je dis : « Cher Casella, j'entrepris ce
voyage

afin de retourner plus tard à cet
endroit ;

mais toi, qui t'a donc fait si longuement tarder ? »

Et sa réponse fut : « Je n'ai pas à me plaindre,

si celui qui conduit quand il veut ceux qu'il veut^[15]

m'avait jusqu'à présent refusé ce passage,

puisque sa volonté n'est que pure justice.

Voici bientôt trois mois^[16] qu'il a permis l'entrée

à celui qui l'implore, et n'en rebute aucun ;

et moi, qui me trouvais tourné vers le rivage

où le Tibre écumant va se charger de sel,

je fus bienveillamment accueilli dans son sein.

Il vole maintenant vers cette même rive,

car c'est toujours là-bas que vont se rassembler

ceux qu'on n'a pas voués au profond Achéron. »^[17]

« Si de nouvelles lois, lui dis-je, ne t'enlèvent

de ces chansons d'amour qui me
faisaient jadis

supporter mieux mon mal, l'usage ou
la mémoire,

viens consoler, veux-tu ? Pour un
instant mon âme

que le tourment poursuit comme il
l'a toujours fait,

du moment où je vins avec mon
corps ici. »

Amour qui dit au cœur ses
raisons^[18], se mit-il

à chanter, d'une voix si douce et si
prenante,

que sa douceur revient toujours dans
mon esprit.

Mon seigneur et moi-même et toute
cette foule

qui venait avec lui, nous étions si
contents,

qu'aucun autre penser ne venait me
troubler.

Nous étions tout ouïe, écoutant
transportés

les accents de sa voix, lorsque le bon
vieillard

cria : « Que faites-vous, esprits trop
paresseux ?

Quel sens ont cet arrêt et cette

nonchalance ?

Courez vers la montagne et lavez
cette croûte

qui cache à vos regards le visage de
Dieu ! »

Comme un vol de pigeons qui
cherchent leur pâture

et picorent en paix et sans se
rengorger

selon leur habitude, ou le grain ou
l'ivraie,

si quelque objet survient, dont ils
sont effrayés,

abandonne aussitôt le repas
commencé,

pressé qu'il est soudain par de plus
grands soucis ;

tels je voyais les gens fraîchement
arrivés

abandonner le chant et foncer vers la
côte,

comme celui qui court sans savoir où
courir ;

et nous ne fûmes pas les moins
pressés de tous.



CHANT III



VOYANT S'ÉPARPILLER À
travers la campagne

tout ce monde assemblé,
dans sa fuite éperdue,

et courir vers le mont des
justes pénitences,

je me collai plus fort à mon sûr
compagnon.

Comment aurais-je pu, d'ailleurs,

courir sans lui ?

Qui pouvait diriger mes pas sur la montagne ?

Lui-même, il paraissait se faire des reproches ;

car pour toi, délicate et pure conscience,

la plus légère faute est un amer remords !

Il ralentit enfin sa marche, car la hâte ternit la dignité de tous nos mouvements ;

et l'esprit, jusqu'alors content de peu de chose,

ressentit l'aiguillon de la soif de
connaître

et me fit diriger le regard vers la cime
qui s'élançe des eaux vers le ciel le
plus haut.

Le soleil, qui brillait ardent comme
la braise,

était interrompu devant moi par mon
corps,

dont son rayon venait dessiner les
contours :

mais je me retournai soudain, saisi
de crainte,

croyant que j'étais seul, puisque
j'apercevais

ma seule ombre noircir le sol devant
mes pas.

« Que crains-tu cette fois ? Se mit
alors à dire

celui qui me console, en se tournant
vers moi ;

ne suis-je pas toujours ici, pour te
guider ?

L'étoile du berger luit déjà sur la
tombe

du corps avec lequel, jadis, j'ai fait
de l'ombre

et que de Brindisi l'on fit porter à
Naples^[19].

Si rien ne se projette à présent
devant moi,

n'en sois pas plus surpris que
d'observer les cieux,

dont l'un n'arrête pas la lumière des
autres.

Car le vouloir divin fait que nos
corps sont aptes

à souffrir les tourments et le chaud
et le froid,

sans permettre qu'on sache comment
il y parvient^[20].

Et bien fol est celui qui croit que
notre esprit

peut comprendre et saisir les chemins infinis

de la seule substance unie à trois personnes.

Contentez-vous, mortels, du plus simple *quia*^[21] ;

car si vous aviez pu tout savoir et connaître,

point n'eût été besoin que Marie enfantât ;

et vous avez bien vu que la recherche est vaine,

de certains dont l'envie eût été satisfaite,

alors qu'elle leur sert de souffrance sans fin.

Je veux dire Platon aussi bien qu'Aristote

et bien d'autres encor. » Penchant son front pensif,

il mit de cette sorte un terme à son discours.

Nous étions arrivés au pied de la montagne,

mais on n'y pouvait voir qu'un rocher si scabreux,

qu'en vain on prétendrait l'escalader à pied.

Allant de La Turbide à Lericci^[22],
l'abîme

le plus infranchissable est en
comparaison

un escalier commode et plus que
confortable.

« Qui donc pourrait nous dire de
quel côté la pente

s'abaisse, dit alors mon maître en
s'arrêtant,

pour que puisse y monter celui qui
n'a pas d'ailes ? »

Tandis qu'il se tenait le visage
baissé,

supputant en silence un chemin à
choisir,

et que, moi, j'explorais les hauteurs
du regard,

je vis venir à gauche une foule
d'esprits

qui dirigeaient leurs pas vers nous, si
lentement

qu'ils semblaient demeurer à la
même distance.

« Maître, lui dis-je alors, regarde
donc là-bas !

Voici venir des gens qui vont nous
conseiller,

si jamais tu ne peux te suffire à toi-

même. »

Il regarda vers eux et dit, plus soulagé :

« Allons au-devant d'eux : ils vont trop lentement.

Quant à toi, mon doux fils, ne perds pas le courage ! »

Lorsque nous eûmes fait à peu près mille pas,

leur troupe se trouvait encore loin de nous,

autant qu'un bon tireur peut jeter une pierre.

Ils venaient se serrer contre le mur rocheux

de cet escarpement, et s'y tenaient
blottis,

comme des voyageurs incertains de
leur route.

« Esprits élus déjà, morts de la belle
mort,

commença lors Virgile, au nom de
cette paix

que vous espérez tous, à ce que je
suppose,

dites-nous, où trouver le côté de la
pente

par où l'on peut monter pour arriver
là-haut ;

car plus on sait, et moins on aime le retard. »

Pareils à des moutons sortant de leur enclos,

un par un, deux par deux, pendant que le troupeau

les attend, l'œil craintif et le museau baissé,

et ne font qu'imiter ce que fait le premier

et se rangent sur lui, si celui-ci s'arrête,

silencieux et doux, sans savoir le pourquoi,

tels j'aperçus alors s'ébranler tout à

coup

le premier rang tout seul du troupeau
bienheureux

à l'aspect recueilli, noble dans sa
démarche.

Mais lorsque les premiers virent que
la lumière

restait interceptée à ma droite et au
sol

par l'ombre qui poussait sous moi
vers la falaise,

ils s'arrêtèrent tous en reculant d'un
pas ;

tous les autres alors, qui les
suivaient de près,

firent pareillement, sans comprendre pourquoi.

« Je vous confesserai sans qu'on me le demande

que ce que vous voyez est bien le corps d'un homme ;

et c'est pourquoi s'y rompt la clarté du soleil.

N'en soyez pas surpris, mais croyez cependant

que c'est par un décret de la Vertu divine

qu'il prétend surmonter cette rude paroi. »

Ainsi parla mon maître, et cette gent
heureuse

dit, faisant du revers de la main
certain signe :

« Retournez-vous alors, et passez
devant nous ! »

L'un d'eux me dit : « O toi, que je ne
connais pas,

regarde un peu vers moi, pendant que
nous marchons,

et pense si là-bas tu ne m'as jamais
vu ! »

Je me tournai vers lui, pour mieux
l'examiner :

il était blond et beau et d'aimable

présence,

mais le sourcil fendu par un grand coup d'épée.

Lorsque modestement je me fus excusé

de ne point le connaître, il dit :
« Regarde encore ! »

montrant une blessure en haut de la poitrine.

« Je suis Manfred, dit-il ensuite, en souriant^[23],

et mon aïeule était Constance impératrice :

de retour chez les tiens, veuille aller

de ma part

devers ma belle fille, à qui doit sa
naissance

la gloire de Sicile et d'Aragon^[24], lui
dire

la vérité, qu'on peut lui conter
autrement.

Après avoir senti ma personne
blessée

par les deux coups mortels, en
pleurant j'implorai

la bonté de Celui qui volontiers
pardonne.

Mes péchés ont été des plus

impardonnables ;

mais la grâce divine ouvre si grands
les bras,

qu'ils accueillent tous ceux qui se
tournent vers elle.

Et si de Cosenza le pasteur, que
Clément

avait lors dépêché pour me donner la
chasse,

pouvait apercevoir ce visage de Dieu,
les restes de mon corps reposeraient
encore

à la tête du pont qui mène à
Bénévent,

défendus par le poids d'un lourd
monceau de pierres^[25].

Le vent sèche mes os, que lave l'eau
de pluie ;

ils sont hors du royaume et pas très
loin du Verden,

jetés là sur son ordre et à cierges
éteints.

Leur malédiction n'est pourtant pas
capable

d'empêcher le retour de l'amour
éternel

aussi longtemps qu'il reste une lueur
d'espoir.

Mais il est vrai que ceux qui meurent
comme moi,

même en se repentant, hors de la
sainte Eglise,

demeurent sur les bords, loin de cette
montagne,

trente fois plus de temps que ne dure
leur peine,

pour faire pénitence, à moins que
l'on ne sache

abréger cette loi par de bonnes
prières.

Pense donc si tu peux me rendre plus
heureux,

en allant révéler à ma chère

Constance

comment tu m'as trouvé, quelle loi
nous régit ;

car nous gagnons beaucoup par ceux
qui sont là-bas. »



CHANT IV



ORSQUE, PAR UN effet des
douleurs et des joies,

nous nous sentons
atteints dans quelque
faculté

où l'on dirait que l'âme
est soudain concentrée,

celle-ci n'obéit à nulle autre
puissance :

ce qui prouve l'erreur de ceux qui
s'imaginent

qu'une âme peut en nous céder la
place à l'autre^[26].

Ainsi, lorsqu'on écoute et qu'on voit
quelque chose

qui retient fortement toute
l'attention,

le temps s'écoule vite et on ne le sent
pas,

le pouvoir de l'entendre étant une
autre chose

que celui de l'esprit compris comme
un entier :

l'un se rattache à l'âme et l'autre
reste libre^[27].

Je fis de tout ceci l'expérience sure,
en écoutant l'esprit et en
m'émerveillant,

car le soleil fit plus de cinquante
degrés^[28],

et je ne m'aperçus de rien, lorsque
nous vînmes

jusqu'à certain endroit où les ombres
en chœur

nous crièrent : « Voici ce que vous
désirez ! »

Souvent le campagnard, lorsque

l'automne arrive,
mûrissant le raisin qui prend des
tons plus sombres,
d'une seule fourchée emplit de
ronces sèches
des trous beaucoup plus grands que
le mince sentier
par où mon guide et moi nous
partîmes tout seuls,
car les autres esprits prenaient
d'autres chemins.

On monte à San Léo, l'on descend à
Noli
et de Bisannualité l'on atteint le
sommet

à pied^[29] ; mais c'est ici qu'il
convient de voler ;

j'entends, avec le vol rapide, avec les
plumes

de mon ardent désir, suivant les pas
du guide

qui m'ouvrait le chemin, me donnant
de l'espoir.

Nous montions tout au long des
rochers éboulés

dont l'étroite paroi nous pressait de
partout,

et j'employais les pieds aussi bien
que les mains.

Arrivés à la fin sur le replat d'en haut^[30]

du profond précipice, à l'endroit découvert :

« O maître, demandai-je, où va-t-on maintenant ? »

« Ce sera désormais, dit-il, toujours plus haut.

Suis mes pas sur ce mont, jusqu'à ce qu'on rencontre

le guide qui saura nous montrer le chemin. »

Le sommet est si haut, qu'on ne l'aperçoit pas ;

sa pente me semblait être plus raide encore

que l'angle que décrit la moitié du cadran^[31].

Comme j'étais déjà bien fatigué, je dis :

« Tourne-toi, mon doux père, et regarde vers moi :

si tu ne m'attends pas, je vais rester tout seul ! »

« Traîne-toi jusqu'ici, mon fils », dit-il alors,

en me montrant du doigt un palier au-dessus,

qui, partant de ce point, faisait le tour du mont.

Sa voix était pour moi d'un si doux réconfort,

que je parvins, grimpant toujours derrière lui,

à prendre pied enfin sur la forte ceinture.

Et là-haut, tous les deux, nous nous mîmes par terre,

tournés vers le levant d'où nous étions venus,

car on aime à revoir le chemin déjà fait.

J'examinai d'abord le bas de la

montagne ;

ensuite je levai mes yeux vers le soleil,

étonné de le voir briller à ma main gauche^[32].

Le poète vit bien quelle était ma surprise,

de regarder comment le char de la lumière

s'avançait lentement entre nous et le nord.

« Si Castor et Pollux, finit-il par me dire,

avaient fait maintenant escorte à ce

miroir

qui répand sa splendeur ici comme
là-bas,

tu pourrais contempler le zodiaque
en flammes

poursuivant son chemin au plus près
des deux Ourses,

à moins de le voir prendre un sentier
différent^[33].

Et si tu veux savoir comment cela se
fait,

réfléchis un instant : imagine Sion,

ainsi que ce mont-ci, situés sur la
terre

en des endroits qui font qu'ils ont
deux hémisphères

et un seul horizon : ce qui fait que la
route

que jadis Phaéton avait si mal suivie
se dirige, pour ceux qui regardent
d'ici,

d'un côté qui s'oppose à celui de là-
bas,

si ton intelligence a bien su me
comprendre. »

« Maître, certainement, me pris-je
alors à dire,

je n'ai jamais compris avec tant de
clarté

ce qui semblait avant trop dur à mon esprit ;

que le cercle au milieu de la sphère céleste

que les gens du métier appellent Equateur,

et qui reste toujours entre hiver et été,

pour la même raison que tu viens de me dire,

est aussi loin d'ici, remontant vers le Nord,

qu'il l'était des Hébreux, vers la chaleur du Sud.

Mais je voudrais savoir, si tu le trouves bon,

combien on va marcher, puisque ce pic se dresse

plus haut que je ne puis élever le regard. »

Il répondit alors : « Cette montagne est telle,

que son flanc est bien dur pour celui qui s'engage ;

mais plus on l'a gravi, plus il devient aisé.

Lorsqu'il te semblera qu'il est enfin plus doux

et que monter là-haut est chose aussi

facile^[34]

qu'à la nef d'avancer par un vent favorable,

nous serons arrivés au bout de ce sentier ;

là, tu peux espérer de voir finir ta peine,

Je ne t'en dis pas plus, c'est tout ce que j'en sais. »

Comme il venait de mettre un terme à son discours,

près de nous une voix nous dit : « En attendant,

tu ferais aussi bien de t'asseoir tant

soit peu. »

Nous étant retournés au son de cette voix,

nous vîmes un grand roc qui se trouvait à gauche,

et que je n'avais pas tout d'abord aperçu.

Nous fûmes vers ce point, et vîmes des esprits

qui paraissaient attendre à l'abri du rocher,

nonchalamment couchés comme des fainéants.

L'un surtout, qui semblait plus qu'un autre accablé,

restait assis là-bas, s'embrassant les
genoux

sur lesquels se cachait son visage
penché.

« Regarde, doux seigneur, dis-je alors
à mon guide,

celui-là, qu'on dirait plus paresseux
encore

que si dame Indolence était sa propre
sœur ! »

Et ce ne fut qu'alors qu'il daigna
regarder,

ramenant son visage en biais, sur la
cuisse,

et disant : « Va plus haut, toi qui fais le malin ! »

Lors je le reconnus, et cette grande angoisse

qui me pressait encore au creux de la poitrine

ne put pas m'empêcher de courir jusqu'à lui.

Et quand je l'eus rejoint, à peine s'il leva

la tête pour parler : « Comprends-tu maintenant

le pourquoi du soleil sur ton épaule gauche ? »

Sa même nonchalance et son

discours trop bref

amenaient sur ma lèvre un début de
sourire

et je dis : « Belacqua^[35], je ne suis
plus en peine

de toi dorénavant ; mais pourquoi
restes-tu

ici précisément ? Attends-tu quelque
guide,

ou bien as-tu repris tes vieilles
habitudes ? »

« Frère, à quoi bon, dit-il, monter
jusque là-haut,

puisque l'oiseau de Dieu qui veille

sur l'entrée

ne me permettrait pas d'aller
chercher les peines ?

Il me convient d'attendre ici que le
ciel tourne

autant autour de moi qu'il le fit dans
ma vie,

car le bon repentir s'était trop fait
attendre ;

à moins de l'obtenir au moyen de
prières

qui jaillissent d'un cœur visité par la
grâce ;

des autres, peu me chaut, car le Ciel
n'en veut pas.

Cependant le poète s'avanceit
jusqu'à nous

et me disait : « Viens donc ! Regarde
le soleil

à son méridien ; et de l'autre côté

la nuit foule déjà sous ses pieds le
Maroc. »



CHANT V



OUS NOUS ÉTIONS déjà
séparés de ces ombres,
et j'allais en dernier sur
les pas de mon guide,
lorsque soudain
quelqu'un cria derrière
moi,
en me montrant du doigt : « Tiens ! il
me semble bien

que celui d'en bas tue à sa gauche les
rais :

on dirait qu'il agit comme un être
vivant ! »

Je tournai le regard au son de cette
voix

et vis qu'avec surprise il me
dévisageait

moi seul, toujours moi seul et le
rayon brisé.

« Pourquoi donc ton esprit
s'embourbe-t-il si vite ?

me dit alors mon maître ; et
pourquoi t'arrêter ?

Qu'importe ce qu'on peut déblatérer

là-bas ?

Suis-moi toujours de près et laisse
dire aux gens,

ferme comme une tour, qui n'incline
jamais

le front, pour fort que soit le souffle
de l'archer ;

car celui dont l'esprit va d'un objet à
l'autre

éloigne constamment la cible de soi-
même,

et le dernier souci fait oublier les
autres. »

Qu'aurais-je pu répondre alors,
sinon : « Je viens ! »

Et, le disant, je crus sentir sur mon visage

les couleurs qui parfois méritent le pardon.

Cependant sur la côte et pas très loin de nous

montaient certaines gens, le long d'un raccourci,

verset après verset chantant le *Miserere*^[36].

Mais, s'étant aperçus que moi, grâce à mon corps,

je ne permettais pas aux rayons de passer,

leur chant devint un oh ! aussi rauque que long ;

et deux de ces esprits, faisant les messagers,

coururent jusqu'à nous, afin de demander :

« Expliquez-nous quelle est votre condition ! »

Mon maître leur parla : « Vous pouvez retourner

et raconter à ceux qui vous ont envoyés

que celui-ci possède un vrai corps de chair vraie.

S'ils se sont arrêtés pour avoir vu

son ombre,

comme je pense, alors la réponse
suffit :

vous pouvez l'estimer, car il peut
être utile. »^[37]

Une étoile en filant fend moins vite
l'azur

au début de la nuit, ou l'éclair un
nuage,

au coucher du soleil, quand l'été bat
son plein,

que je n'ai vu courir ces ombres vers
leurs rangs,

et de là revenir vers nous, avec les

autres,

comme des cavaliers lancés à toute bride.

« Ceux qui viennent vers nous me paraissent nombreux ;

ils voudront te parler, dit alors le poète.

Va donc les écouter, mais toujours en marchant ! »

« Ame qui suis ainsi le chemin de la joie,

avec les membres vrais reçus à la naissance,

criaient-ils en venant, attends-nous donc un peu !

Regarde si jamais tu vis quelqu'un de nous,

pour ensuite là-bas en porter la nouvelle !

Hélas ! pourquoi vas-tu sans vouloir t'arrêter ?

Nous avons tous trouvé la mort par violence

et restâmes pécheurs jusqu'au dernier instant,

où la grâce du Ciel nous vint ouvrir les yeux ;

ainsi, nous repentant et pardonnant aux autres,

nous quittâmes la vie et partîmes
vers Dieu,

pressés par le désir de voir sa sainte
face. »^[38]

Je répondis : « J'ai beau regarder vos
visages,

je n'en connais aucun ; mais si vous
désirez

quelque chose de moi, esprits bien
fortunés,

dites : je vais le faire, au nom de cette
paix

qu'il me faut rechercher ainsi, de
monde en monde,

en marchant sur les pas d'un guide
aussi fameux. »

Alors l'un d'eux parla : « Nous avons
confiance

quant à ta bonne foi, même sans tes
serments,

si, comme tu le veux, tu le puis en
effet.

Je te demande, moi qui parle avant
les autres^[39],

si jamais tu reviens pour revoir les
contrées

qui vont de la Romagne à celle où
règne Charles^[40],

d'obtenir à Fanon, par ta courtoise
instance,

qu'on rappelle mon nom dans toutes
les prières,

pour que je puisse ainsi purger mes
grandes fautes.

C'est de là que je suis ; mais le
profond pertuis

par où s'enfuit mon sang, ma
première demeure,

est venu me chercher au pays
d'Anténor^[41],

où je pensais pourtant me trouver à
l'abri.

Celui d'Este est l'auteur, qui m'avait
en horreur,

bien trop loin au-delà de ce que veut
le droit.

Mais si j'avais pu fuir du côté de
Mira,

quand dans Oriane l'on mit la main
sur moi,

je serais à cette heure au monde où
l'on respire^[42].

Je courus au marais ; mais les joncs
et la vase

m'empêtrèrent si bien, qu'il me fallut
tomber

et de mes veines voir jaillir un lac de sang. »

Puis, un autre parla : « Si le vœu s'accomplit,

qui t'attire au sommet de la sainte Montagne,

viens au secours du mien, avec tes bonnes œuvres !

Je suis de Monte Feltre et mon nom est Buonconte^[43] ;

mais Jeanne et tous les miens m'ont si bien oublié

qu'entre ceux-ci je marche en baissant le regard. »

« Quelle force, lui dis-je, ou sinon
quel hasard

t'avait donc entraîné si loin de Camp
aldin,

que l'on n'a jamais pu retrouver ton
cadavre ? »

« Hélas, répondit-il ; aux pieds du
Cassin

il existe un cours d'eau du nom
d'Archiatre,

qui naît dans l'Apennin, plus haut
que l'ermitage^[44].

C'est là que j'arrivai, la gorge
transpercée ;

à peu près à l'endroit où cette eau
perd son nom^[45],

je fuyais seul, tachant la plaine de
mon sang.

Là, j'ai perdu la vue ; et ma parole
ultime

fut le nom de Marie ; et c'est en cet
endroit

que je tombai, laissant ma chair
abandonnée.

Telle est la vérité, rapporte-la là-
haut.

L'ange de Dieu m'a pris ; mais celui
de l'Enfer

criait : « O toi du Ciel, pourquoi
m'en prives-tu ?

Tu remportes ainsi, pour une seule
larme

qui fait que je le perds, ce qu'il a
d'éternel ;

mais je saurai, du moins, comment
traiter ses restes !

Tu dois savoir comment s'amoncelle
dans l'air

cette humide vapeur qui se
transforme en eau

dès qu'elle monte assez pour
rencontrer le froid.

Il joignit sa malice et sa soif de mal

faire

à son savoir, mêlant la vapeur et le vent,

par le pouvoir qu'il tient de sa seule nature.

Puis, à la nuit tombante, il a fait recouvrir

le vallon de brouillards, de Prato Magne au joug^[46],

épaississant si fort le ciel au-dessus d'elle,

que cet air condensé devint bientôt de l'eau :

il plut alors à verse ; et les ruisseaux

reçurent

toute l'eau que le sol se lassait
d'avalier ;

et, la réunissant dans de grandes
rivières,

il la précipita dans le fleuve royal

si promptement, que rien n'aurait pu
l'arrêter.

Archiatre gonflé, trouvant à
l'embouchure

mon corps tout refroidi, le poussa
dans l'Arno,

décroisant mes deux bras, que j'avais
mis moi-même

en croix sur ma poitrine, avant de succomber ;

ensuite il me roula sur son fond, sur sa berge,

et il m'ensevelit enfin dans ses dépôts. »

« De grâce, lorsqu'au monde enfin tu reviendras

et te reposeras de ton si long voyage,

dit un troisième esprit, qui suivait le second,

rappelle-toi mon nom : je suis cette APia

que Sienne fit, et puis que défit la Maremme :

celui-là le sait bien, qui m'avait
épousée,

m'ayant passé l'anneau comme une
chaîne au doigt.^[47]



CHANT VI



ORSQUE DU JEU de dés la
partie a pris fin,

celui qui vient de perdre
en sort triste et penaud

et, répétant les coups,
s'instruit à ses dépens ;

mais l'assistance suit et flatte le
gagnant :

l'un emboîte le pas, l'autre suit le

cortège

ou marche à ses côtés, lui parlant à l'oreille ;

mais lui, sans s'arrêter, complaisamment écoute,

et s'il donne à quelqu'un, celui-là se retire,

en sorte qu'il parvient à sortir de la presse.

Tel me trouvais-je alors au milieu de la foule,

tournant tantôt vers l'un les yeux, tantôt vers l'autre,

et je m'en dégageais à force de promesses.

Là, j'ai vu l'Arétin à qui donna la mort

le bras droit trop cruel de Gino de Tacco^[48],

et l'autre qui périt en chassant ses contraires^[49].

Là me priaient aussi, tendant leurs bras vers moi,

Frédéric le Nouvel avec celui de Pise, qui du bon Marzucco fit voir la forte trempe^[50].

J'y vis le comte Orso^[51] et l'âme qui disait

que par haine et envie elle fut expulsée

de son corps, et non pas par l'effet de ses fautes :

c'est Pierre de la Brosse^[52] : il faut qu'elle y pourvoie,

la dame de Brabant, tant qu'elle est ici-bas,

ou qu'elle aille grossir le troupeau des méchants.

Dès que je fus enfin délivré de ces ombres,

qui priaient pour avoir les prières des autres,

tant le désir les point d'être plus vite
saintes,

je me mis à parler : « Il semble, ô ma
lumière,

qu'en un de tes écrits tu repousses
l'idée

que la prière peut fléchir la loi du
Ciel^[53].

Pourtant, c'est bien cela que ces
gens-ci demandent :

comment se peut-il donc que leur
espoir soit vain ?

ou n'ai-je point compris au juste tes
paroles ? »

Il répondit : « Le sens de mon écrit
est clair,

et l'espoir de ces gens n'est
nullement trompeur,

si l'on veut y penser d'un esprit
reposé ;

car on ne fausse pas la suprême
justice,

si la flamme d'amour liquide en un
clin d'œil

la dette de quiconque héberge en cet
endroit.

Cependant, à l'époque où j'ai dit le
contraire,

l'oraison n'aurait pu racheter les

pécheurs,

puisque Dieu n'était pas présent dans les prières.

Mais ne t'empêche pas de doutes si subtils,

s'ils ne te sont pas dits par celle qui fera

jaillir dans ton esprit la lumière du vrai.

Je veux, si tu m'entends, parler de Béatrice :

tu vas la voir bientôt là-haut, sur le sommet

de la haute montagne, heureuse et souriante. »

« Seigneur, lui dis-je alors, allons-y donc plus vite,

car je me sens déjà moins fatigué qu'avant,

et tu vois bien que l'ombre augmente au pied du mont. »

« Nous allons avancer avant la fin du jour,

répondit-il alors, le plus que nous pourrons ;

mais n'imagine pas que la chose est si simple.

Avant d'y parvenir, tu verras le retour

de l'astre que déjà le flanc du mont
nous cache,

en sorte que ton corps ne lui sert
plus d'écran.

Mais observe là-bas cette âme toute
seule,

qui semble attendre assise et regarde
vers nous :

elle nous montrera le chemin le plus
court. »

Nous fûmes la chercher : âme du
grand Lombard,

comme tu restais là, dédaigneuse et
altière,

et quelle dignité dans ton profond

regard !

Pas un mot ne tombait de ses lèvres fermées :

elle nous regardait avancer, en silence,

et paraissait de loin un lion au repos.

Virgile cependant s'approcha davantage

pour demander l'endroit où l'on monte aisément ;

mais elle, sans vouloir répondre à sa prière,

d'abord nous demanda nos noms et nos patries ;

et mon doux maître à peine avait-il
commencé :

« Mantoue... » et déjà l'ombre,
absente auparavant,

bondit soudain vers lui du lieu
qu'elle occupait,

disant : « O Mantouan, mon nom est
Sordello^[54] ;

je suis de ton pays ! » Et tous deux
s'embrassèrent.

Ah ! Italie esclave, auberge de
douleur,

navire sans nocher au milieu des
tourmentes,

reine jadis du monde, et maintenant
bordel !

Ainsi, ce noble esprit se montrait
disposé,

en entendant le nom de sa douce
patrie,

à faire bonne chère à son
compatriote,

cependant qu'en ton sein tes fils
vivants ne restent

pas un seul jour en paix, se déchirant
l'un l'autre,

quoiqu'ils se disent fils d'une même
cité !

Regarde, infortunée, autour de tes

frontières,

le long de ta marine, et jusque dans
ton sein,

et dis-moi si l'on trouve un seul
endroit en paix !

En vain Justinien t'a raccoutré les
rênes^[55],

puisque l'on ne voit pas qui saurait
s'en servir :

s'il ne l'avait pas fait, ta honte serait
moindre.

Et vous, qui ne devriez penser qu'aux
oraisons

et laisser le César se tenir ferme en

selle,

si vous entendez bien ce que Dieu
vous ordonne,

regardez la cavale, elle devient rétive
depuis qu'elle a perdu la peur de
l'éperon,

le jour où votre main s'empara de la
bride !

Oh ! Albert Allemand^[56], qui
délaisses ainsi

celle qu'on a rendue indomptable et
sauvage,

juste quand il faudrait enfourcher les
arçons,

qu'un juste châtement retombe sur
ton sang,

et que le Ciel le rende exemplaire et
visible,

pour remplir de terreur jusqu'à ton
successeur !

Car ton père, et puis toi, vous avez
toléré,

Retenus outre-monts par votre
convoitise,

on changeât en désert le jardin de
l'Empire.

Viens voir les Capulets avec les
Montaigut,

viens voir les Monadique et les

Filipacchi,^[57]

les uns vêtus de deuil, les autres
dans l'angoisse ! »

Viens, ô cruel, pour voir la dure
oppression

que souffrent tes féaux, et guéris
leurs blessures !

Vois la prospérité de ceux de
Santarem !^[58]

Viens voir Rome pleurer, la veuve
abandonnée

qui t'appelle et gémit sans cesse, jour
et nuit :

« O mon César, pourquoi

m'abandonner ainsi ? »^[59]

Viens voir comment les gens
s'aiment les uns les autres :

si jamais la pitié ne peut pas
t'émouvoir,

au moins viens pour rougir de ton
triste renom !

Et si j'ose en parler, souverain
Jupiter

qui pour nous ici-bas as souffert sur
la croix,

où regardent-ils donc, les yeux de ta
Justice ?

Peut-être en son tréfonds ta sagesse

insondable

prépare-t-elle ainsi quelque nouveau bienfait

dont nous sommes trop loin pour nous apercevoir ?

Pourquoi, sinon, partout les villes d'Italie

regorgent de tyrans, et le premier vilain

qui commence à briguer se croit un Marcellus ?^[60]

O ma douce Florence, immense est ton bonheur,

car ces digressions ne sauraient te

toucher,

grâce aux sages efforts de tous tes
citoyens !

La justice est au cœur, qui part
comme une flèche,

que la raison parfois ralentit ou
retient :

mais les tiens l'ont toujours sur le
bout de leurs lèvres.

Les offices publics sont un honneur
qui pèse ;

mais ton peuple empressé répond
sans qu'on l'appelle,

et chacun de crier : « Je connais mon
devoir ! »

Sois contente à présent, car tout t'y
donne droit,

toi, la riche et la sage et la très
pacifique :

et l'effet montre assez si je ne dis pas
vrai.

Athènes ou bien Sparte à la belle
police,

à qui le monde doit les lois du temps
jadis,

sont, quand aux bonnes mœurs, de
petits apprentis

auprès de toi, qui suis des règles si
subtiles

qu'au milieu de novembre il ne te
reste rien

de ce que tu faisais filer au mois
d'octobre.

Que de fois, du plus loin que l'on sait
ton histoire,

n'as-tu pas tout changé, les lois et la
monnaie,

les mœurs et les tarifs, renouvelant
tes membres ?^[61]

Et si tu te souviens et sais juger les
choses,

tu verras que tu fais comme certains
malades

qui, ne pouvant trouver le repos sur
leur couche,

se tournent sans arrêt, pour oublier
leur mal.



CHANT VII



PRÈS QUE CET accueil
affectueux et digne

se fut renouvelé par trois
ou quatre fois,

Sordide recula : « Et qui
donc êtes-vous ? »

« Avant qu'aux flancs du mont
fissent retour les âmes

à qui l'on a permis de monter jusqu'à

Dieu,

Octavien a mis mes cendres au
tombeau.

Je suis Virgile : et seul m'a fait
perdre le Ciel

le défaut d'ignorer la véritable foi. »

C'est par ces mêmes mots que
répondit mon maître.

Comme qui voit soudain surgir
devant les yeux

quelque objet surprenant, dont il
reste ébaubi,

y croit et n'y croit pas, se tâte et dit :
« C'est vrai ! »

tel restait l'autre ; et puis, en
baissant le regard,

il vint plus près de lui et lui ceignit la
taille,

humble comme l'enfant qui
s'accroche à son père.

« O gloire des Latins, s'exclama-t-il,
par qui

notre langue a montré ce qu'elle peut
produire,

ornement de la ville où j'ai reçu le
jour,

quel mérite ou faveur me permet de
te voir ?

Dis-moi, si d'écouter tes propos je

suis digne,

viendrais-tu de l'Enfer ? et duquel de ses cloîtres ? »

« Je monte jusqu'ici, répondit-il alors,

traversant les girones de l'empire des peines ;

la volonté du Ciel m'accompagne et me pousse.

Et je n'ai pas perdu le soleil où tu tends

pour ce que j'avais fait, mais pour n'avoir rien fait,

puisque je l'ai connu lorsqu'il était trop tard.

Il se trouve là-bas un lieu dont les
ténèbres

sont le seul châtement, un endroit où
les plaintes

ne sont pas des clameurs, mais de
simples soupirs.

Je suis son prisonnier, avec les
innocents

que la dent de la mort touche avant
qu'ils aient pu

purifier en eux la faute originelle.

Je suis son prisonnier, avec ceux qui
n'ont pas

les trois saintes vertus^[62], mais qui,

fuyant le vice,

ont eu les autres dons et les aimèrent
tous.

Mais si tu sais et peux le dire, donne-
nous

quelques renseignements pour
arriver plus vite

à l'endroit où vraiment l'on entre au
Purgatoire. »

Il dit : « Nous n'avons pas de séjour
établi ;

il m'est permis d'aller tout autour et
plus haut ;

jusqu'où je puis monter, je serai
donc ton guide.

Mais tu vois que le jour commence à décliné,

et nous ne pouvons pas monter pendant la nuit,

ce qui fait qu'il vaut mieux penser à quelque gîte.

Vois à droite, là-bas, des âmes isolées ;

je vais, si tu veux bien, te mener auprès d'elles ;

non sans quelque plaisir, tu pourras les connaître. »

Ou Virgile dit : « Comment ? Si quelqu'un essayait

monter dans la nuit, qui viendrait
l'empêcher ?

bien, serait-ce donc qu'il ne le
pourrait pas ? »

Lors le bon Sordide traça du doigt
par terre

une ligne, en disant : « Vois-tu ? Je
ne saurais

dépasser cette ligne, après le
crépuscule.

Pourtant, rien ne vient faire obstacle
à la montée,

à part l'obscurité, qui la rend
impossible

et supprime par là le désir d'avancer.

Retournons donc plus bas, c'est ce qui reste à faire ;

pour voir les alentours, nous parcourrons la côte,

pendant que l'horizon nous cache le soleil. »

Alors mon maître dit, non sans étonnement :

« Mène-nous à l'endroit que tu viens de nous dire,

pour y passer le temps plus agréablement ! »

Nous nous étions à peine éloignés de là-bas,

lorsque je vis le flanc du mont qui
s'affaissait,

comme on voit ici-bas se creuser
quelque val^[63].

« C'est là que nous irons, nous dit
alors cette ombre,

où la côte se creuse en forme de
giron ;

et nous attendrons là le retour du
matin. »

Un sentier tortueux s'offrait pour y
conduire,

se dirigeant en bas jusqu'au flanc du
vallon,

où son bord descendait de plus de la moitié.

L'or ou le fin argent, l'écarlate et le blanc,

le bleu d'Inde, le bois lumineux et brillant

et la fraîche émeraude au point de sa cassure,

posés parmi les fleurs et l'herbe de ce pré,

seraient facilement vaincus par leurs couleurs,

comme le plus petit doit céder au plus fort.

La nature y servait non seulement de

peintre,

mais y mêlait aussi mille douces odeurs,

dans de nouveaux parfums, à nul autre pareils.

Parmi l'herbe et les fleurs j'apercevais des âmes

assises, entonnant le *Salve Regina*^[64],

que d'abord le ravin nous empêchait de voir.

« Tant que nous disposons d'un reste de lumière,

nous dit le Mantouan qui nous avait guidés,

ne me demandez pas de vous mener
près d'elles.

Du haut de l'éperon vous pourrez
distinguer

les gestes et les traits de tous ceux de
là-bas,

mieux qu'accueillis par eux au fond
de la vallée.

Celui qui reste assis sur la plus haute
place

et qui semble avoir trop négligé ses
devoirs,

ne mêlant pas sa voix avec le chant
des autres,

fut Rodolphe empereur, qui pouvait

bien guérir

la blessure qui met l'Italie au
tombeau ;

et l'autre vint trop tard pour pouvoir
la sauver^[65].

Celui qui, devant lui, semble le
consoler,

régna sur le pays baigné par l'eau
qui coule

de la Moldave à l'Elbe et de l'Elbe à
la mer :

c'est ce même Ottonien qui déjà dans
les langes

valait mieux que son fils, le barbu

Wenceslas,

vautré dans la paresse et dans les voluptés^[66].

A côté, le camus qui discute à l'écart avec cet autre esprit au visage bonhomme,

mourut en s'enfuyant et flétrissant ses lis^[67].

Vous le voyez d'ailleurs se frapper la poitrine !

Et voyez son voisin, qui soupire à côté,

le visage enfoncé dans le creux de sa main :

du malheur de la France ils \$ont père
et beau-père ;

ils connaissent sa vie abjecte et
corrompue :

de là cette douleur qui les travaille
ainsi.

L'homme à la forte épaule et dont le
chant répond

à la voix de cet autre au nez
proéminent^[68],

a porté le cordon des plus rares
mérites.

Après lui, si son trône avait pu
demeurer

au jeune homme qui reste assis
derrière lui^[69],

la vertu n'aurait fait que changer de
vaisseau.

Je n'en dis pas autant des autres
héritiers,

car Jacques et Frédéric, qui règnent à
sa place,

n'ont pas su conserver le meilleur de
l'hoirie^[70].

L'honnêteté des gens ne passe pas
souvent

aux rejetons ; Celui qui la donne le
veut,

afin que nous sachions que nous la
lui devons.

Cette allusion vaut autant pour ce
grand nez

que pour Pierre, qu'on voit chanter à
l'unisson

et qui fit tant pleurer la Provence et
la Pouille^[71].

Le fruit de sa semence a bien
dégénéré,

d'autant plus que Constance^[72] eut
un meilleur mari

que ne l'eut Béatrice, ou Marguerite
ensuite.

Voyez là-bas Henri, qui fut roi
d'Angleterre

et vécut simplement, assis seul, à
l'écart :

il eut, lui, plus de chance avec son
rejeton^[73].

Et celui qui, plus bas, reste étendu
par terre,

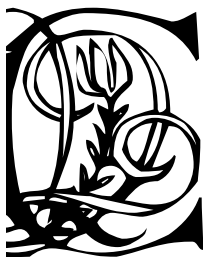
regardant vers le haut, est le marquis
Guillaume,

pour qui le Montferrat avec le
Canavèse

ont été mis à sac par ceux
d'Alexandrie. »^[74]



CHANT VIII



'ÉTAIT L'HEURE OÙ
s'empare un désir de
rentrer

de l'âme des marins et
attendrit leurs cœurs,

rappelant les adieux des
doux amis absents,

et qui trouble d'amour le pèlerin
nouveau,

lorsqu'il lui semble entendre un son
lointain de cloches

pleurant la mort du jour qui s'éteint
longuement ;

lorsque, l'oreille enfin devenue
inutile,

je m'aperçus qu'une âme s'était
soudain dressée,

d'un signe de la main demandant
audience.

Elle joignit ensuite et leva les deux
paumes,

dirigeant son regard du côté du
Levant,

comme pour dire à Dieu : « Tu fais

mon seul souci ! »

De ses lèvres jaillit un *Te lucis
ante*^[75]

avec tant de douceur et si
dévotement,

qu'il finit par me faire oublier qui
j'étais ;

et les esprits dévots, aussi
pieusement,

firent chœur avec lui jusqu'à la fin de
l'hymne,

avec les yeux fixés sur les sphères
d'en haut.

Lecteur, aiguise bien maintenant le

regard,

car je te rends du vrai si transparent
le voile,

qu'il devrait t'être aisé d'en pénétrer
le sens.

Comme je regardais la noble
compagnie

contempler longuement le ciel en se
taisant,

comme semblant attendre
humblement quelque chose

je vis surgir d'en haut et descendre
deux anges

qui portaient à la main des glaives
flamboyants

à la pointe émoussée et privés de tranchant.

Leur tunique semblait plus verte que les feuilles

écloses fraîchement, et leurs deux ailes vertes

la faisaient voltiger derrière eux, dans les airs.

L'un d'eux vint se placer au-dessus de nos têtes,

et l'autre descendit sur la berge opposée,

si bien que les esprits restaient entre les deux.

D'où j'étais, je voyais très bien leurs
têtes blondes,

mais l'œil ne pouvait pas supporter
leurs regards,

comme une faculté soumise à rude
épreuve.

« Ils arrivent, les deux, du giron de
Marie,

expliqua Sordello, pour garder ce
vallon

contre l'ancien serpent, qui doit
venir bientôt. »

Et moi, qui ne savais quel était son
chemin,

je regardais partout, et courus me

blottir,

glacé par la terreur, contre l'épaule amie.

Sordello poursuivait : « Descendons maintenant

parmi ces grands esprits, et allons leur parler !

C'est avec grand plaisir qu'ils vont vous recevoir. »

En trois pas que je fis, j'étais déjà là-bas,

et j'y vis un esprit qui m'observait moi seul,

comme s'il eût voulu connaître qui j'étais.

C'était à l'heure où l'air devient
épais et noir,

pas assez cependant pour cacher à
nos yeux

ce qu'il semblait d'abord vouloir
nous refuser.

Il s'avança vers moi ; moi, je partis
vers lui :

noble juge Nino^[76], quel ne fut mon
plaisir,

de voir que tu n'es pas parmi la gent
damnée !

Nous n'oubliâmes lors aucun salut
courtois :

puis il dit : « Depuis quand es-tu
venu chez nous,

sur l'infini des eaux, au pied de la
montagne ? »

Je lui dis : « J'ai passé par le triste
séjour

ce matin ; mais je suis dans ma
première vie,

et j'aspire à gagner par ce voyage un
autre. »

Et m'ayant entendu répondre ainsi,
lui-même

ainsi que Sordello reculèrent d'un
pas,

comme ceux qu'assailit un trouble

inattendu.

L'un courut vers Virgile, l'autre vers
un esprit

qui l'attendait assis et lui dit :
« Viens, Conrad !^[77]

Viens, pour voir ce qu'a fait la
volonté de Dieu ! »

Puis, se tournant vers moi : « Par la
rare faveur

que tu dois à Celui qui sait si bien
cacher

son mobile premier, qu'on n'en voit
pas la clef,

quand tu seras chez toi, par-delà

l'océan,

vois ma Jeanne^[78] et dis-lui qu'elle
implore pour moi

au trône où l'innocent est toujours
écouté.

Je pense que sa mère a cessé de
m'aimer,

depuis qu'elle a quitté les blancs
bandeaux des veuves,

Qu'elle ne peut qu'en vain regretter à
présent^[79].

Son exemple suffit pour montrer
clairement

combien peu, chez les femmes, dure

le feu d'amour

que n'entretiennent plus les regards,
les caresses.

Le Milanais qui met dans ses armes
la guivre

ne lui fera jamais de plus belles
obsèques

que celles que le coq lui promet à
Gallure. »^[80]

C'est ainsi qu'il parlait ; et il portait
la marque,

visible sur le front, de la juste colère
qui prend au cœur prudent de façon
modérée.

Moi, je portais souvent mon regard
curieux

vers le ciel, où tournait l'étoile la
plus lente,

comme le fait la roue au plus près de
l'essieu.

« Que cherches-tu là-haut, mon
fils ? » me dit mon guide.

« Je regarde, lui dis-je alors, les trois
flambeaux

dont la splendeur paraît embrasser
tout le pôle. »

« Les quatre astres, dit-il, dont la
belle lumière

t'apparut ce matin, se sont cachés là-

bas,

et tu vois maintenant d'autres qui les
remplacent. »^[81]

A ce même moment, Sordello lui fit
signe

en lui disant : « Vois-tu là-bas notre
ennemi ? »

et en pointant du doigt l'endroit qu'il
lui montrait.

Au bout où s'évasait la petite vallée,
un serpent s'avavançait, pareil sans
doute à l'autre

dont Eve prit jadis le fruit le plus
amer.

Cet animal abject rampait parmi les fleurs,

tournant parfois la tête et se léchant le dos,

comme les bêtes font, pour se lisser le poil.

Comme je n'ai pas vu, je ne pourrais pas dire

comment prirent leur vol les deux oiseaux célestes,

mais je les ai bien vus l'un et l'autre voler.

Sentant passer dans l'air le vol des ailes vertes,

le serpent prit la fuite ; et les anges

revinrent,

d'un vol toujours égal, et reprirent
leurs places.

Pendant ce même temps, l'esprit qui
s'était joint

au juge, lorsqu'il l'eut appelé par son
nom,

ne m'avait pas quitté du regard un
instant.

« Puisse, dit-il enfin, la torche qui te
guide

trouver dans ton esprit l'aliment
nécessaire

pour te faire arriver au suprême
séjour !

Si tu veux par hasard me donner des nouvelles

soit du val de Magra, soit du pays voisin,

dis-moi ce que tu sais, car j'en fus le seigneur.

On me nommait jadis Conrad Malaspina^[82] ;

je ne suis pas l'Ancien, mais je descends de lui ;

j'épure ici l'amour que je portais aux miens. »

« Oh ! répondis-je alors, je n'ai jamais été

dans votre région ; mais quel endroit
d'Europe

ignore-t-il encor sa grande
renommée ?

La réputation dont jouit votre nom
a prôné les seigneurs et leur contrée,
en sorte

que sans la visiter on pense la
connaître ;

et je crois aussi fort qu'en l'espoir de
là-haut

que ta noble maison n'est pas en
train de perdre

la gloire qu'elle obtint par la bourse

et le glaive^[83].

La nature et le droit lui font ce
privilège ;

car si le chef pervers met le monde à
l'envers,

seule elle marche droit et se rit des
écueils. »^[84]

« Va donc ! dit-il alors ; le soleil n'ira
point

coucher plus de sept fois au lit que le
Bélier

lui prépare et lui couvre avec ses
quatre pattes^[85],

avant que cette même opinion

courtoise

ne se fixe à jamais dans ta tête et se
cloue

avec des clous plus forts que les
discours d'autrui,

si Dieu ne suspend pas le cours de
ses décrets. »



CHANT IX



U DÉCRÉPIT TITHON
déjà la concubine^[86]

commençait à blanchir
au bord de l'Orient

et de son doux ami
semblait fuir les étreintes.

Son front resplendissait des pierres
précieuses

qui forment le portrait de ce froid

animal

qui du bout de sa queue attaque les
humains ;^[87]

et à ce même endroit où nous
restions assis

la nuit avait déjà fait deux pas vers le
jour

et semblait mettre en train le départ
du troisième,^[88]

lorsque moi, qui traînais le premier
don d'Adam,

vaincu par le sommeil, je me couchai
dans l'herbe

où restaient au repos les autres

quatre, assis.

A l'heure où l'hirondelle, aux
approches du jour,

commence à dégoïser une triste
complainte,

pleine du souvenir de ses premières
peines,^[89]

et lorsque notre esprit, débarrassé
des chaînes

du poids de notre chair et de notre
pensée,

se livre aux visions et presque
prophétise,

il me semblait en songe apercevoir au

ciel

un aigle aux plumes d'or, suspendu
dans les airs,

prêt à foncer sur nous, les ailes
déployées.

Ensuite je pensais me trouver dans ce
lieu

où l'enfant Ganymède abandonna les
siens,

lorsqu'il fut enlevé pour le palais des
Dieux.

Je disais en moi-même : « Il est
habitué

à ne faire qu'ici sa chasse, et n'aime
pas

s'agripper à la proie ailleurs qu'en
cet endroit. »

Et puis il me semblait qu'il
tournoyait dans l'air

et se précipitait sur moi comme un
éclair

et m'enlevait là-haut, au céleste
foyer^[90].

Ensuite il me semblait que nous
brûlions tous deux

et le brasier du songe était
insupportable,

à tel point qu'il finit par me faire
éveiller.

Comme Achille jadis tressaillit en
jetant

partout autour de lui des regards
étonnés,

sans savoir quel était le lieu qu'il
regardait,

lorsque sa mère vint le reprendre à
Chiron,

l'emportant endormi dans ses bras à
Scyros,

d'où les Grecs par la suite allaient le
retirer ;

ainsi je tressaillis, lorsque de mes
paupières

s'absenta le sommeil, et perdis les

couleurs,

sous le frisson glacé qui m'étreignait
le cœur.

Seul restait près de moi celui qui me
console ;

le soleil était haut l'espace de deux
heures^[91] ;

je tenais le regard tourné vers le
rivage.

« Ne crains rien maintenant, dit alors
mon seigneur.

Nous sommes arrivés à bon port ;
prends courage !

Ne te relâche pas, fais un nouvel

effort !

Nous sommes arrivés au seuil du Purgatoire :

regarde le rebord de rochers qui l'entoure,

et l'endroit où l'on voit qu'il demeure entr'ouvert !

A l'heure où le matin est devancé par l'aube,

alors que ton esprit plongeait dans le sommeil,

au-dessus de ces fleurs qui parent la vallée,

une dame survint, qui dit : – « Je suis Lucie.

Laissez-moi transporter celui qui dort là-bas,

afin que le monter lui coûte moins d'effort. »

Sordello reste en bas, avec les nobles âmes ;

elle t'a pris ensuite et s'est mise à monter,

dès que le jour fut clair : moi, j'ai suivi ses pas.

Elle t'a déposé, non sans m'avoir montré

avec son beau regard la porte que voilà ;

puis, elle et son sommeil sont
disparus ensemble. »

Comme celui qui voit se dissiper ses
doutes

et sent se convertir ses frayeurs en
espoir,

après avoir enfin appris la vérité,

tel je devins moi-même ; et aussitôt
mon guide,

me voyant rassuré, partit vers la
falaise,

dont je gravis la pente à quelques pas
de lui.

Lecteur, tu comprendras qu'à
présent ma matière

commence à s'élever : ne t'étonne
donc pas,

si je vais l'habiller avec plus
d'artifice.

Nous nous étions déjà rapprochés de
l'endroit

où je croyais d'abord distinguer une
fente

qui semblait séparer deux pans de la
muraille ;

et j'y vis une porte à laquelle on
pouvait

monter par trois gradins de couleurs
différentes,

et dont le seul gardien demeurerait immobile.

Et comme j'ouvrais grands les yeux,
pour regarder,

je l'ai bien vu, debout sur la marche
d'en haut,

mais je n'ai pu souffrir l'éclat de son
visage.

Il tenait à la main toute nue une épée
dont les brillants reflets
resplendissaient si fort,

que souvent mon regard en restait
ébloui.

« Ecoutez-moi, là-bas : qu'est-ce que
vous voulez ?

commença-t-il à dire ; où reste votre escorte ?

« Gardez que ce chemin ne vous coûte trop cher ! »

« Une dame du Ciel, qui connaît bien ces choses,

répondit mon seigneur, nous envoya tantôt,

nous disant : « Allez là, la porte est devant vous ! »

« Qu'elle soit avec vous sur la route du bien !

répondit aussitôt le gardien trop courtois ;

venez, avancez-vous, venez monter nos marches ! »

Alors nous avançâmes jusqu'au premier degré,

construit en marbre blanc si lisse et si poli,

que je m'y vis tout tel que je suis en effet.

Le second était teint des couleurs de la nuit,

fait en pierre rugueuse et qui semblait brûlée,

en long et en travers sillonné de crevasses.

Le troisième gradin, qui dominait les

autres,

paraissait d'un porphyre aussi haut
en couleur

que le sang qui jaillit lorsqu'on
ouvre une veine^[92].

C'était sur ce dernier que reposaient
les plantes

du messager de Dieu, qui défendait le
seuil

et paraissait briller plus que le
diamant.

Mon guide m'entraîna, visiblement
content,

le long des trois gradins, en me

disant : « Demande,

mais bien modestement, qu'on ouvre
la serrure ! »

Me jetant aux saints pieds avec
dévotion,

j'implorai par pitié que l'on m'ouvrît
la porte,

après avoir frappé par trois fois ma
poitrine.

Il me marqua sept P sur le front, à la
pointe

de son épée, et dit : « Ne néglige
donc pas,

quand tu seras entré, de laver ces

sept plaies ! »^[93]

La couleur de la cendre ou de la terre sèche

est tout à fait pareille à celle de sa robe^[94] ;

et de l'un de ses plis il retira deux clefs.

La première était d'or et l'autre était d'argent^[95] ;

et avec la clef blanche, ensuite avec la jaune,

il fit ce qu'il fallait pour mon contentement.

« Chaque fois que faillit l'une de ces

deux clefs

et ne tourne pas rond au trou de la serrure,

nous dit-il, on ne peut obtenir le passage.

L'une est plus chère ; l'autre exige plus d'adresse

et beaucoup de savoir, avant qu'on puisse ouvrir,

car elle seule peut délier tous les nœuds.

Pierre me les donna jadis, en me disant

qu'il fallait ouvrir trop plutôt que trop fermer,

pourvu qu'on vînt toujours implorer
à genoux. »

Ensuite il poussa l'huis de la porte
sacrée,

en nous disant : « Entrez ! mais je
vous fais savoir

qu'on expulse celui qui regarde en
arrière. »^[96]

Lorsque, l'instant d'après, nous
avons vu tourner

sur leurs gonds les pivots de la porte
sacrée,

qui sont faits d'un métal sonore et
résistant,

la Porte Tarpéienne a dû grincer
moins fort

et céder bien plus vite, quand le bon
Metellus

fut enlevé de force, et le trésor
vidé^[97].

Et m'étant retourné quand j'entendis
ce bruit,

je crus entendre aussi *Te Deum*
laudamus^[98]

que chantait une voix à ces doux
sons mêlée.

Ce que j'en entendais me rappelait
assez

l'effet que nous produit quelquefois
la musique

quand le texte paraît tantôt être
couvert

et tantôt renforcé par les accords de
l'orgue.



CHANT X



PRÈS AVOIR FRANCHI le
seuil de cette porte

que les mauvais
penchants nous
empêchent d'atteindre,

faisant passer pour droit
le chemin tortueux,

je compris, grâce au bruit, qu'on
l'avait refermée ;

et si j'avais tourné la tête pour la voir,

ma faute aurait-elle eu quelque excuse décente ?

Et déjà nous montions par la brèche d'un roc

qui formait des détours allant de tous côtés,

comme l'onde qui fuit et court par mille bras.

« Il faut, en cet endroit, user d'un peu d'adresse,

me dit alors mon maître, et parmi ces détours

profiter de celui qui nous aide à

monter. »

Cela ralentissait à ce point notre
marche,

que la lune en décours avait déjà
gagné

le lit où d'habitude elle va se
coucher,

avant que nous fussions dégagés du
goulot ;

et lorsque au ciel ouvert nous
sortîmes enfin,

où la côte, là-haut, forme comme un
palier,

moi presque à bout de force et les
deux incertains

quant au chemin à suivre, un plateau
nous reçut,
plus solitaire encor qu'un sentier au
désert^[99].

A partir de son bord qui confine à
l'abîme

jusqu'au pied du rocher qui monte
vers la cime,

la stature d'un homme aurait tenu
trois fois^[100] ;

et aussi loin que l'œil pouvait
s'aventurer,

à ma droite aussi bien qu'à gauche, il
me semblait

voir que cette corniche était partout pareille.

Nous n'avions pas encore fait un seul pas là-haut,

lorsque je m'aperçus que le flanc du rocher,

dont le pourtour formait un mur tombant à pic,

était de marbre blanc, orné de hauts-reliefs

si beaux, que Polyclète et même la nature

devraient, en les voyant, se tenir pour vaincus.

L'ange qui vint sur terre apporter la

nouvelle

de la paix si longtemps ardemment
souhaitée,

ouvrant le Ciel fermé par le long
interdit,

y paraissait sculpté devant nous, si
vivant

dans sa belle attitude empreinte de
douceur,

qu'on ne croyait pas voir une image
muette.

On eût presque juré qu'il prononçait
Ave,

car à côté de lui on apercevait Celle

qui d'un seul tour de clef ouvrit
l'amour suprême :

et par sa contenance elle illustre
ces mots :

Ecce ancilla Dei^[101], bien plus
fidèlement

que l'empreinte du sceau
s'imprimant dans la cire.

« Ne reste pas fixé toujours au même
endroit ! »

me dit mon doux seigneur, me
gardant près de lui,

du côté qui ressent les battements du
cœur.

A ces mots, je tournai les yeux et je
pus voir

au-delà de Marie et du même côté,

où se tenait celui qui dirigeait mes
pas,

un sujet différent gravé dans le
rocher.

Je dépassai Virgile et m'approchai de
lui,

afin de mieux pouvoir l'embrasser du
regard.

On voyait entaillés dans la paroi de
marbre

le char avec les bœufs qui traînaient
l'Arche sainte,

dure à qui s'ingérait dans l'office des autres^[102].

La foule allait devant ; et comme elle semblait

répartie en sept chœurs, le regard me disait :

« Ils chantent ! » et l'oreille : « On ne les entend pas ! »

De la même façon, l'encens et sa fumée,

qu'on y représentait, mettaient en controverse,

pour un oui, pour un non, les yeux avec le nez.

Là, marchant au-devant du sacré
réceptacle,

on voyait, court vêtu, danser
l'humble psalmiste,

s'y montrant à la fois et plus et
moins qu'un roi.

A côté se montrait, assise à la fenêtre
d'une belle maison, Michol, qu'on
devinait

à la fois étonnée et pleine de
mépris^[103].

En poussant au-delà de l'endroit où
j'étais,

je contemplais de près une nouvelle

histoire,

dont la blancheur brillait au-delà de
Michol.

J'y voyais retracer l'image des hauts
faits

de ce prince romain dont le rare
mérite

fit gagner à Grégoire une grande
victoire^[104] :

je parle du portrait de l'empereur
Trajan.

Une veuve avait pris son cheval par
le frein ;

son geste exprimait bien ses larmes

et sa peine.

Autour de lui piaffait une foule
innombrable

de cavaliers romains ; et le vent
agitait

par-dessus leurs cimiers les aigles
sur camp d'or.

Parmi tous ces soldats, la pauvre
vieille femme

semblait dire : « Seigneur, je
demande justice

pour le meurtre d'un fils, dont j'ai le
cœur brisé. »

Il semblait lui répondre : « Nous
allons au retour

voir cela. » Mais alors elle disait :
« Seigneur

(et l'on sentait la peine étouffer ses
propos),

si tu ne reviens pas ? » – « Un autre
aura ma place :

Il te fera justice. » – « Et que te sert,
dit-elle,

le bien qu'un autre fait, s'il ne te
chaut du tien ? »

Il dit alors : « Courage ! Il faut que je
remplisse

ce devoir sur-le-champ, avant de
m'en aller :

la justice le veut et la pitié l'exige. »

Celui qui n'a rien vu qui fût nouveau
pour lui

peut seul représenter ce langage
sensible

et nouveau pour nous seuls, qui n'en
possédons pas.

Comme je regardais avec un vif
plaisir

l'exemple édifiant de tant de
modestie,

plus chère encore, grâce à son divin
auteur :

« Voici venir des gens, murmura le
poète,

qui s'approchent de nous, marchant
au ralenti :

ils diront le chemin que l'on suit
pour monter. »

Mes yeux, toujours contents de tout
fouiller partout,

afin de contempler les nouveautés
qu'ils aiment,

s'étaient déjà pressés d'aller à leur
rencontre.

Je m'en voudrais pourtant, si tu
voulais laisser

ton bon propos, lecteur, en
apprenant ici

comment Dieu nous oblige à payer notre dette.

Ne regarde donc pas la forme des tourments :

pense à ce qui s'ensuit, pense qu'au pis aller

ils ne sauraient durer que jusqu'au grand procès^[105].

Moi, je lui dis alors : « Maître, ceux que je vois

venir ainsi vers nous ne semblent pas des hommes :

je ne sais ce que c'est, ni s'il faut croire aux yeux. »

Et il me répondit : « La nature sévère
de leur punition les tient ployés à
terre

tant que j'en ai douté moi-même tout
d'abord.

Mais regarde-les bien, tâche de
distinguer

ceux qui se traînent là, courbés sous
les rochers :

tu peux les voir déjà se frapper la
poitrine. »

Chrétien présomptueux, ô pauvre
malheureux

dont l'esprit mal portant a si courte
la vue

qu'il prend pour de l'avance une
marche à rebours,

n'as-tu donc pas compris que nous
sommes des vers

d'où se dégagera le papillon céleste

pour voler droit vers Dieu, sans
craindre les écueils ?

D'où vient que ton orgueil lève si
haut la crête,

oubliant que tu n'es qu'un avorton
d'insecte,

un ver dont la nature a raté la
façon ?

Comme ces corps humains qui

servent de consoles

et soutiennent parfois le toit ou le balcon,

ployant jusqu'à toucher du genou leur poitrine,

font par leur fausse peine à celui qui regarde

une peine réelle, ainsi je les voyais

venir, quand je pris soin de mieux les observer.

Ils étaient, il est vrai, plus ou moins accablés,

selon qu'au dos leur charge était plus ou moins lourde ;

mais celui qui montrait le plus de
patience

semblait dire en pleurant : « Hélas, je
n'en peux plus ! »



CHANT XI



OTRE PÈRE QUI es au
royaume des cieux,
préférant leur séjour,
bien que tu sois sans
bornes,
pour l'amour qui
t'attache au royaume d'en haut,
que ton nom soit loué partout, et ta
puissance,

par toute créature, et que chacun
s'empresse

de rendre toujours grâce à ton divin
esprit.

Que descende entre nous la paix de
ton royaume,

car nous ne pouvons pas la
rapprocher de nous,

et tout notre art est vain, si tu ne
nous la donnes ;

et tout comme là-haut les anges te
dédient

chacun de leurs penses, en chantant
hosanna,

devant ta volonté que les hommes

s'inclinent.

Donne-nous aujourd'hui et tous les
jours la manne

sans laquelle, au milieu de cet âpre
désert,

tel recule, qui pense arriver le
premier.

Comme nous pardonnons aux autres
tout le mal

qu'ils nous ont fait souffrir,
pardonne-nous aussi

par grâce, sans peser notre peu de
mérite.

Veuille ne pas tenter notre frêle
vertu,

qui trop aisément cède à l'antique
adversaire,

mais délivre-la-nous de ses
tentations.

O Seigneur bien-aimé, le dernier de
ces vœux

n'était pas fait pour nous, qui
sommes à l'abri,

mais pour ceux qui là-bas restent
derrière nous. »

Ces ombres, récitant ainsi leurs
oraisons,

pour elles et pour nous, s'avançaient
sous leur poids,

semblables à celui dont nous accable
un songe

parfois ; et, châtiés de façon inégale,
tous ces esprits longeaient la
première corniche

pour se purifier des brumes d'ici-bas.

Et si l'on sait si bien prier pour nous
chez eux,

que ne pourraient pas faire et dire ici
pour eux

ceux dont la volonté pousse en terre
fertile ?

Il nous faut les aider à laver les
stigmates

qu'ils ont portés ici, pour qu'ils
puissent monter,

légers et lumineux, au monde des
étoiles.

« Que justice et pitié puissent vous
alléger,

vous permettant bientôt d'utiliser
vos ailes,

pour monter jusqu'en haut, au gré de
vos désirs ;

mais dites-moi, par où gagne-t-on
l'escalier

plus vite ? et si l'on peut prendre
plus d'un chemin,

dites, de quel côté la pente est moins

abrupte ?

Car comme celui-ci, qui
m'accompagne, porte

tout le poids de la chair d'Adam,
dont il s'habille,

il est lent malgré lui lorsqu'il lui faut
monter. »

Ce qui fut dit par eux, pour répondre
au discours

que prononçait celui dont je suivais
les pas,

ne nous permettait pas de savoir qui
parlait ;

mais on nous dit : « A droite, en
suivant le rebord,

venez donc avec nous ; vous
trouverez l'endroit

par où peut bien passer un homme
encor vivant.

Et si je n'étais pas empêché par la
roche

qui dompte maintenant mon front
trop orgueilleux,

m'obligeant à porter mon regard vers
le bas,

j'aimerais bien savoir si je peux
reconnaître

celui qui vient ici vivant, et tait son
nom,

pour mieux l'apitoyer avec ce lourd fardeau.

Moi, je suis d'Italie, et fils d'un grand Toscan^[106] ;

mon père s'appelait Guillaume Aldobrandesque :

je ne sais si ce nom arriva jusqu'à vous.

Pourtant, le noble sang et les oeuvres illustres

de mes nombreux aïeux m'avaient rendu si vain

que, sans penser assez à notre mère à tous,

je méprisai si fort tous les êtres
humains,

qu'à la fin j'en mourus, Sienne sait
bien comment,

et dans Campagnatique un enfant le
dirait.

Moi, je m'appelle Humbert. La
superbe a perdu

bien d'autres avant moi, car tous mes
compagnons

en furent entraînés dans le même
désastre.

C'est pour cette raison que je porte
aujourd'hui

ce poids parmi les morts, pour

satisfaire à Dieu,

puisque je n'ai pas su le porter dans
la vie. »

J'avais baissé les yeux, pour pouvoir
l'écouter ;

et l'un d'eux, différent de celui qui
parlait,

se tordit tant qu'il put sous son
pesant fardeau,

me vit, me reconnut et voulut
m'appeler,

maintenant le regard péniblement
fixé

sur moi, qui m'avançais aussi courbé

qu'eux tous^[107].

« Oh ! dis-je, n'es-tu pas l'illustre
Oderisi,

gloire de Gubbio, l'ornement de cet
art

qu'on désigne à Paris du nom
d'enluminure ? »^[108]

« Frère, répondit-il, les feuillets que
colore

Franco le Bolonais^[109] sont bien plus
souriants :

à lui tout le renom, je n'en ai que les
miettes.

Mais, naturellement, je n'aurais su

l'admettre

du temps où je vivais, mettant
l'ambition

de mon cœur à vouloir être partout
premier.

C'est ici que l'on sent l'effet de cet
orgueil ;

et je ne serais pas ici, si ce n'était

qu'au milieu de l'erreur je fis retour
à Dieu.

O des rêves humains vanité
glorieuse !

Que leurs frêles couleurs durent peu
sur les cimes,

si les âges suivants deviennent moins grossiers !

Cimabué semblait sans rival en peinture,

et c'est du seul Giotto que l'on parle aujourd'hui,

reléguant dans l'oubli le renom du premier^[110].

Un nouveau Guide aussi vient d'enlever à l'autre

la palme de la langue^[111] ; et peut-être un troisième

est né, qui chassera l'un et l'autre du nid^[112].

La gloire de là-bas n'est qu'un faible
sourir

de vent, soufflant tantôt de-ci, tantôt
delà,

et qui change de nom tout comme il
change d'aire.

Ton renom sera-t-il plus grand d'ici
mille ans,

si ta chair t'abandonne étant déjà
flétrie,

que si tu la perdras lorsque tu ne sais
dire

que dodo et papa ? Car mille ans
sont bien moins,

aux yeux de l'Eternel, qu'un

battement de cils

face au cercle d'en haut qui tourne le
moins vite.

Celui que tu peux voir cheminer
devant moi

du bruit de son renom a rempli la
Toscane ;

à peine maintenant s'en souvient-on
à Sienne,

dont il était seigneur lorsque fut
abattu

le dépit florentin, qui semblait en ce
temps

aussi bouffi d'orgueil qu'il est lâche
aujourd'hui.

Oui, votre renommée a la couleur de
l'herbe,

qui vient et disparaît, lentement
délavée

par Celui qui la sort du sein de l'âpre
terre. »

Je dis : « Ton bon discours a semé
dans mon cœur

la juste humilité, vidant tout mon
orgueil.

Mais qui donc est celui dont tu
parlais tantôt ? »

« C'est, me répondit-il, Provenzal
Salvani.

Il se trouve avec nous pour avoir
prétendu

que Sienna devait être à lui seul tout
entière^[113].

C'est pour l'avoir pensé qu'il n'a
plus de repos

du jour de son trépas ; car c'est là la
rançon

qu'on exige de ceux qui sur terre
osent trop. »

« Mais, dis-je, si l'esprit qui pour se
repentir

attend d'être arrivé jusqu'au bord de
ses jours

doit demeurer en bas et n'est admis
ici

(à moins de l'en sortir par de bonnes
prières)

un laps de temps égal à celui de sa
vie,

comment s'explique-t-il qu'on l'ait
laissé monter ? »

« C'est que, lorsqu'il était au comble
de sa gloire,

fit l'autre, il se rendit sur le Champ
des Siennes^[114],

sans qu'on l'eut obligé, déposant son
orgueil ;

et là, pour délivrer un ami des tourments

qu'il supportait alors dans les prisons de Charles^[115],

il demandait l'aumône, en frissonnant d'angoisse.

Je ne t'en dis pas plus. Mon parler est obscur ;

cependant tes voisins feront bientôt en sorte

que tu sauras très bien comment l'interpréter^[116] ;

ce fut ce geste-là qui lui ouvrit nos portes. »



CHANT XII



JE MARCHAIS DE concert avec
l'âme accablée,

comme avancent deux bœufs
tirant le même joug,

pendant que m'attendait mon
gentil pédagogue.

Mais lorsqu'il dit : « Pressons,
laissons leur compagnie ;

par ici, chacun doit pousser sa

propre barque,

en s'aidant, s'il le peut, des voiles et
des rames »,

je me suis redressé, comme on fait
quand on marche

regardant devant soi, bien que par la
pensée

je demeurais toujours confus et
accablé.

J'avais repris la marche et suivais
volontiers

les traces de mon maître ; et déjà
tous les deux

nous éprouvions combien la route

était facile^[117],

lorsqu'il me dit : « Dirige ton regard vers le bas !

Il est bon, si tu veux assurer ton voyage,

d'examiner le lit où se posent tes pas. »

Comme, pour conserver à jamais leur mémoire,

les tombeaux élevés sur la terre aux défunts

de ce qu'ils ont été représentent l'image,

ce qui fait qu'à leur vue on sent

monter les larmes,
tant du ressouvenir nous pique
l'aiguillon,
qui presse seulement le cœur des
gens sensibles,
je vis là des portraits, infiniment
plus beaux,
conformes aux canons de l'art, et qui
tenaient
tout le bord du chemin, du côté du
ravin^[118].

J'y voyais d'un côté celui qui fut créé
plus noble que tout être ayant jamais
été^[119],

précipité du Ciel plus vite que la foudre.

D'autre part, j'y voyais le géant Briarée,

qui gisait transpercé par le céleste trait,

plaqué contre le sol par le froid de la mort^[120] ;

j'y vis Mars et Pallas et le géant Thymbrée,

armés, serrant les rangs à l'entour de leur père,

contemplant les débris des Titans abattus.

J'y vis Nemrod au pied de l'énorme
édifice,

d'un regard égaré considérant les
peuples

qui furent orgueilleux avec lui dans
Sennar.

Toi-même, Niobé, que tes yeux
étaient tristes,

tels que je les ai vus figurés sur ma
route,

entre tes deux fois sept enfants
exterminés !

O Saûl, que ta mort me semblait
éloquente,

venant de ton épée, là-bas, à Gelboé,

qu'ignorent depuis lors la pluie et la rosée !

Et toi, folle Arachné, je t'y voyais aussi,

tout éplorée, déjà changée en araignée,

au-dessus des lambeaux tissés pour ton malheur^[121].

O Roboam^[122], ici tu n'es plus menaçant,

emporté par ton char et rempli d'épouvanté,

quoiqu'on ne songe plus à te donner la chasse !

On pouvait voir aussi sur le rude pavé

Alcméon, qui jadis exigea de sa mère un prix trop élevé pour son fatal bijou^[123].

Et de Sennachérib on pouvait voir les fils

se jetant sur leur père enfermé dans le temple,

et puis abandonnant en ce lieu son cadavre^[124].

On voyait le désastre et le cruel massacre

qu'infligea Thomyris à Cyrus, lui

disant :

« N'as-tu pas soif de sang ? Je vais donc t'en gaver ! »

On y voyait aussi fuir les Assyriens,
après avoir appris qu'Holopherne
était mort,
et l'on y distinguait les restes de son
corps.

On voyait Troie enfin en ruine et en
cendre :

ô superbe Ilion, que ton image, telle
qu'on peut la voir là-bas, me semble
ignoble et vile !

Quel maître de la plume ou, sinon, du

pinceau

pourrait représenter ces ombres, ces images,

dont les plus entendus resteraient étonnés ?

Les morts y semblaient morts et les vivants, vivants.

J'ai mieux vu que celui qui voit réellement

tout ce que je foulais, marchant la tête basse.

Bouffissez-vous toujours d'orgueil, rejetons d'Eve !

Cherchez toujours en haut, sans regarder aux pieds

si vous vous engagez dans un mauvais sentier !

Mais nous étions montés plus haut, tout en marchant,

et le soleil déjà consommait sa carrière

plus que l'esprit distrait ne l'avait estimé,

quand celui qui marchait en regardant toujours

vers l'avant, m'avertit : «Il faut lever la tête :

c'est fini maintenant d'aller en rêvassant !

Vois comme de là-haut un ange se
prépare

à descendre vers nous : et la sixième
esclave

du jour vient de finir le temps de son
service^[125].

Que ton geste et tes traits traduisent
ton respect,

pour qu'il nous soit permis de
monter jusqu'en haut :

pense que ce jour-ci ne reviendra
jamais ! »

J'avais plus d'une fois écouté ses
semonces

sur la perte du temps : ce thème
familier

n'était donc plus pour moi difficile à
comprendre.

Droit sur nous s'avancait la belle
créature,

toute de blanc vêtue et portant au
visage

l'éclatante splendeur de l'astre du
matin.

Elle ouvrit ses deux bras et déploya
ses ailes

en nous disant : « Venez ! Les
gradins sont tout près :

le monter, désormais, vous sera plus

facile. »

Bien peu pourront un jour répondre
à cet appel.

Hommes, faits pour monter jusqu'en
haut en volant,

pourquoi le moindre vent vous fait-il
donc tomber ?

Puis il nous conduisit où le rocher se
fend

et caressa mon front d'un battement
de l'aile^[126],

m'assurant que j'allais voyager sans
encombre.

Comme sur la main droite allant vers

la montagne,

plus loin que Rubaconte, où se
trouve l'église

dominant la cité sagement
gouvernée,

le flanc qui tombe à pic devient plus
accessible

grâce aux gradins qu'on fit du temps
où les faussaires

et les gens sans aveu n'y faisaient
point leur nid^[127] ;

telle se radoucit en ce point la
montée,

qui dresse ailleurs un mur jusqu'à

l'autre replain^[128] ;

mais deux hautes parois la pressent
sur les flancs.

Juste au moment d'entrer l'on
entendit des voix

qui chantaient : *Beati pauperes
spiritu*^[129],

avec plus de douceur qu'on ne
saurait le dire.

Ah ! combien cet endroit me semblait
différent

de l'Enfer ! Car on entre ici parmi les
chants,

et là-bas, au milieu de sauvages

clameurs.

Et déjà nous montions sur ces
gradins sacrés,

dont l'accès me semblait maintenant
plus facile

que la marche d'avant dans la plate
campagne.

« Oh ! maître, dis-je alors, explique-
moi, quel poids

vient-on de m'enlever, qui fait que je
ne sens

nulle fatigue en moi, malgré cette
montée ? »

Et sa réponse fut : « Lorsque les P
qui restent

encore sur ton front, effacés à
moitié,

auront tous disparu, ainsi que le
premier,

tes pieds sauront si bien servir ton
bon vouloir,

qu'outre qu'ils ne sauront ce que
c'est que fatigue,

ils auront du plaisir à marcher vers
le haut. »

Je me sentis alors comme certains
passants

qui portent sur leur dos quelque
objet qu'ils ignorent

et, s'en apercevant par les signes des autres,

ils s'aident de leurs mains pour savoir ce que c'est

et cherchent à tâtons, leurs doigts faisant l'office

que leurs yeux n'avaient pas le moyen d'assurer.

Tâtant avec les doigts de la droite écartés,

je ne découvris plus que six de ces sept signes

que traça sur mon front l'ange porteur de clefs ;

et mon guide ne put s'empêcher d'en

sourire.



CHANT XIII



OUS VENIONS DE monter
en haut de l'escalier

où se repose un peu, pour
la seconde fois,

la montagne où l'on vient
se laver des péchés^[130].

Faisant le tour du pic, une longue
corniche

nous apparut là-haut, pareille à la première,

sauf qu'elle forme un rond qui paraît plus petit.

On n'y voit pas d'image ou de signe visible^[131] ;

la route et le ravin et tout ce qui s'y trouve

ont les pâles couleurs de la pierre polie.

« S'il faut attendre ici des gens qui nous renseignent,

disait pendant ce temps le poète, je crains

qu'on n'ait trop de retard à la fin de l'attente. »

Puis il leva les yeux du côté du soleil et, son propre flanc droit lui servant comme d'axe, il fit faire à son corps un tour complet à gauche.

« Toi, sur la foi de qui j'entreprends ce chemin

nouveau pour moi, dit-il, conduis-nous donc, doux astre,

comme aussi tu conduis ceux qui viennent ici !

Tu réchauffes le monde et fournis sa lumière ;

si quelque autre raison n'y vient pas contredire,

dirige maintenant nos pas de tes rayons ! »

Nous avions à peu près parcouru la distance

qu'on désigne ici-bas sous le nom d'une mille,

en quelques brefs instants, telle était notre hâte,

quand j'entendis soudain des esprits qui volaient

sur nous, sans qu'on les vît, et faisaient en passant

au festin de l'amour des invites
courtoises^[132].

La première des voix qui passait en
volant

dit : *Vinum non habent*^[133], qui sonna
fort et clair,

et le redit encore en s'éloignant de
nous.

Son écho n'était pas tout à fait
effacé,

qu'une autre voix survint, disant :
« Je suis Oreste »^[134],

et s'en fut aussitôt, sans vouloir
s'arrêter.

« Oh ! père, dis-je alors, quelles sont donc ces voix ? »

Je n'avais pas fini, quand voici la troisième

qui nous disait : « Aimez ceux qui vous font le mal ! »^[135]

Mon bon maître me dit : « C'est le péché d'envie

que l'on punit ainsi dans ce cercle, en prenant

notre amour du prochain pour mèche du fouet.

Le frein, pour mieux agir, travaille en sens contraire ;

tu vas t'en rendre compte, à ce que je comprends,

avant que d'arriver sur le seuil du pardon.

Mais tâche de fixer ton regard devant toi,

et tu verras des gens qui sont assis par terre,

formant une enfilade au bord de la falaise. »,

Alors, ouvrant les yeux plus grands qu'auparavant

pour chercher devant moi, j'aperçus des esprits

qui portaient des manteaux de la

couleur des pierres.

Nous nous étions à peine approchés
de leur troupe,

que j'entendis crier : « Priez pour
nous, Marie ! »

et appeler Michel et Pierre et tous les
saints.

Je crois que sur la terre il n'est pas
un seul homme,

de nos jours, assez dur pour ne pas
éprouver

un serrement de cœur, sachant ce que
j'y vis ;

car, arrivant enfin assez près de leur
groupe

pour mieux me renseigner sur leurs
agissements,

mes yeux firent les frais de la peine
du cœur.

On les voyait couverts de miséreux
cilices ;

chacun soutenait l'autre et l'aidait de
l'épaule,

s'adossant au rocher qui les
soutenait tous.

Les aveugles qui n'ont aucun moyen
de vivre

font ainsi, lorsqu'ils vont quêter
dans les pardons,

chacun d'eux appuyant sur son
voisin la tête,

dans le but d'attendrir les passants
qui les voient,

aussi bien par le son de leurs
dolentes voix

que par leur triste aspect, qui touche
au fond du cœur.

Comme pour les berlus le soleil dort
toujours,

pour ces ombres de même, à l'endroit
dont je parle,

la lumière du ciel refuse ses
bienfaits,

car leur paupière était d'un fil de fer

percée,

cousue ainsi qu'on fait à l'épervier
hagard,

quand on veut l'obliger à se tenir
tranquille.

J'eus peur, en m'avançant, de ne pas
faire outrage

à ceux que je voyais sans qu'ils me
pussent voir,

et je me retournai vers mon sage
conseil.

Sans doute comprit-il le sens de mon
silence,

car il n'attendit pas que je le lui
demande

et il dit : « Parle-leur ; mais sois bref
et précis ! »

Virgile se tenait du côté de la route
par où l'on peut rouler facilement en
bas,
puisque aucun garde-fou ne lui sert
de rempart ;
et les esprits dévots, assis sur l'autre
bord,
arrosaient, à travers leurs horribles
coutures,
de longs ruisseaux de pleurs leurs
visages éteints.

Je me tournai vers eux et leur dis :

« Ames sûres

de contempler un jour la céleste
lumière,

la seule vers laquelle aspire votre
ardeur,

que la grâce d'en haut réduise les
écumes

de votre conscience, afin que sans
retard

puisse descendre en vous le fleuve de
l'oubli !^[136]

Dites-moi, car j'aurais du plaisir à
l'entendre,

ne trouve-t-on ici nul qui soit

d'Italie ?

Peut-être aimerait-il que le monde le sût. »

« Frère, tous les esprits ont le droit de cité

dans une seule ville ; sans doute veux-tu dire,

qui vécurent les jours d'exil en Italie. »

Une ombre avait parlé, qui paraissait attendre ;

et si l'on me demande à quoi je l'ai compris,

au menton soulevé, comme chez les aveugles.

« Esprit qui pour monter, ainsi te disciplines,

lui dis-je, si c'est toi qui viens de me répondre,

permets-moi de savoir ton nom et ton pays. »

« J'étais, dit-elle alors, de Sienne ; et nous purgeons,

moi-même et tous ceux-ci, notre méchante vie,

priant Dieu qu'il nous laisse arriver jusqu'à lui.

Bien que j'eusse porté le nom de Sapia^[137],

je n'ai pas été sage ; et le mal du
prochain

plus que mon propre bien me
remplissait de joie.

Et si jamais tu crois que je veux te
tromper,

écoute si je fus folle au point que je
dis,

quand déjà de mes ans s'infléchissait
la courbe.

Tous mes concitoyens se trouvaient
près de Colle^[138],

en bataille rangée avec leurs
ennemis :

moi, j'implorais du Ciel un arrêt déjà pris.

Ils y furent défaits et contraints à la fuite

par trop amère ; et moi, les voyant poursuivis,

j'éprouvais une joie à nulle autre pareille,

au point que, cherchant Dieu d'un regard téméraire,

je lui dis : « Désormais je n'ai plus peur de toi ! »

comme un merle qui voit un signe de beau temps.

Sur la fin de mes jours, je voulus

avec Dieu

me réconcilier ; mais je n'aurais pas pu

entrer pour faire ici la juste pénitence,

si ce n'avait été par l'intercession

de Pier Pettinajo, dont les saintes prières

vinrent, par charité, m'apporter leur secours^[139].

Mais dis, qui donc es-tu, toi qui nous interrogés

sur les temps d'autrefois, et vas les yeux ouverts,

à ce que je comprends, et en parlant respire ? »

« Un jour, dis-je, à mon tour j'aurai les yeux cousus ;

pour peu de temps, je crois, car j'ai méfait à peine,

jetant sur le prochain des regards envieux.

Mais une peur plus grande assaille mon esprit,

aussitôt que je pense aux tourments d'au-dessous,

dont je sens le fardeau peser déjà sur moi. »^[140]

Elle me demanda : « Qui t'enseigna la route,

et qui te fait penser que tu vas retourner ? »

« Celui qui m'accompagne et qui se tait, lui dis-je.

Je suis encor vivant ; partant, esprit élu,

tu n'as qu'à demander, si tu veux que là-bas

je cherche à te servir avec mes pieds mortels. »

« Cela, dit-elle alors, sort bien de l'ordinaire !

Le signe est évident, qui fait voir que

Dieu t'aime ;

ainsi, veuille parfois m'aider de tes prières !

Par ton plus cher désir je t'en fais la demande :

si tu foules jamais la terre de Toscane,

de ceux de ma maison regagne-moi l'estime !

Tu les retrouveras parmi ce peuple vain

qui met dans Talamon son espoir^[141],
pour y perdre

plus qu'il n'en a perdu pour chercher

la Diane^[142] ;

mais les entrepreneurs y perdront
plus que tous. »



CHANT XIV



QUI DONC EST celui-ci,
qui fait le tour du mont
avant que de sa main la
mort ne l'ait poussé,
et qui, comme il veut,
baisse et soulève les
cils ? »

« Je ne le connais pas ; j'entends
qu'il n'est pas seul ;

ais demande-le-lui, puisqu'il est près
de toi ;

prends-le doucement, pour le faire
parler ! »

Ainsi disaient plus loin deux âmes,
se penchant

l'une vers l'autre, à droite et au-delà
de nous ;

puis, levant le visage afin de me
parler,

l'une d'elles me dit : « Ame qui vas
ainsi

vers le Ciel, en gardant tous les liens
du corps,

veille par charité nous consoler et

dire

d'où viens-tu ? qui fus-tu ? car tu nous as produit

un émerveillement plus grand, avec ta grâce,

que nul autre miracle auparavant connu. »

Lors je dis : « Au milieu de la Toscane passe

un cours d'eau qui commence auprès de Falterone^[143]

et parcourt pour le moins cent milles de chemin.

J'apporte de ses bords cette chair

que voici ;

de dire qui je suis, c'est parler sans rien dire,

puisque, jusqu'à présent, mon nom n'est pas connu. »

« Si mon intelligence arrive à bien saisir

le sens de ton discours, me répondit alors

le premier des esprits, tu parles de l'Arno. »

Et l'autre d'ajouter : « Mais pourquoi donc cet homme

aime-t-il mieux cacher le nom de la rivière,

comme s'il s'agissait d'un objet
répugnant ? »

L'ombre à qui paraissait s'adresser
la demande

répliqua : « Je ne sais ; mais il me
semble juste

que le nom d'un tel fleuve à jamais
disparaisse,

puisque depuis sa source, où la
chaîne des monts

dont se détache au bout Pélore,
s'enfle et croît

si haut que peu d'endroits pourraient
le dépasser^[144],

et jusqu'à l'embouchure où la mer
récupère

l'élément que le ciel sèche de sa
surface

et qui forme le corps de toutes les
rivières,

on fuit comme un serpent la vertu,
que l'on tient

pour ennemie, à cause ou bien d'un
maléfice

qui s'attache à ces lieux, ou des
mauvaises mœurs,

finissant par changer tellement la
nature

de tous les habitants de ces tristes

vallées,

qu'on dirait que leur pâtre est la même Circé.

Parmi de sales porcs, à qui les glands conviennent

mieux que nul aliment conçu pour les humains,

il dirige d'abord son modeste chemin^[145].

Plus loin, en descendant, il trouve des roquets

qui savent aboyer plus qu'ils ne peuvent mordre,

et il détourne d'eux son museau, par

dédain^[146].

Il s'enfonce plus bas, et plus il devient gros,

plus il y voit les chiens se transformer en loups,

cet égout de malheur et malédiction^[147].

Lorsqu'il arrive enfin aux terres les plus basses,

il trouve des renards remplis de telle fourbe,

qu'aucun engin connu ne les peut attraper^[148].

Je ne laisserai pas de dire, et qu'on

m'entende :

cet homme fera bien de ne pas
oublier,

plus tard, ce que l'esprit de vérité
m'inspire.

Je vois ton petit-fils^[149] en train de
devenir

le chasseur de ces loups, là-bas, sur
les bords mêmes

de ce fleuve sauvage, et les mettre
aux abois.

Il me semble le voir qui vend leur
chair sur pied,

en fauve qui connaît son métier, et

les tue,

et, les privant de vie, il se prive
d'honneur.

Il sort rempli de sang de la triste
forêt,

qu'il laisse en tel état, que même
dans mille ans

on ne la pourra plus reboiser comme
avant. »

Comme lorsqu'on prédit des
dommages prochains

celui qui les écoute en demeure
accablé,

quel que soit le danger qui peut le
menacer,

tel je vis l'autre esprit, qui s'était
retourné,

afin d'entendre mieux, frémir et se
troubler,

sitôt qu'il entendit la fin de ce
discours.

Les paroles de l'un et le maintien de
l'autre

me rendaient curieux de connaître
leurs noms,

que je leur demandai, les priant
humblement.

Celui qui le premier venait de me
parler

répondit : « Ainsi donc, tu voudrais
que pour toi

je fasse ce que toi, tu n'as pas fait
pour nous.

Mais du moment où Dieu fait
resplendir en toi

de sa grâce l'éclat, je ne serai pas
chiche :

apprends donc que mon nom est
Guido del Duca^[150].

Une si rude envie empoisonnait mon
sang,

que, dès que j'observais des signes
d'allégresse

chez quelqu'un, l'on voyait mon visage pâlir.

De ce que j'ai semé tu peux voir la moisson.

O genre humain, pourquoi choisis-tu tes plaisirs

de façon à tenir les autres à l'écart ?^[151]

Celui-ci, c'est Renier, l'ornement et l'honneur

des Calboli^[152], maison dont aucun descendant

n'a su, depuis sa mort, hériter ses vertus.

Des montagnes au Pô, de la mer à
Reno,

son sang n'est pas le seul où se soit
délayé

ce bien qui nous acquiert le bonheur
et le vrai ;

puisque de bout en bout la terre est
envahie

de plantons vénéneux, et ce n'est
qu'à grand-peine

qu'on peut, par le labeur, les en faire
arracher.

Où sont le bon Lizio et Henri
Mainardi,

Pierro Traversaro, et Guido de

Carpigne ?^[153]

Vous êtes devenus, Romagnols, des
bâtards !

Quand verra-t-on encore un Fabbro,
dans Bologne,

ou bien un Bernardin de Fosco dans
Faïence^[154],

la grande et noble plante aux graines
avortées ?

Ne sois pas étonné si je pleure, ô
Toscan,

lorsque je me souviens de Guido de
Prata

et d'Ugolin d'Azzo, qui furent de

mon temps,

Frédéric le Teigneux avec tous ses
amis,

la maison Traversare et les
Anastagi^[155],

dont les deux noms se sont
pareillement éteints ;

dames et chevaliers, plaisirs et
aventures

qu'Amour et Courtoisie à l'envi nous
offraient

au pays^[156] où les cœurs sont
devenus bâtards.

Pourquoi, Brettinoro, ne disparaissais-tu

pas,

puisque s'en sont allés tes anciens
châtelains,

avec beaucoup des leurs, pour
mourir sans déchoir ?^[157]

Bagnacaval fait bien de ne plus
engendrer ;

Castrocaro fait mal, Conia pis
encore,

qui vont perpétuer la race de tels
comtes^[158].

Les Pagan feraient mieux d'arrêter,
quand leur diable

aura fini son temps, mais sans que

pour autant

on garde jamais d'eux un meilleur souvenir^[159].

Pour toi-même, Ugolin de Fantolin,
ton nom

ne redoute plus rien, car personne ne
reste,

qui puisse l'obscurcir par quelque
forlignage^[160].

Mais va-t'en maintenant, Toscan,
quoique les larmes,

bien plus que les discours, sont
faites pour me plaire,

tellement ces propos m'ont opprimé

le cœur ! »

Nous savions tous les deux que ces esprits aimés

nous entendaient marcher ; ce fut donc leur silence

qui nous vint confirmer le choix de notre route.

A peine avions-nous fait quelques pas au-delà,

que soudain, fendant l'air plus vite que la foudre,

une voix résonna puissamment devant nous :

« Quiconque me saisit pourra me

mettre à mort ! »^[161]

s'effaçant aussitôt, comme un coup
de tonnerre

qui roule tout à coup à travers les
nuages.

Son bruit s'était à peine éteint dans
mes oreilles,

qu'une autre voix survint, dans un si
grand fracas

qu'on eût dit qu'un tonnerre avait
roulé deux fois.

« Je suis, dit-elle, Aglaure, et je
devins rocher. »^[162]

Et lors, pour me serrer de plus près

au poète,

je fis un pas à droite au lieu de
m'avancer.

Mais déjà l'air semblait se calmer de
partout ;

et il me dit alors : « C'est là le frein
terrible

qui devrait maintenir les hommes
dans leurs bornes.

Mais on mord à l'appât, et l'antique
ennemi

vous prend à l'hameçon et vous tire
vers lui :

et alors, à quoi bon le frein ou bien
l'appeau ?

Le Ciel qui vous appelle est au-
dessus des têtes,
pour mieux vous faire voir ses
beautés éternelles,
et pourtant vos regards ne quittent
pas la terre :
c'est pourquoi vous punit Celui qui
connaît tout. »



CHANT XV



N ESPACE SEMBLABLE à
celui que la sphère
découvre entre la tierce
et la pointe du jour
en tournant sans arrêt,
comme un enfant qui
joue,
semblait en ce moment rester à
parcourir

au soleil sur sa route, avant
l'obscurité ;

c'était vêpres là-haut, et parmi nous
minuit^[163],

et j'avais les rayons en plein dans la
figure,

car nous avons si bien fait tout le
tour du mont,

que nous allions déjà tournés vers le
couchant,

quand je sentis peser comme un
poids sur mon front

un éclat bien plus fort que celui des
rayons

et dont la nouveauté me remplit de stupeur.

J'élevai mes deux mains au-dessus des sourcils,

tâchant de m'en servir pour me faire un écran

et limer avec lui l'excès de la lumière.

Comme un rayon qui tombe au-dessus d'une glace

ou sur l'eau rebondit dans un sens opposé

et monte vers le haut de la même façon

qu'il descend, et s'écarte à la même distance

de la ligne que suit la chute d'une
pierre,

comme l'ont démontré l'expérience
et l'art,

ainsi j'imaginai que ce que je voyais
était quelque splendeur devant moi
réfractée,

et mon regard fuyait le choc de ses
rayons.

« Quel est donc cet objet, doux père ?
demandai-je ;

car je ne puis trouver protection qui
vaille

pour mes yeux, et je sens qu'il avance

vers nous. »

« Ce n'est pas étonnant, dit-il, si ton regard

ne peut pas supporter la famille du Ciel :

ce messager nous dit que nous pouvons monter.

L'heure viendra bientôt, où l'aspect de ces choses

te sera plus facile et deviendra la source

d'un plaisir sans pareil, qui comblera tes sens. »

Quand nous fûmes enfin près de

l'ange béni^[164],

il dit joyeusement : « Entrez, entrez
ici,

pour prendre un escalier moins raide
que les autres ! »

Nous montions près de là, lorsque
nous entendîmes

derrière nous sa voix qui chantait :
« Beati

miséricordes » et : « Réjouis-toi,
vainqueur ! »^[165]

Mon maître et moi, tout seuls, nous
cheminions ensemble

vers le haut ; je pensai, pendant que

nous marchions,

tirer quelque profit de ses enseignements.

Je me retournai donc vers lui, pour demander :

« Maître, qu'entendait-il, cet esprit de Romagne,

en parlant de tenir les autres à l'écart ? »^[166]

« Il connaît maintenant, me dit-il, le dommage

de sa plus grave erreur ; ne t'étonne donc pas,

s'il la reprend ainsi, pour qu'on en

souffre moins.

Comme tous vos désirs convergent
d'habitude

vers ce qui s'amointrit, s'il le faut
partager,

l'envie en naît, ouvrant la vanne à
vos soupirs.

Cependant, si l'amour de la suprême
sphère

par contre dirigeait vos regards vers
le haut,

votre cœur se verrait délivré de ces
craintes,

car là-haut, plus on est nombreux à
dire « notre »,

plus s'accroît de chacun pris à part
la richesse,

et plus brûle d'amour le céleste
troupeau. »

« Je suis, lui dis-je alors, plus loin
d'avoir compris,

que si j'avais choisi de ne rien
demander :

un autre doute vient assaillir mon
esprit.

Car comment se peut-il qu'un bien
que l'on partage

entre plusieurs arrive à faire plus de
riches

que s'il était gardé par un plus petit nombre ? »

Il répondit alors : « Si tu ne considères

avec l'œil de l'esprit que les choses terrestres,

tu ne fais que changer la lumière en ténèbres.

Ce grand bien infini que l'on ne saurait dire

et qui règne là-haut, va rencontrer l'amour

tout comme le rayon s'unit aux corps brillants.

Et de lui-même il rend la même

ardeur qu'il trouve,

et cela fait que plus s'accroît la
charité,

plus augmente et s'accroît l'éternelle
Vertu,

plus on trouve d'esprits là-haut pour
bien s'aimer,

plus on trouve d'objets pour
l'amour, plus on s'aime,

et l'un le rend à l'autre, à l'instar du
miroir.

Si ces raisonnements n'enlèvent pas
ta soif,

tu verras Béatrice, elle saura bien
mieux

contenter cette envie et n'importe
quelle autre.

Applique-toi, pour toi, pour que
s'effacent vite,

comme les deux l'ont fait, tes cinq
autres blessures,

qui ne se fermeront qu'à force de
souffrir. »

Avant de prononcer : « Tu m'as ôté
d'un doute »,

je vis que nous étions sur un
nouveau palier^[167],

et le soin de tout voir me fit fermer la
bouche.

J'aurais dit que j'étais tout à coup
transporté

parmi les visions qui peuplent une
extase ;

je crus apercevoir un temple plein de
monde

et je vis sur le seuil une femme,
disant

avec cette douceur qu'ont les mères :
« Mon fils,

pourquoi donc avec nous t'es-tu
conduit ainsi ?

Tu vois, ton père et moi, nous te
cherchons partout,

le cœur en peine. »^[168] Et puis,
comme elle se taisait,

ce que j'avais cru voir s'était
évanoui.

Une autre m'apparut, dont on voyait
les joues

se baignant dans cette eau que la
douleur distille,

quand quelque grand chagrin s'est
emparé du cœur,

et qui disait : « Es-tu le seigneur de
la ville

dont le nom provoqua le grand débat
des dieux

et d'où tout le savoir rayonna sur le monde ?^[169]

De ces bras trop hardis venge-toi,
Pisistrate,

puisqu'ils se sont permis
d'embrasser notre fille ! »

Et lui, il répondait, ce bon et doux
seigneur,

sans s'être départi de son maintien
paisible :

« Et que ferons-nous d'autre à qui
nous veut du mal,

s'il me faut condamner celui-ci, qui
nous aime ? »

Puis je vis d'autres gens, qui
semblaient enragés

et qui mettaient à mort, en lui jetant
des pierres,

un jeune homme, en criant sans
cesse : «A mort ! A mort ! »^[170]

Et lui, je le voyais se courber vers le
sol,

sous le poids de la mort de plus en
plus pesant,

mais refléter toujours le Ciel dans
son regard,

priant le haut Seigneur, au milieu de
ses peines,

afin qu'il pardonnât à ses persécuteurs ;

et ce tableau poignant me transperçait le cœur.

Lorsque enfin mon esprit revint vers le dehors,

vers les objets réels qu'il trouvait hors de lui,

je pus m'apercevoir de mon exacte erreur^[171].

Mon guide, en me voyant agir comme quelqu'un

qui se dérobe à peine aux ombres du sommeil,

me demanda : « Qu'as-tu ? Tu ne tiens pas debout !

Tu viens de parcourir plus d'une demi-lieue,

un voile sur les yeux, les jambes vacillantes,

comme un homme que vainc le vin ou le sommeil. »

« Si tu veux m'écouter, lui dis-je, ô mon doux père,

je te raconterai ce qui m'est apparu

pendant que je perdais l'usage de mes jambes. »

« Même si tu couvrais ta face de cent masques,

répondit-il alors, je lirais aisément
chacun de tes pensers, pour mince
qu'il parût.

Ce que tu viens de voir a pour but
d'obtenir

que ton cœur s'ouvre enfin aux
ondes de la paix

qui jaillissent toujours de la source
éternelle.

Je n'ai pas demandé : « Qu'as-tu ? »
comme le fait

celui qui voit d'un œil qui cesse de
servir

aussitôt que l'esprit abandonne son

corps ;

mais si je te l'ai dit, c'était pour te
presser :

c'est ainsi qu'il nous faut pousser les
paresseux

trop lents à profiter du retour de
leurs veilles. »

Nous allions cependant dans le soir
qui tombait,

observant aussi loin qu'arrivaient
nos regards,

à travers la lueur de ses derniers
rayons,

quand voici tout à coup qu'une
vapeur s'avance

et s'en vient droit sur nous, comme
une nuit épaisse,
sans qu'on trouve à l'entour quelque
endroit où la fuir,
et nous prive à la fois de lumière et
d'air pur.



CHANT XVI



AUCUNE OBSCURITÉ DE
l'Enfer ou des nuits

où sous un pauvre ciel on
ne voit nulle étoile

dans l'air que rend épais
la noirceur des nuages,

n'a mis devant mes yeux un voile
plus opaque

ou plus rêche de poil, que la sombre

fumée

qui dans ce même endroit nous vint envelopper.

On arrivait à peine à tenir l'œil ouvert ;

et c'est pourquoi ma sage et bien fidèle escorte

vint s'approcher de moi, pour m'offrir son épaule.

Comme un aveugle suit de près son conducteur,

de peur qu'il ne s'égare ou qu'il n'aille buter

contre un objet qui peut le blesser ou tuer,

j'avancerais lentement dans l'air impur
et acre

et je prêtais l'oreille au guide qui
disait :

« Prends garde à ne pas trop te
séparer de moi ! »

Moi, j'entendais des voix, et chacune
semblait

prier l'Agneau de Dieu qui lave les
péchés,

pour implorer sa paix et sa
miséricorde.

L'*Agnus Dei* formait chaque fois leur
exorde^[172] ;

et, sur le même ton disant les mêmes mots,

dans leur concert régnait la plus grande harmonie.

« Maître, ceux que j'entends sont-ils des âmes ? » dis-je.

« Tu l'as très bien compris, répondit-il alors :

elles défont ainsi le nœud de leur colère. »

« Et toi, qui donc es-tu, qui fends notre fumée

et qui parles de nous, comme si tu tenais

le compte de tes jours par ides et

calendes ? »

C'est ainsi que parlait l'une de ces voix-là ;

et mon seigneur alors me dit :
« Réponds-lui donc !

Demande si c'est bien par ici que l'on monte ! »

« Ame, lui dis-je, ô toi qui te laves ainsi

pour retourner plus belle à Celui qui t'a faite,

tu vas, si tu me suis, entendre des merveilles. »

« Je vais t'accompagner aussi loin que je puis

et, quoique la fumée empêche qu'on se voie,

dit-il, le son des voix maintiendra le contact. »

Alors je commençai : « Je m'en vais vers là-haut,

avec tous les liens dont la mort nous détache ;

j'ai déjà traversé les peines de l'Enfer.

Et puisque Dieu voulut me dispenser sa grâce,

au point de me permettre un voyage à sa cour,

de façon tellement peu courante
aujourd'hui,

ne me cache donc pas qui tu fus dans
la vie,

mais dis-le-moi ; dis-moi si je vais
droit au but,

et nous nous laisserons guider par
tes paroles. »

« J'avais été Lombard, et mon nom
était Marc^[173] ;

je connaissais le monde et j'aimais
ces vertus

qui, depuis, ont cessé d'être des
points de mire.

C'est bien par ce chemin que l'on monte au sommet. »

Ce fut tout ce qu'il dit, ajoutant : « Je te prie,

veille prier pour moi, quand tu seras là-haut ! »

« Je t'engage ma foi, lui répondis-je alors,

d'accomplir ton désir ; mais je sens que j'éclate,

si je n'explique point un doute qui m'opprime.

Naguère il était un, mais il a redoublé

du fait de ton discours, qui me vient

confirmer

ce qu'on m'a dit ailleurs sur le même sujet.

C'est un fait que le monde est en train d'oublier,

ainsi que tu le dis, ce qu'était la vertu,

et la méchanceté la recouvre et l'accable ;

cependant, je t'en prie, explique-m'en la cause,

afin de la connaître et l'enseigner aux autres,

car l'un la cherche au Ciel, l'autre dans les humains ».

Il concentra d'abord sa peine en un :
« Hélas ! »

sorti du fond du cœur. « Le monde
est plein d'aveugles,

frère, dit-il ensuite ; et toi, tu l'es
aussi.

Vous autres, les vivants, vous
rapportez les causes

uniquement au Ciel, comme s'il
entraînait

tout sans exception et
nécessairement.

S'il en était ainsi, comme il ne
resterait

nul libre arbitre en vous, il ne serait pas juste

d'offrir aux bons la gloire et la peine aux méchants.

Oui, de vos mouvements le Ciel est le principe ;

pas de tous, je sais bien ; mais même en l'admettant,

sur le bien, sur le mal vous avez des lumières

et votre volonté qui, quoiqu'elle s'essouffle

dans les premiers combats livrés contre les cieux,

lorsqu'on la mène bien, finira par

tout vaincre.

Une plus grande force et meilleure nature

vous régit librement ; c'est elle qui vous donne

le jugement, qui reste indépendant du Ciel.

Ainsi donc, si le monde à présent dégénère,

la cause en est en vous, cherchez-la dans vos cœurs ;

pour ma part, je veux bien t'en montrer le chemin.

De la main de Celui qui l'aime dès avant

qu'elle n'existe, sort, pareille à la
fillette

qui s'amuse au milieu des rires et des
fleurs,

notre âme simple et pure et qui ne
connaît rien,

sauf que, sortant des mains d'un
Créateur heureux,

elle court volontiers vers tout ce qui
lui plaît.

Elle apprend tout d'abord le goût des
fausses joies

et, s'en laissant séduire, elle en
devient esclave

si quelque guide ou frein ne retient
ses penchants.

C'est pour cela qu'il faut des lois qui
vous contraignent ;

et il vous faut un roi, qui puisse pour
le moins

de la cité divine apercevoir les tours.

Bien sûr, les lois sont là ; mais qui de
vous y pense ?

Personne : le berger qui marche le
premier

rumine, et cependant n'a pas le pied
fourchu.^[174]

Ainsi les gens, voyant leur guide se

repaître

uniquement des biens qu'ils convoitent eux-mêmes,

s'en contentent aussi, sans regarder plus loin.

Tu comprends maintenant que la seule semence

de la perte du monde est le guide mauvais

et non pas la nature en vous décomposée.

Rome, qui vous donna le bon gouvernement,

eut jadis deux soleils^[175], qui

montraient à chacun

la route de ce monde et la route de Dieu.

Il n'en reste plus qu'un ; le bâton pastoral

s'est saisi de l'épée ; et les deux mis ensemble

ne peuvent forcément produire rien de bon,

puisque ainsi réunis, l'un ne craindra plus l'autre.

Si tu ne me crois pas, regarde la moisson,

car on connaît la plante aux fruits qu'elle a produits.

Dans le pays baigné par l'Adige et le
Pô

on trouvait autrefois courage et
courtoisie,

avant que Frédéric ne se heurtât au
pape.

Si l'on veut maintenant ignorer ce
que c'est

qu'honnête compagnie et
conversation,

on peut le traverser de bout en bout,
sans risque.

On n'y saurait trouver que trois
vieillards, reproche

de jadis au présent, et qui ne font
qu'attendre

l'heure où Dieu doit les mettre en un
monde meilleur.

Conrad de Palazzo, le bon Gérard
aussi,

et Guido de Castel, qu'on nomme
avec raison,

comme on dit en français, le
Lombard Bonne-Chère^[176].

Reconnais désormais que l'Eglise de
Rome,

pour avoir confondu les deux
pouvoirs en un,

s'embourbe et se salit elle-même et sa charge. »

« Tu raisones, cher Marc, répondis-je, à merveille ;

je comprends maintenant pourquoi de l'héritage

étaient toujours exclus les enfants de Lévi^[177].

Mais quel est ce Gérard, dont tu dis qu'il nous reste

comme exemple vivant du monde d'autrefois,

pour servir de reproche à ce siècle de fer ? »

« Ou tu veux me tenter, dit-il, ou tu n'es pas

Italien : comment peut-on parler toscan,

sans avoir entendu le nom du bon Gérard ?

Pour moi, je ne saurais lui donner d'autre nom,

à moins de l'appeler le père de Gaïa^[178].

Que Dieu soit avec vous, car je m'arrête ici !

Vois, la lueur qui perce à travers la fumée

est en train d'augmenter : un ange attend là-bas ;

il faut que je m'en aille avant qu'il ne m'ait vu. »

Et il fit demi-tour, sans vouloir m'écouter.



CHANT XVII



APPELLE-TOI, LECTEUR, SI jamais en
montagne

tu t'es vu tout à coup surpris par le
brouillard,

plus épais que ne l'est la taie aux
yeux des taupes,

rappelle-toi comment, lorsque la
brume humide

commence à s'éclaircir, le globe du
soleil

pénètre faiblement au sein de ces
vapeurs ;

et de cette façon ton esprit
parviendra

à voir plus aisément comment j'ai
retrouvé

tout d'abord le soleil en train de se
coucher.

Puis, suivant pas à pas la marche

dévouée

du maître, je sortis hors de cette
buée

pendant que la lumière expirait sur
les bords.

Imagination, ô toi qui nous entraînes
si loin de nous parfois, qu'on ne s'en
rend plus compte,

même si près de nous cent
trompettes éclatent,

qui t'émeut, quand les sens ne
t'offrent nulle prise ?^[179]

Sans doute une clarté qui prend sa
forme au ciel,

seule, ou par un vouloir d'un haut,
qui nous l'infuse.

Soudain le changement de cette
femme impie

transformée en oiseau qui chante
mieux que tous,

sur l'écran de l'esprit apparut
comme une ombre^[180] ;

et alors celui-ci se referma si bien

sur lui-même, que rien de ce qui lui
venait

du monde extérieur n'aurait pu le
distraire.

Et puis sur mon esprit tomba comme

une pluie

la vision d'un homme orgueilleux et
farouche

qui, mis en croix, mourait comme il
avait vécu^[181].

Près de lui se tenait le grand
Assuérus

avec sa femme Esther, le juste
Mardochée,

également intègre en parole et en
fait.

Et comme ce tableau s'était évanoui,
se brisant de lui-même, comme il
arrive aux bulles,

lorsque l'eau qui les fait commence à
leur manquer,

de mes rêves surgit certaine jeune
fille

pleurant amèrement, et qui disait :
« O reine,

pourquoi ta rage a-t-elle aimé mieux
le non-être ?

Tu t'es donné la mort pour garder
Lavinie !

Tu ne l'as pas gardée ; et me voici
qui pleure,

avant celui d'un autre, ô mère, ce
trépas ! »^[182]

Comme le prompt rayon tombant sur
les paupières

descelle le visage et brise le sommeil

qui, tout cassé, frétille et se meurt
doucement,

ainsi mes visions s'estompèrent
ensuite,

sitôt que mon regard perçut une
lumière

plus grande que les feux dont on use
ici-bas^[183].

J'allais me retourner pour mieux voir
où j'étais,

lorsqu'une voix me dit : « C'est par

ici qu'on monte »,

me distrayant ainsi de toute autre
pensée

et faisant naître en moi si fortement
l'envie

de savoir quel était celui qui me
parlait,

que je n'eus pas de trêve avant de
l'avoir vu.

Mais comme le regard soutient mal le
soleil

et l'excès de lumière empêche de le
voir,

ma force défaillit en sentant sa
présence.

« C'est un esprit divin qui nous montre la voie

pour aller vers le haut, sans se faire prier,

et sa propre splendeur empêche qu'on le voie.

Il agit avec nous comme on fait pour soi-même ;

car au besoin qui presse on n'attend la prière

que pour mieux préparer un refus malveillant.

Mettons d'accord nos pas et l'offre qu'il nous fait :

hâtons-nous de monter avant qu'il
fasse noir ;

sinon, nous attendrons jusqu'au
retour du jour. »

Ainsi parla mon guide ; et d'un
commun accord

nous partîmes tous deux vers certain
escalier ;

et à peine arrivés sur la première
marche,

quelque chose passa comme un
battement d'aile,

me frôlant le visage^[184], et me dit :

« *Beati*

pacifici, fuyant la mauvaise colère. »

Les tout derniers rayons qui font
place à la nuit

montaient déjà si haut au-dessus de
nos têtes,

que l'on voyait pointer par endroits
les étoiles.

« O ma vigueur, pourquoi vacilles-tu
si fort ? »

me disais-je tout bas, car je croyais
sentir

la force de mes pieds m'abandonner
soudain.

Arrivés à l'endroit où finit la
montée,

en haut de l'escalier, nous restions
sans bouger,
semblables à la nef qui vient d'entrer
au port.

J'attendis un instant, pour voir si
j'entendais

le moindre bruit venir de ce nouveau
palier^[185],

puis je me retournai vers mon maître
et lui dis :

« Doux père, explique-moi, quelle
espèce d'offense

purge-t-on dans l'enceinte où nous
venons d'entrer ?

Suspendons notre marche, et
poursuis ton discours ! »

Il répondit alors : « L'amour du bien,
qui manque

de pouvoir agissant, est ici redressé ;
c'est ici qu'on punit le rameur
négligent.

Mais afin de pouvoir me comprendre
encor mieux,

pense à ce que je dis, et tu verras
ainsi

que ce petit repos n'est pas sans
avantage.

Mon fils, poursuivit-il, jamais le
créateur

et jamais le créé n'ont été sans amour,

naturel ou voulu^[186] : cela, tu le sais bien.

Notre amour naturel ne connaît pas d'erreur ;

l'autre peut se tromper, si l'objet est indigne

et s'il contient en lui trop ou trop peu d'ardeur.

Aussi longtemps qu'il reste adscrit au Bien premier^[187]

et cherche sagement les autres biens seconds,

il ne peut inspirer aucun désir
coupable.

Mais lorsqu'il vise mal, ou qu'il
court vers le bien

avec un souci moindre ou plus grand
qu'il ne faut,

il dresse le créé contre le créateur.

Tu comprendras de là que l'amour
est en vous

la semence à la fois de toutes les
vertus

et l'aiguillon premier des actes
réprouvés.

Or, sachant que l'amour ne saurait
détourner

son regard du bonheur de celui qui le porte,

il s'ensuit qu'on ne peut se détester soi-même ;

et comme, d'autre part, on ne conçoit nul être

existant par lui seul, si ce n'est le premier,

celui-ci ne peut être objet d'aucune haine.

Il en résulte donc, si je m'explique bien,

que le mal que l'on aime est celui du prochain,

que le fumier humain produit de
trois façons.

L'un pense quelquefois que la perte
d'autrui

serait un avantage, et c'est pourquoi
son rêve

est de le voir tomber du haut de sa
grandeur.

Un autre a peur de perdre honneur,
puissance, gloire

ou faveur, dès qu'il voit quelqu'un le
vent en poupe,

et s'en afflige au point d'aimer mieux
son malheur.

Un autre est révolté par l'injustice,

au point

qu'il n'appartient à rien qu'à sa soif
de vengeance

et pourchasse avant tout le mal de
son prochain.

C'est ce triforme amour qu'on
déploie plus bas^[188] ;

mais il te faut savoir qu'il en existe
un autre,

l^qui recherche le bien par des
moyens pervers.

Chacun porte en son cœur
confusément l'idée

d'un bien dont l'âme rêve et qui lui

rend la paix ;

, partant, chacun s'efforce à s'approcher de lui.

Si l'amour est trop lent, qui s'applique à le voir

ou cherche à le gagner, c'est dans cette corniche

qu'on en reçoit la peine après le repentir.

Il est un autre bien qui ne rend pas heureux^[189] ;

ce n'est pas le bonheur, ni cette bonne essence

qui fait de tous les biens la racine et

le fruit.

L'amour qui s'abandonne à ce bien
est la cause

que l'on pleure au-dessus, dans trois
cercles suivis ;

mais comme une raison tripartite y
préside,

je préfère me taire et te laisser
chercher. »



CHANT XVIII



ORS MON SAGE docteur,
ayant ainsi mis fin
à son raisonnement, me
scruta longuement,
pour lire dans mes yeux si
j'étais satisfait.

Et moi, que tourmentait une nouvelle
envie,

me taisant au-dehors, je disais en

moi-même :

« Je crains d'être importun avec mes questions. »

Mais lui, comme un vrai père, devinant aussitôt

le timide vouloir qui n'osait pas s'ouvrir,

il me parla, pour mieux me pousser à parler.

« Ma vue est, dis-je alors, plus pénétrante, ô maître,

du fait de ta lumière, et je discerne bien

tout ce que ton discours m'explique ou me décrit.

C'est pourquoi, cher doux père, il faut que je te prie

d'analyser pour moi l'amour dont tu déduis

ce qui fait la bonne œuvre, ainsi que son contraire. »

« Darde sur moi, dit-il, le regard pénétrant

de ton intelligence, et tu verras l'erreur

des aveugles qui font profession de guides.

L'âme, qui par nature est faite pour l'amour,

sent aisément l'attrait de tout ce qui
lui plaît,

sitôt que le plaisir l'éveille et la fait
acte.

Partant d'objets réels, la conscience
forge

au début une image, et la déroule en
vous,

obligeant votre esprit à se tourner
vers elle.

Si, comme résultat, il se sent attiré,
cet attrait est l'amour, un lien
naturel

qu'un plaisir rénové rend plus
puissant en vous.

Comme une flamme tend forcément à monter,

car son principe est tel, qui la pousse à rejoindre

la sphère qui la met dans son propre élément^[190],

l'âme éprise ressent un semblable désir,

mouvement de l'esprit et qui n'a point de trêve

avant de posséder l'objet de son amour.

Tu peux voir à quel point ceux qui tiennent pour vrai

que l'amour est toujours une chose
louable

en soi, sont ignorants du vrai mot de
la fin ;

car on peut supposer que la matière
est bonne

dans n'importe quel cas ; mais si la
cire est bonne,

il ne s'en ensuit pas que l'empreinte
doit l'être. »

Je lui dis : « Ton discours, que mon
intelligence

suit de près, suffit pour
m'expliquer l'amour ;

cela ne fait pourtant qu'augmenter

l'autre doute.

Car si l'amour nous vient comme un don du dehors,

et l'âme, pour sa part, se contente d'attendre,

qu'elle aille droit ou non, je n'y serai pour rien. »

Et sa réponse fut : « Je pourrai t'expliquer

ce qu'en voit la raison ; Béatrice peut seule

t'enseigner au-delà, car c'est œuvre de foi.

Tout ce qu'on peut nommer forme

substantielle^[191],

unie à la matière et distincte à la fois
de celle-ci, contient sa vertu
spécifique,

qu'on ne peut découvrir avant qu'elle
n'opère

et qui se laisse voir par l'effet
seulement,

comme aux plantes la vie par la
verdeur des feuilles.

C'est pour cela que l'homme ignore
le moyen

par lequel il acquiert les notions
premières

et le penchant qui mène aux premiers
appétits

et qui se trouve en vous, comme chez
les abeilles

l'instinct de butiner : ces tendances
innées

se passent de louange aussi bien que
de blâme.

Or, pour que ce penchant s'accorde
avec les autres,

vous avez tous reçu la vertu de juger,
qui tient la haute main sur votre
assentiment.

Il faudrait donc peser le poids de vos
mérites

sur ce principe seul, considérant
toujours

si ce qu'il prend ou laisse est bon ou
bien mauvais.

Ceux dont l'étude allait jusqu'au
cœur du problème

s'étaient bien aperçus du libre choix
inné,

et c'est de là qu'est né
l'enseignement moral.

Si donc nous admettons que tout
l'amour qui prend

dans votre cœur y fut mis
nécessairement,

vous avez le pouvoir de le répudier.

C'est la noble vertu que Béatrice appelle

libre arbitré : il te faut essayer de l'avoir

bien présent, si jamais elle veut t'en parler. »

La lune, qui sortait environ à minuit et qu'on aurait prise alors pour un plateau de braise,

nous cachait la plupart des étoiles du ciel

et montait le chemin que le soleil enflamme

sur la voûte d'azur, à l'heure où le
Romain

le voit plonger dans l'onde, entre
Corse et Sardaigne,

pendant que la chère ombre à qui
Piétola^[192] doit

la gloire, plus qu'aucune autre ville à
Mantoue,

m'aidait à déposer le fardeau de mes
doutes.

Après avoir ainsi recueilli la réponse
limpide et manifeste à toutes mes
demandes,

je m'étais assoupi quelque peu dans

mes rêves.

Je fus bientôt tiré de cette
sommolence

par des gens qui, sortant tout à coup
par-derrière,

venaient de nous rejoindre en
marchant sur nos pas.

Tels que jadis l'Ismène et l'Asope^[193]
avaient vu

sur leurs bords la fureur et la
nocturne presse,

du temps où les Thébains couraient
prier Bacchus,

tels, autant que j'ai pu les voir sur la

corniche,

ils accouraient vers nous, en allongeant le pas,

pressés par leur amour et leur juste vouloir.

Ils eurent vite fait d'arriver près de nous,

tant leur foule marchait d'un pas leste et pressé ;

et deux venaient en tête et criaient en pleurant :

« Marie avait couru bien vite à la montagne » ;

et : « César, désirant soumettre Lérída,

frappa d'un coup Marseille et courut
en Espagne. »^[194]

« Vite, plus vite encor ! Ne perdons
pas, criaient

les autres, derrière eux, le temps par
peu d'amour !

La grâce reverdit par l'ardeur du bien
faire. »

« O vous, dont maintenant la
suprême faveur

compense la lenteur ou quelque
négligence

que l'ancienne tiédeur mettait aux
bonnes œuvres,

ce vivant que voici (je ne vous trompe pas)

veut monter aussitôt que le soleil se montre :

dites-nous où se trouve un passage, ici près ! »

A peine mon seigneur prononça-t-il ces mots,

que l'un de ces esprits lui répondit :
« Suis-nous ;

si tu viens sur nos pas, tu verras le passage.

Le désir d'avancer nous presse tellement

que nous ne pouvons pas attendre ;

ainsi, pardonne

si notre juste ardeur peut paraître
incivile.

A Vérone j'étais abbé de Saint-
Zénon^[195] ;

Barberousse le Bon tenait alors
l'Empire,

dont Milan se rappelle encore avec
douleur.

Et tel qui tient déjà le pied dans le
tombeau

devra pleurer bientôt sur le sort du
couvent

et se repentira d'en avoir eu la

charge,

car il a mis son fils, quoique imparfait de corps,

pire quant à l'esprit et de vile naissance,

au lieu que l'on réserve au seul et vrai pasteur. »^[196]

Je ne sais s'il en dit davantage ou se tut,

car il me dépassait et s'éloignait déjà,

mais j'entendis ceci, que je veux conserver.

Puis celui qui m'aidait dans la

nécessité

dit : « Regarde en arrière et vois ceux-là, qui viennent

mordant à belles dents leur propre négligence ! »

Ils marchaient les derniers, en disant : « Tous les hommes

devant lesquels la mer s'est ouverte, sont morts

avant que le Jourdain eût vu leurs rejets.

Et ceux qui n'avaient pas supporté le travail

de rester jusqu'au bout avec le fils d'Anchise,

ont été condamnés à l'oubli par eux-
mêmes. »^[197]

Pendant que ces esprits s'éloignaient
de la sorte,

assez pour qu'on ne pût les suivre du
regard,

dans mon esprit germait une
nouvelle idée,

qui produisit bientôt des pensers
différents ;

et perdu dans mon rêve, allant de
l'un à l'autre,

je fermai la paupière afin de mieux
les voir,

et ma réflexion sombra dans le sommeil.



CHANT XIX



L'HEURE OÙ la chaleur
du soleil ne peut plus
tempérer les effets de la
fraîcheur lunaire
et la terre et Saturne ont
été les plus forts^[198],

alors que les devins, avant que le
jour pointe,

voient surgir d'Orient leur majeure
fortune^[199],

à l'endroit où bientôt s'effaceront les
ombres,

je vis dans mon sommeil une certaine
femme^[200]

bègue, aux yeux de travers et les
jambes tordues,

le visage, livide et deux moignons
pour mains.

En l'observant, pareil au soleil qui
détend

les membres engourdis que la nuit
refroidit,

mon regard paraissait lui dégourdir
la langue

et puis la remettait complètement
d'aplomb

en peu de temps, peignant sur son
visage pâle

les couleurs que l'amour y place
d'habitude.

Dès qu'elle eut recouvré l'usage des
paroles,

elle chanta pour moi tout seul, si
doucement

que je n'en aurais su détourner mon
esprit.

Elle disait : « Je suis cette belle

Sirène

qui fait perdre aux marins leur route
en pleine mer,

tant il leur semble doux de
m'entendre chanter.

C'est aux sons de ma voix qu'Ulysse
abandonna

sa route errante ; et ceux qui hantent
avec moi

ne s'en vont plus jamais, tant je les
sais charmer. »

Elle n'eut pas le temps de refermer la
bouche,

car une sainte dame^[201] apparut tout

à coup

si près de moi, que l'autre en resta confondue.

« Oh ! Virgile, Virgile, et quelle est cette femme ? »

lui dit-elle en colère ; et lui, venant vers elle,

les yeux toujours fixés sur cette digne image,

et prenant l'autre femme, il l'entrouvrit devant,

lui déchirant la robe, et me montra son ventre,

qui puait à ce point, que j'en fus réveillé.

Je cherchais du regard ; et mon bon maître dit :

« Je t'appelai trois fois au moins ; allons, debout !

et cherchons cette brèche où tu pourras passer ! »

Je me levai. Les flancs de la sainte montagne

étaient déjà partout éclairés d'un grand jour

et le soleil nouveau nous poussait dans le dos.

Je marchais cependant, tenant le front penché,

comme lorsqu'on se sent si chargé de
problèmes

qu'on en devient voûté, pareil à l'arc
d'un pont,

quand j'entendis : « Venez, c'est par
ici qu'on passe !

mais dit d'une façon plus douce et
bienveillante

qu'on ne saurait le dire au séjour des
mortels.

Ouvrant son aile double et qui
semblait de cygne,

celui qui nous parlait ainsi^[202] nous
fit monter

entre les deux parois du rocher escarpé.

Puis il battit de l'aile en nous faisant du vent

et dit que *qui lugent*, qui portent dans leur âme

leur consolation, sont parmi les heureux.

« Qu'as-tu donc, à tenir toujours les yeux en terre ? »

me demanda mon guide, alors que tous les deux

nous étions arrivés un peu plus haut que l'ange.

« Un doute, répondis-je, a pris tantôt

naissance

d'un rêve et me poursuit, m'occupant
à ce point

que je ne parviens pas à l'ôter de
l'esprit. »

« Tu viens de voir, dit-il, cette
sorcière antique,

seule cause des pleurs que l'on verse
au-dessous,

et tu sais maintenant comment on
s'en délivre.

Que cela te suffise ; et presse un peu
le pas !

Tourne-toi vers l'appât que le Père
Eternel

fait rouler sans arrêt sur la grande machine ! »

Comme un faucon regarde à ses pieds tout d'abord,

puis obéit à l'ordre et se lance à l'assaut,

poussé par le désir qui l'attache à sa proie,

tel je pris mon élan et franchis le passage

qui permet de monter à ceux qui vont plus haut,

pour trouver le chemin qui ceinture le mont.

Sortant au découvert sur le
cinquième cercle^[203],

j'y vis un peu partout des esprits qui
pleuraient

et qui gisaient par terre, étendus sur
le ventre.

« *Adhaesit anima pavimento mea*^[204],

entendais-je gémir parmi de gros
soupleurs,

qui me laissaient à peine entendre
leurs paroles.

« O les élus de Dieu, vous à qui la
justice

et l'espérance font les peines moins

amères,

montrez-nous le chemin vers les plus
hauts gradins ! »

« Si vous pouvez passer les gisants
en franchise,

afin de retrouver votre route au plus
vite,

il faut garder toujours votre droite
au-dehors. »

C'est ce que le poète avait dit et reçu
en réponse, qui vint d'un peu plus en
avant ;

et je sus qui parlait, sans que l'on
pût le voir,

et je cherchais des yeux les yeux de
mon seigneur,

qui daigna m'octroyer, d'un regard
gracieux,

tout ce que mon désir demandait par
ma bouche.

Aussitôt que je pus agir à ma
manière,

je vins jusqu'au-dessus de cette
créature

dont j'avais tout d'abord remarqué
les propos,

et je lui dis : « Esprit dont les larmes
mûrissent

ce qui t'avait manqué pour retourner

à Dieu,

suspends un peu pour moi ton souci
le plus grand !

Qui fus-tu ? Dis-le-moi. Pourquoi
donc tournez-vous

le dos au ciel ? Veux-tu que j'impète
pour toi

quelque chose là-bas, d'où j'arrive
vivant ? »

Il dit : « Pourquoi le ciel a retourné
nos fesses

vers lui, tu le sauras bientôt ; en
attendant,

scias quod ego fui successor Pétri^[205].

Un bel et frais ruisseau descend entre
Sestri

et Chiavari, là-bas ; et du nom de
cette eau

ma maison s'était fait un titre plein
d'orgueil.

Un mois et quelques jours j'ai connu
ce que pèse

la grande chape à qui la garde de la
boue,

car tous les autres poids ne sont rien
auprès d'elle.

Hélas, mon repentir ne vint que sur
le tard ;

mais du jour où je fus élu pasteur

romain,

je découvris soudain les leurres de la
vie.

Là, je vis que mon cœur restait
insatisfait

et qu'on ne peut, sur terre, demander
davantage,

et j'éprouvai la soif de la vie
éternelle.

J'avais été d'abord une âme
misérable,

oublieuse de Dieu, âprement
convoiteuse,

et, comme tu peux voir, j'en porte ici
la peine.

C'est ici que paraît l'effet de
l'avarice ;

les âmes à l'envers font ainsi
pénitence,

et tout ce mont n'a pas de peine plus
amère.

Comme alors mes regards ne
cherchaient pas le ciel,

pour ne pas s'éloigner des choses de
la terre,

la justice les tient ici cloués au sol.

Et comme l'avarice avait éteint en
nous

l'amour du bien, rendant toutes nos

œuvres vaines,

la justice nous garde étroitement ici,
pieds et poings attachés, comme des
prisonniers ;

tant qu'au juste Seigneur il plaît de
nous garder,

nous devons y rester étendus sans
bouger. »

Je me mis à genoux et voulus lui
parler ;

mais dès que j'eus ouvert la bouche,
en m'entendant,

il comprit la façon dont je le
révérais.

« Quelle raison, dit-il, te fait pencher si bas ? »

« A cause, dis-je alors, de votre dignité,

j'éprouvais du remords à vous parler debout. »

« Redresse-toi, dit-il ; lève-toi donc, mon frère !

Ne fais pas cette erreur ! Je suis coserviteur,

comme toi, comme tous, d'une même puissance.

Si le message saint transmis par l'Évangile

qui dit *neque nubent*^[206] fut bien
compris par toi,

tu t'expliques assez pourquoi je parle
ainsi.

Mais va-t'en maintenant ! Il ne faut
plus rester

car tu m'empêcherais de répandre
mes larmes

et de faire mûrir ce dont tu me
parlais.

J'avais laissé là-bas une nièce,
Alagia^[207] ;

son naturel est bon, si ceux de notre
race

ne la font devenir mauvaise à leur
exemple ;

et c'est le seul objet qui me reste sur
terre. »



CHANT XX

DE DÉsir LUTTE mal contre
un désir meilleur^[208] :
ainsi, contre mon goût,
pour lui faire plaisir,
je dus tirer de l'eau
l'éponge insatisfaite :

je partis ; et mon guide avançait en
cherchant

les endroits dégagés, le long de la
falaise,

comme on va sur les murs en collant
aux créneaux,

car les gens qui là-bas distillent
goutte à goutte

par les yeux tout le mal qui règne sur
le monde,

s'approchaient trop du bord qui
regarde au-dehors.

Que maudite sois-tu, louve antique,
qui fais,

seule, plus de dégâts que tout autre
animal,

vouée aux profondeurs de ta faim

infinie !

Et toi, ciel, dont le cours paraît nous
indiquer

qu'il transforme ici-bas notre
condition,

quand donc viendra celui qui doit
l'exterminer ?^[209]

Ainsi, nous avançons à pas lents et
comptés,

et je prêtais l'oreille aux ombres,
dont montaient

tristement jusqu'à nous les pleurs et
les soupirs.

J'entendis par hasard quelqu'un qui,

devant nous,

clamait : « Douce Marie ! » au milieu
de ses larmes,

comme une bonne femme sur le point
d'accoucher,

et puis il poursuivait : « Ta pauvreté
fut telle,

qu'on peut la reconnaître au gîte
dans lequel

tu vins te délivrer de ton fardeau
sacré. »

Ensuite j'entendis : « Brave
Fabricius,

qui préféras avoir pauvreté
vertueuse

plutôt que de grands biens
enveloppés de vice ! »^[210]

Le ton de ces propos me paraissait si
doux,

que je me rapprochai pour mieux me
renseigner

sur l'âme qui semblait les avoir
prononcés.

Cependant celle-ci parlait de la
largesse

faite par Nicolas aux pauvres jeunes
filles,

pour guider leur jeunesse au sentier
de l'honneur^[211].

« Ame, lui dis-je alors, qui sais si bien parler,

dis-moi, qui donc es-tu ? pourquoi restes-tu seule

à répéter ici de si dignes louanges ?

Sache que tes propos auront pour récompense,

si je reviens chez moi, parfaire le voyage

de cette brève vie où tout tend vers la fin. »

« Je répondrai, non pas pour espérer, dit-elle,

quelque soulagement de là-bas, mais à cause

de la grâce qui brille avant ta mort en
toi.

C'est moi qui fus le tronc de la
mauvaise plante

qui se répand si loin en terre des
chrétiens,

qu'on n'y peut presque plus recueillir
de beaux fruits.

Pourtant, si ceux de Gand, Lille,
Bruges et Douai

le pouvaient, tout de suite ils en
prendraient vengeance :

c'est ce que je demande à Dieu qui
juge tout.

Le monde m'a connu comme Hugues
Capet ;

et de moi sont issus les Louis, les
Philippe

qui régnèrent en France pendant ces
temps derniers.

J'avais été le fils d'un boucher de
Paris^[212] ;

lorsque des rois anciens la race fut
éteinte,

et que le tout dernier fut réduit à la
bure^[213],

je me suis vu soudain tenant en main
le frein

qui régit le royaume ; et ce nouvel
acquêt

me rendit si puissant et bien pourvu
d'amis,

que la couronne veuve à la fin fut
posée

sur le front de mon fils^[214], qui fut
ainsi le tronc

du lignage sacré de tous ceux
d'aujourd'hui.

Jusqu'à la grande dot du pays de
Provence^[215],

où ma race a perdu tout reste de
pudeur,

elle valait bien peu, mais ne fit point de mal.

C'est là qu'ont commencé, par la force et la fraude,

ses pillages premiers ; et puis, pieusement,

elle rafla Ponthieu, Gascogne et Normandie^[216].

Charles en Italie, aussi pieusement,

supprima Corradin^[217] ; à la suite de quoi

il envoya Thomas au Ciel, pieusement^[218].

Je vois venir le temps, qui ne tardera

guère

et qui fera sortir de France un autre
Charles,

qui fera mieux connaître et lui-même
et les siens^[219].

Il partira sans arme, avec la seule
lance

dont s'est servi Judas, et l'usera si
bien

qu'il fera de Florence un cadavre
éventré.

Il n'y gagnera pas par ces hauts faits
des terres,

mais opprobre et péché, d'autant

plus lourds pour lui,

qu'il fera peu de cas de ce genre de fautes.

L'autre, pris sur les nefs et depuis racheté,

je le vois marchander sa fille et puis la vendre^[220],

comme fait le corsaire avec ses prisonniers.

Que pourrais-tu nous faire, Avarice, de plus,

après avoir si bien avili tous les miens,

que de leur propre chair ils ont perdu

le soin ?

Pour que le mal futur ou fait paraisse
moindre,

je vois la fleur de lis entrer dans
Anagni

et faire prisonnier le Christ en son
vicaire^[221].

Je le vois à nouveau soumis aux
moqueries ;

je vois renouveler le vinaigre et le
fiel ;

je le vois mettre à mort, où les
larrons sont saufs.

Ce Pilate nouveau, je le vois si cruel

qu'il n'en est pas content et pousse
jusqu'au Temple,

sans jugement, la nef de sa
cupidité^[222].

Quand aurai-je, ô Seigneur, la
consolation

de voir le châtement qui, loin de nos
regards,

dans tes intentions radoucit ta
colère ?

Quant à ce que j'ai dit de cette
unique Epouse

de l'Esprit sacro-saint, qui t'a fait
retourner

vers moi, pour recevoir quelque
explication,

ce répons-là revient dans toutes nos
prières,

tant que dure le jour ; mais lorsque
la nuit tombe,

à sa place on choisit des exemples
contraires.

Lors, de Pygmalion nous répétons le
nom,

qui, dans sa soif de l'or toujours
inextinguible,

est devenu voleur et traître et
parricide^[223] ;

ainsi que le malheur de l'avare
Midas,

qui fut le résultat d'un désir trop
goulu,

dont on se moquera toujours à juste
titre.

Ensuite, nous citons l'aveuglement
d'Acham,

qui vola le butin, faisant que Josué
jusqu'ici le poursuit des rais de sa
colère^[224].

Nous accusons aussi Saphire et son
mari^[225],

louant les coups de pied eus par

Héliodore^[226] ;

du vil Polymnestor, qui tua
Polydore^[227],

l'horrible trahison fait tout le tour
du mont :

et nous crions en chœur, pour
terminer : « Crassus,

dis-le, toi qui le sais, quel est le goût
de l'or ? »^[228]

Parfois, l'un parle haut et l'autre
parle bas,

selon notre penchant qui nous
pousse à marcher

tantôt plus doucement et tantôt à

grands pas.

Ainsi, je n'étais pas le seul à réciter
le bien qu'on dit de jour ; mais là,
tout près de moi,
nul autre n'élevait en ce moment la
voix. »

Nous étions depuis peu partis de cet
endroit,
et nous nous efforcions d'arriver
aussi loin
que notre résistance allait nous le
permettre,
quand je sentis soudain la montagne
trembler

comme un roc qui s'écroule, et une
sueur froide

qui m'envahit, pareille aux affres de
la mort.

Délos ne subit pas de plus fortes
secousses

avant d'avoir servi de refuge à
Latone^[229],

lorsqu'elle mit au monde les deux
yeux de la voûte.

Ensuite un cri jaillit de toutes parts,
si fort

que mon maître crut bon de
s'approcher de moi,

me disant : « Ne crains rien, tant que je t'accompagne ! »

On chantait Gloria in excelsis Deo
de partout, à juger par les âmes plus
proches
dont j'avais le moyen d'entendre les
paroles.

Nous restions sans bouger,
suspendus à ce chant,
pareils à ces bergers, les premiers à
l'entendre^[230],
tout le temps qu'ont duré la secousse
et le chant.

Puis nous avons repris le saint

pèlerinage,

regardant les esprits qui gisaient sur
le sol

et renouaient déjà leur plainte
habituelle.

Je n'ai jamais senti plus fort mon
ignorance,

qui faisait croître en moi le désir de
comprendre

(si pourtant en ce point ne faillit ma
mémoire),

que je la crus alors sentir dans ma
pensée ;

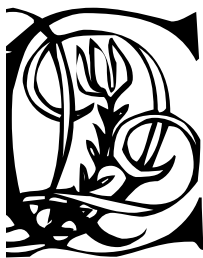
la hâte m'empêchait d'interroger
quelqu'un,

et je ne pouvais rien comprendre par
moi-même,

et j'avançais, absent, plongé dans
mes pensées.



CHANT XXI



ETTE SOIF NATURELLE et
qu'on n'épuise pas,
si ce n'est avec l'eau dont
la Samaritaine
avait sollicité la faveur
autrefois.

me travaillait ; la hâte en même
temps pressait,
sur le chemin comblé, mes pas dans

ceux du guide,

et je compatissais au juste châtiment ;

lorsque soudainement, ainsi que Luc écrit

que le Christ apparut aux deux sur leur chemin^[231]

après qu'il fut sorti de son profond sépulcre,

un esprit apparut, qui venait après nous,

évitant de marcher sur la foule couchée ;

mais nous ne l'avons vu que lorsqu'il

nous parla.

« Frères, commença-t-il, Dieu vous donne la paix ! »

Lors, en nous retournant tous les deux à la fois,

Virgile lui rendit le salut dont on use, et lui dit : « Puisse-t-il te concéder la paix

au chœur des bienheureux, ce juste tribunal

qui me relègue, moi, dans l'exil éternel ! »

« Comment ? dit-il, pendant que nous pressions le pas ;

si vous êtes de ceux dont Dieu n'a pas voulu,

là-haut, qui vous conduit si loin sur ses degrés ? »

Et mon docteur lui dit : « Si tu prends garde aux signes

qui marquent celui-ci, tracés des mains de l'ange,

tu verras qu'il peut bien régner avec les justes^[232].

Mais comme la fileuse à l'ouvrage sans fin^[233]

pour lui n'a pas encore épuisé la quenouille

que Chlotos élabore et assigne à
chacun,

son esprit, qui du tien comme du
mien est frère,

n'aurait pu s'élever tout seul jusqu'à
ce lieu,

parce qu'il ne sait pas regarder
comme nous.

Aussi fus-je tiré hors de la vaste
gueule

d'Enfer, pour le guider ; et je le
guiderai

aussi loin que le peut conduire ma
doctrine.

Mais dis-moi, si tu sais, pourquoi le

mont vient-il

de s'ébranler si fort ? et pourquoi
tous ensemble

paraissent s'écrier, jusqu'aux flots
qui le baignent ? »

Sa demande avait su si bien trouver
la cible

de ma soif de savoir, que rien que
l'espérance

suffit pour que l'envie en devînt
moins pressante.

Et l'autre commença : « Ce n'est pas
une chose

qui survient au hasard, pour rompre
l'ordonnance

de ce mont, ou qui soit hors de saison chez nous.

Les changements du temps n'ont pas de place ici ;

ce que le Ciel reçoit en lui, comme de lui^[234],

c'est tout ce qui pourrait se produire en ce lieu.

La grêle ou le frimas, la pluie ou la rosée,

le givre n'ont jamais dépassé la limite

que trace l'escalier composé de trois marches.

On ne voit pas de nue, épaisse ou
vaporeuse ;

nous ignorons l'éclair, la fille de
Thaunas^[235],

que l'on voit si souvent changer là-
bas de place.

Et la vapeur aride est aussi retenue
par ces mêmes gradins dont je viens
de parler

et où se tient debout le vicaire de
Pierre.

Il peut trembler plus bas, peu ou
prou, je ne sais ;

mais, quel que soit le vent qui se

cache sous terre,

rien ne parvient chez nous, sans
qu'on sache pourquoi.

S'il tremble, c'est qu'une âme enfin
se sent si pure

qu'elle monte, ou du moins se
prépare à monter,

et tu viens d'écouter le cri qui
l'accompagne.

Le seul vouloir suffit à cette pureté

qui, libre enfin d'aller vers une autre
demeure,

surprend l'âme et la rend heureuse de
vouloir.

Avant, sa volonté se trouvait
empêchée

par cet autre désir que le juge divin
lui donne du tourment, comme on
l'eût du péché.

Pour moi, j'avais souffert pendant
plus de cinq siècles

la peine des couchés^[236], et je viens
de sentir

le désir spontané d'un refuge
meilleur.

De là vient la secousse, et les âmes
pieuses

entonnaient sur le mont l'éloge du

Seigneur,

pour obtenir de lui qu'elles montent
là-haut. »

Il dit ; et comme on sent d'autant
plus de désir

à boire, que la soif devenait plus
pressante,

je ne saurais montrer combien j'en
fus content.

« Oui, dit mon sage guide, oui, je vois
le filet

où vous êtes tous pris, comment on
s'en dégage,

pourquoi ce tremblement et ces
hymnes de gloire.

Mais fais-nous maintenant
comprendre qui tu fus,

et que par ton discours je puisse
enfin apprendre

pourquoi tu dus rester tant de siècles
couché. »

« Du temps où, soutenu par le plus
grand des rois,

le bon Titus tirait vengeance des
blessures

par où coulait le sang qu'avait vendu
Judas,

je me trouvais là-bas, répondit cet
esprit ;

j'avais le nom qui dure et honore le plus^[237] ;

j'étais alors célèbre, et n'avais pas encore

reçu la foi. Mon chant semblait à tous si doux,

que Rome m'adopta, quoique né Toulousain,

et me fit mériter la couronne de myrte.

Le monde se rappelle encor le nom de Stace ;

Thèbes fut mon sujet, et puis le grand Achille ;

mais le second fardeau m'avait fait
trébucher.

Mon ardeur s'échauffait au gré des
étincelles

que sema dans mon cœur cette divine
flamme

qui donne sa lumière à mille autres
poètes ;

je pense à l'Enéide, elle fut une mère

pour moi comme pour tous, nourrice
en poésie,

et je n'aurais écrit, sans elle, un sou
vaillant.

Et pour avoir vécu là-bas en même
temps

que Virgile, j'aurais accepté de payer
tout un soleil de plus, avant d'aller
plus haut. »

Virgile, à ce discours, s'était tourné
vers moi

et, tout en se taisant, semblait dire :
« Tais-toi ! »

Mais le fait de vouloir ne suffit pas
toujours,

car le rire et les pleurs suivent si
promptement

aux divers sentiments dont chacun
prend sa source,

que plus on est sincère et moins on

les contient.

Un sourire flotta sur ma lèvre un instant ;

l'ombre se tut alors et chercha du regard

mes yeux, pour deviner mon penser, en disant :

« Puisses-tu voir finir heureusement tes peines !

Pourquoi sur ton visage ai-je aperçu tantôt

passer comme un éclair le soupçon d'un sourire ? »

Me voilà maintenant coincé des deux côtés :

l'un veut que je me taise, et l'autre
me conjure

de parler. Je ne puis qu'en soupirer ;
alors

mon maître, qui m'entend, me dit :
« Pourquoi crains-tu

de lui parler ? Tu peux lui répondre
et lui dire

; qu'il t'a demandé sur un ton si
pressant. »

Je répondis alors : « Tu t'étonnes
sans doute

de ce petit sourire, ô vénérable
esprit ;

mais tu seras bientôt encor plus étonné.

Celui-ci, qui guida mon regard vers le haut,

est Virgile, celui de qui tu dis tenir

le pouvoir de chanter les hommes et les dieux.

Si tu crois que mon rire avait d'autres raisons,

rien ne serait moins vrai, sois-en persuadé :

ce n'est que pour les mots que tu disais de lui. »

Il s'inclinait déjà, pour embrasser les pieds

de l'illustre docteur ; mais celui-ci dit : « Frère,

laisse, tu n'es qu'une ombre, et moi, j'en suis une autre !

Et l'autre, en se levant : « Tu peux donc mesurer

la grandeur de l'amour qui m'attache à ton nom,

puisque ayant oublié notre commun néant,

je prétendais traiter l'ombre comme le corps. »



CHANT XXII



'ANGE ÉTAIT DEMEURÉ
bien loin derrière nous,

qui nous avait montré le
sixième cercle

et m'avait enlevé du
visage une marque,

après avoir nommé *beati* ceux qui
sont

de justice affamés, mais sans que ses

paroles

eussent compris de verbe autre que
sitiunt^[238].

Pour moi, je m'avançais maintenant
plus léger

qu'aux passages d'avant, en sorte
que sans peine

je montais sur les pas de ces esprits
légers,

quand Virgile se mit à discourir :
« L'amour

qu'inspire la vertu se voit
correspondu

aussitôt que sa flamme apparaît au-

dehors.

C'est pourquoi, depuis l'heure où le
limbe d'enfer

vit Juvénal descendre et se joindre à
nos ombres,

sitôt qu'il m'eut instruit de ton
affection,

j'ai cru sentir pour toi la plus forte
amitié

qu'on éprouva jamais pour
quelqu'un d'inconnu,

si bien que la montée est à mon gré
trop courte.

Mais dis-moi cependant (et pardonne
à l'ami

à qui la confiance a relâché la bride) ;

réponds à ma demande aussi comme un ami :

Comment as-tu pu faire une place en ton cœur

au vice d'avarice, alors que par tes soins

ce cœur ne paraissait rempli que de sagesse ? »

Ce discours amena sur les lèvres de Stace

tout d'abord un sourire, ensuite il répondit :

« Tous tes mots sont pour moi des gages d'amitié.

Il est vrai que l'on voit assez souvent des choses

qui fournissent matière au doute, bien qu'à tort,

tant que leur vrai motif nous demeure inconnu.

Ainsi, ta question me fait voir que tu penses

que je fus dans la vie entaché d'avarice,

je suppose, en raison du cercle où tu m'as vu.

Sache que rien ne fut plus éloigné de

moi

et que c'est justement pour un excès
contraire

que l'on m'avait puni tant de milliers
de mois^[239].

Et si je n'avais pas corrigé ce défaut
quand j'entendis les mots qui dans
ton œuvre accusent,
pleins d'un juste courroux, la nature
des hommes :

« Que ne règles-tu pas, maudite faim
de l'or,

l'appétit des mortels ? »^[240] je
roulerais des poids^[241]

et j'aurais à souffrir la plus dure des guerres.

Combien au jour dernier se verront sans cheveux,

pour avoir ignoré qu'un repentir rachète,

tant au dernier instant que lorsqu'on en est loin !

Apprends en même temps que, comme le péché,

toute erreur qui se place à l'exact opposé

vieillit et se dessèche ici même, avec lui ;

et, bien que séjournant parmi ceux

qui déplorent

l'avarice d'antan, j'y restais, pour ma part,

pour me purger là-bas de la faute contraire. »

« Pourtant, quand tu chantais cette guerre cruelle

et le double malheur de la triste Jocaste,

dit alors le poète aux chansons bucoliques,

ce que Clio voulait chanter par ton organe

ne semble pas prouver l'accord avec la foi,

sans laquelle le bien qu'on fait n'est pas assez^[242].

Et s'il en est ainsi, quel soleil, quelle lampe

t'a tiré de la nuit et a conduit ta barque

dans le nouveau sillon tracé par le Pêcheur ? »^[243]

Il répondit : « C'est toi qui m'envoyas d'abord

monter sur le Parnasse et boire à sa fontaine ;

c'est toi qui m'as donné la lumière, après Dieu.

Oui, tu fis comme ceux qui portent
un flambeau

derrière eux, dans la nuit, et n'en
profitent pas,

mais montrent le chemin à celui qui
les suit,

quand tu dis : « Il se lève une époque
nouvelle :

la justice revient, ramenant l'âge
d'or,

et du ciel va descendre un nouveau
rejeton. »^[244]

C'est par toi que je fus et poète et
chrétien.

Mais pour mieux te montrer le dessin
que je trace,

je vais lui ajouter les nuances qu'il
faut.

Le monde était déjà tout conquis par
la foi

faite de vérité, qu'y venaient
apporter

les nouveaux messagers du royaume
éternel ;

et ton propre discours, que je viens
de citer,

répondait aux propos de ces
nouveaux prêcheurs ;

et je me mis bientôt à fréquenter chez

eux.

Comme j'eus vite fait de les trouver
tous saints,

du fier Domitien les cruelles
poursuites

me firent mélanger mes larmes à
leurs pleurs ;

et pendant tout le temps que j'ai
passé là-bas,

je les ai soutenus, depuis que leurs
mœurs pures

m'avaient fait mépriser tous les
autres partis.

Et dès avant qu'en vers j'eusse
conduit les Grecs

vers les fleuves thébains, j'ai reçu le baptême ;

mais la crainte me fit maintenir le secret.

Je fis toujours semblant d'être resté païen ;

et pour cette tiédeur, pendant quatre cents ans^[245],

j'ai dû faire le tour du quatrième des cercles.

Mais toi, qui soulevas pour moi le lourd couvercle

sous lequel se cachait tout le bien que je dis,

pendant que le monter nous laisse du répit,

dis-moi ce que tu sais de notre vieux Térence

et de Cécilius, de Varius, de Plaute :

dis-moi s'ils sont damnés, dans quel coin de l'Enfer ? »

« Tous ceux-là, Perse aussi, moi-même et beaucoup

répondit mon seigneur, sommes avec ce Grec [d'autres,

que plus que nul au monde allaitèrent les Muses,

dans le premier enclos de la prison obscure ;

et souvent nos discours ont pour
unique objet

le mont où fait séjour le chœur de
nos nourrices.

Euripide, Antiphon se trouvent
parmi nous,

Simonide, Agathon et beaucoup
d'autres Grecs

dont le front fut jadis couronné du
laurier.

On y retrouve aussi tes propres
personnages ;

on y voit Déiphile, Antigone et Argie,
avec Ismène aussi, triste comme

toujours.

Celle qui découvrit Langie est avec nous,

et de Tirésias la fille, avec Thétis,

avec Déidamie et ses nombreuses sœurs. »^[246]

Les deux poètes, lors, se turent à la fois,

occupés à chercher du regard autour d'eux,

une fois le couloir et l'escalier finis.

Nous avons dépassé quatre filles du jour ;

la cinquième déjà tenait le

gouvernail

et dirigeait toujours plus haut sa
pointe ardente^[247],

lorsque mon guide dit : « Je crois
qu'il faut encore

tourner l'épaule gauche du côté qui
descend

et, comme auparavant, faire le tour
du mont. »

Ainsi, l'expérience étant notre seul
guide,

presque sans hésiter nous prîmes ce
chemin,

et l'âme bienheureuse fut d'accord

avec nous.

Ils allaient en avant et moi, je les
suivais,

et derrière eux, tout seul, j'écoutais
leurs discours

qui de la poésie ouvraient pour moi
les portes.

Mais ces doux entretiens furent
interrompus

quand nous vîmes un arbre au milieu
du chemin,

aux fruits d'une suave et agréable
odeur.

Comme un sapin s'affile et rétrécit
ses branches

vers le haut, celui-ci se rétrécit en
bas,

afin que nul ne puisse y grimper, je
suppose.

Les poètes alors s'approchèrent de
l'arbre

et une voix leur dit, qui sortait du
feuillage :

« Vous la regretterez, l'absence de
ses fruits ! »

Vers l'endroit où le roc limitait notre
route,

une eau claire tombait du haut de la
paroi

et allait se répandre au-dessus du feuillage.

« Marie, ajoutait-on, pensait plus à la noce,

qu'elle voulait parfaite et ne manquant de rien,

qu'à sa bouche, qui prie à présent pour vous tous.

Les Romaines, jadis, savaient se contenter

de l'eau comme boisson ; pour sa part, Daniel

méprisa l'aliment et acquit le savoir.

Pendant l'âge premier, qui fut beau comme l'or,

la faim faisait trouver les glands un
mets de choix,

et la soif transformait les ruisseaux
en nectar.

Sauterelles et miel furent la
nourriture

dont s'est alimenté Jean-Baptiste au
désert ;

c'est ce qui rend son nom si grand et
glorieux,

ainsi que vous pouvez le voir dans
l'Évangile. »^[248]



CHANT XXIII

FANDIS QUE JE fouillais
d'un regard curieux
dans le feuillage vert,
comme font d'habitude
ceux qui perdent leur
temps à chasser les
oiseaux,
celui qui m'était plus qu'un père dit :
« Mon fils,

allons-nous-en d'ici, car le temps qui nous reste

doit être dépensé plus raisonnablement. »

Alors je ramenai mon regard et mes pas

auprès des deux savants, qui discouraient si bien

que la marche pour moi n'était plus un effort.

Soudain on entendit chanter parmi des pleurs

Domine, labia mea^[249], de telle sorte que cela produisait peine et plaisir

ensemble.

« Qu'est-ce que l'on entend là-bas, ô mon doux père ? »

lui demandai-je alors ; et lui : « Ce sont des ombres

qui peut-être ont fini leur temps de pénitence. »

Comme des pèlerins qui vont pensant ailleurs

et rejoignent en route un groupe d'inconnus,

se tournent pour les voir, mais ne s'arrêtent pas,

de même, allant plus vite et sur nos mêmes traces,

dans un pieux silence, une foule
d'esprits

nous dépassait, jetant des regards
étonnés.

Ces esprits avaient tous des yeux
creusés et sombres

et leur visage pâle était si décharné

que la peau copiait la forme de leurs
os.

Je n'imagine pas qu'Erysichton
parvint^[250]

jusqu'à l'extrême bord d'une
maigreur pareille,

même lorsqu'il avait le plus souffert

de faim.

Pour moi, je méditais, me disant en moi-même :

« Ces gens avaient perdu Jérusalem, sans doute,

quand Myriam se mit son enfant sous la dent. »^[251]

Leurs yeux semblaient autant de bagues sans chaton ;

ceux qui lisent OMO sur la face des hommes

n'auraient fait nul effort pour reconnaître l'M^[252].

Qui croirait que c'était le parfum

d'une pomme

ou le bruit de cette eau qui,
produisant l'envie,

les faisait arriver à ce point, sans
savoir ?

Je cherchais, étonné, qui les affamait
tant,

car la raison pour moi demeurerait
inconnue

autant de leur maigreur que de leur
triste croûte ;

quand voici que soudain, du profond
de la tête,

une ombre vint jeter un long regard
sur moi,

et dit ensuite : « A quoi dois-je donc
cette grâce ? »

Je ne l'aurais pas su reconnaître au
visage ;

mais au son de sa voix j'ai retrouvé
de suite

tout ce que son aspect rendait
méconnaissable.

L'étincelle suffit pour rallumer la
flamme

du souvenir pendant à ces lèvres
flétries,

car j'avais reconnu les traits de mon
Forèse^[253].



CHANT XXIII

TU NE DOIS regarder ni
cette gale sèche
qui décolore ainsi ma
peau, me disait-il,
ni ce reste de chair qui
traîne encor sur moi ;

mais parle-moi de toi ; dis-moi qui
sont aussi

ces deux ombres là-bas, qui te font

compagnie ;

et ne t'éloigne pas sans m'avoir tout conté ! »

« Ta face, que ta mort m'avait tant fait pleurer,

me cause maintenant presque autant de chagrin,

lui répondis-je alors, à la voir si tordue.

Dis, pour l'amour de Dieu, qui te l'effeuille ainsi ?

Dissipe ma surprise avant que je ne parle,

car on s'explique mal, si l'esprit est ailleurs. »

« Le vouloir éternel, me dit-il, a placé
dans l'arbre et dans les eaux qui
restent en arrière

une vertu qui fait que je m'étire
ainsi.

Toutes ces ombres-ci, qui chantent
en pleurant

pour avoir trop suivi les plaisirs de
la bouche,

par la faim et la soif deviennent enfin
pures.

L'appétit de manger et de boire
s'excite

au parfum dégagé par l'arbre et le fil

d'eau

qui se fraie un chemin d'en haut,
parmi les feuilles.

Et c'est plus d'une fois que nous
faisons le tour

de l'endroit que tu vois, qui
rafraîchit nos peines ;

cependant, je dis peine et devrais dire
joie,

car le même désir nous conduit vers
cet arbre,

qui portait autrefois le Christ à dire :
« Eli ! »

lorsqu'il nous racheta, joyeux, avec
son sang. »

« Depuis ce jour, Forèse, où tu
laissas le monde,

lui répondis-je alors, pour un monde
meilleur,

il ne s'est pas encore écoulé cinq
années.

Mais puisque tu perdis le pouvoir de
pécher

avant que l'heure vînt de la bonne
douleur

qui refait l'union de notre âme avec
Dieu,

comment es-tu monté jusqu'ici ? Je
pensais

que tu serais encore à l'étage d'en
bas,

où le temps de l'erreur se paie avec le
temps. »^[254]

« C'est que je fus aidé, telle fut sa
réponse,

à déguster la douce absinthe de la
peine

par tous les pleurs versés par ma
bonne Nella^[255].

Ses larmes, ses soupirs, ses dévotes
prières

m'ont tiré de la côte où les âmes
attendent,

m'évitant le séjour dans les cercles
suivants.

Elle est d'autant plus chère au Ciel et
plus aimée,

ma veuve que jadis j'aimais si
tendrement,

qu'aux bonnes actions elle a moins
de compagnes,

puisque la Barbagia de Sardaigne
possède^[256]

plus de femmes sachant ce que c'est
que pudeur,

que l'autre Barbagia qui la garde à
présent.

Doux frère, que veux-tu que je te dise
encore ?

Je crois apercevoir déjà ce temps
futur

(et l'heure d'aujourd'hui n'en est pas
bien lointaine)

où du haut de la chaire il faudra
prohiber

aux femmes sans pudeur qui
remplissent Florence

de s'en aller montrant leur sein à
tout venant.

Dis-moi, quelle barbare ou quelle
Sarrasine

fallut-il menacer, pour la faire

habiller,

de quelque châtiment, spirituel ou non ?

Mais si ces femmes-là pouvaient imaginer

ce que le Ciel prépare à leur intention,

on les verrait déjà hurler à pleine bouche.

Car, si de l'avenir je vois bien les mystères,

avant que de l'enfant que l'on berce aujourd'hui

s'emplume le menton, elles seront damnées.

Mon frère, maintenant ne me cache plus rien !

Vois, je ne suis pas seul, puisque tous ces esprits

regardent le soleil que ton corps intercepte. »

Je répondis alors : « Si tu gardes mémoire

de tout ce que jadis nous fûmes l'un pour l'autre^[257],

le souvenir lui-même ici nous sera dur.

Celui qui me précède est venu me tirer

de la vie où j'étais, pas plus loin
qu'avant-hier

(lui montrant le soleil), lorsque vous
vîtes pleine

la sœur de celui-ci. C'est lui qui m'a
conduit

dans la profonde nuit des véritables
morts,

et j'ai partout suivi ses pas avec ma
chair.

Ensuite, ses conseils m'ont mené
vers le haut,

où j'ai fait la montée et le tour de ce
mont

qui vous redresse, vous que le monde

a tordus.

Il m'a dit qu'il voulait me tenir
compagnie

jusqu'à ce que j'arrive où reste
Béatrice ;

ensuite il me faudra me séparer de
lui.

C'est de lui que je sais tout cela, c'est
Virgile,

dis-je en montrant du doigt ; quant à
l'autre, c'est l'ombre

pour qui votre royaume, en le
laissant partir,

avait tremblé si fort, l'instant
d'auparavant. »



CHANT XXIV



OS PAS ET nos propos
n'empêchaient pas l'un
l'autre,

mais, tout en discourant,
nous avançons bien vite,

comme un vaisseau
poussé par des vents favorables,

pendant que les esprits qui
semblaient plus que morts

me montraient par les trous des yeux
l'étonnement

qu'ils ressentaient de voir que j'étais
bien vivant.

Et sans perdre le fil du discours, je
disais :

« Peut-être monte-t-il^[258] un peu plus
lentement

qu'il n'en aurait envie, à cause de cet
autre.

Mais dis-moi, si tu sais, où se trouve
Picarde ;

montre-moi, s'il se peut, quelqu'un
de digne à voir

parmi toutes ces gens qui n'ont
d'yeux que pour moi. »

« Ma sœur, dont la beauté fut sœur
de la bonté,

est en train de jouir de sa digne
couronne

dans l'éternel bonheur, au plus haut
de l'Olympe.^[259]

Il dit, puis il reprit : « Il n'est pas
inutile

de te dire les noms de tous, car nos
visages

ne rappellent plus rien, à force de
jeûner.

Voici là-bas, dit-il, me le montrant
du doigt,

Bonagiunta de Lucques^[260], et au-
delà de lui

le visage qu'on voit plus sillonné que
d'autres

a jadis sur ses bras porté la sainte
Eglise :

il est venu de Tours, et purge par la
faim

l'anguille de Bolsène et le vin de
grenache. »^[261]

Les montrant tour à tour, il m'en
nomma bien d'autres ;

ils paraissaient contents d'être ainsi désignés,

en sorte qu'aucun d'eux ne fronçait le sourcil^[262].

Je vis comme, de faim, rongeaient leurs dents à vide

Ubaldin de la Pile^[263], avec ce Boniface

dont la crosse a fourni de plantureux repas^[264],

et messire Marchese, à qui ne manquait pas

le boire dans Forli, lorsqu'il avait moins soif,

et qui pensait pourtant ne jamais
boire assez^[265].

Mais comme l'on s'arrête à l'un
plutôt qu'à l'autre

en regardant les gens, je vins près du
Lucquois^[266],

qui semblait désireux de m'entendre
parler.

Dans ce qu'il marmottait j'entendis
s'échapper

le nom de Gentucca de ses lèvres, que
ronge

le juste châtiment dont il est tenaillé.

« Ame, lui dis-je alors, qui semblés

désireuse

de parler avec moi, dis-moi ce que tu
veux ;

mets fin par tes propos à ton doute
et au mien ! »

« Une femme là-bas, qui n'a pas le
bandeau,

commença-t-il alors, saura te rendre
doux

l'abri de ma cité, quoi que le monde
en dise.

Tu rentreras chez toi muni de ce
présage ;

si tu lis autre chose à travers mon
murmure,

ce sont les mêmes faits qui le
rendront plus clair^[267].

Mais dis-moi si je suis devant cet
homme même

auteur des vers nouveaux qui
commencent ainsi :

Dames qui comprenez ce que c'est
que l'amour ? »^[268]

Je dis : « Je suis quelqu'un qui ne fait
que noter

lorsque l'amour m'inspire, et
traduire en paroles

à mesure qu'il dicte au-dedans de
mon cœur. »

Il dit : « Frère, à présent je sais ce
qui manquait

au Notaire, à Guitton^[269] ! et à mes
propres vers

pour atteindre au doux style à la
mode aujourd'hui.

Et je comprends aussi comment avec
vos plumes

vous suivez au plus près celui qui
vous inspire,

ce qui certainement n'était pas notre
cas.

Cependant, pour celui qui regarde de
près,

passant d'un style à l'autre, c'est tout ce qu'il verrait. »

Il se tut sur cela, d'un air presque content.

Tels les oiseaux qui vont hiberner sur le Nil

forment de temps en temps des bandes dans les airs,

et puis, prenant leur vol, se disposent en file,

ainsi toutes ces gens qui s'étaient rassemblés

détournèrent les yeux et pressèrent la marche,

l'envie et la maigreur les rendant

plus légers.

Mais comme lorsqu'on est fatigué de trotter

on aime ralentir, laissant passer les autres

et s'apaiser au cœur la longue oppression,

se laissant dépasser par tout le saint troupeau,

Forese était venu se rapprocher de moi

pour me dire : « Quand donc te reverrai-je encore ? »

« Je ne sais pas combien je vais vivre, lui dis-je ;

mais mon retour ne peut se produire
plus vite

que je ne reviendrai vers toi par la
pensée.

L'endroit où l'on m'a mis pour y
passer ma vie^[270]

devient de jour en jour plus dénué de
bien

et, si mon œil voit bien, la ruine le
guette. »

« Laisse donc ! me dit-il. Je vois le
plus coupable

que traîne derrière elle une bête
enragée

jusqu'au fond du vallon qui jamais
ne pardonne.

Toujours plus emporté, courant
toujours plus vite,

cet animal finit par lui donner la
mort

et par abandonner son corps
déchiqueté^[271].

Ces cercles-là, dit-il en me montrant
le Ciel,

à peine auront roulé, que tu sauras
déjà

ce que je ne pourrais t'expliquer
davantage.

Je te laisse à présent, car le temps est trop cher

pour ceux de notre règne, et j'en ai trop perdu

voulant t'accompagner et marcher comme toi. »

Comme le cavalier qui se lance parfois

et s'éloigne au galop des rangs qui l'accompagnent,

pour mériter l'honneur de heurter le premier,

tel il se sépara de nous à pas pressés, tandis que je restais en route avec ces deux

qui furent ici-bas de si grands
luminaires.

Lorsqu'il fut arrivé devant nous
assez loin

pour que seul le regard du dedans^[272]
le pût suivre,

comme en esprit déjà je suivais ses
paroles,

les rameaux verdoyants et les fruits
d'un autre arbre

m'apparurent soudain, et pas très
loin de nous,

m'étant tourné vers lui seulement à
la fin.

Sous ces arbres je vis des gens lever
les bras,

et crier vers le haut je ne sais pas
trop quoi,

pareils à des enfants impatientes et
simples,

lorsque ne répond pas celui qu'ils
sollicitent,

quoique, pour exciter plus encor leur
envie,

il leur montre de loin l'objet qu'ils
convoitaient.

Cette foule à la fin s'en alla,
détrompée,

et nous vînmes alors plus près de ce

grand arbre

qui rejette les pleurs et les humbles prières.

« Passez votre chemin sans trop vous approcher !

L'arbre est plus haut, dont Eve voulut tâter le fruit,

et c'est de celui-là que provient ce planton »,

disait dans ce feuillage une voix inconnue.

Alors Virgile et Stace et moi, serrant les coudes,

nous passâmes plus loin, longeant toujours la côte.

« Souvenez-vous, disait la voix, de ces maudits

engendrés par la nue et qui, dans leur ivresse,

opposaient à Thésée une double poitrine ;

de ces Hébreux aussi, qui buvaient mollement,

si bien que Gédéon les chassa de sa troupe,

alors qu'il descendait des monts vers Madian. »^[273]

C'est ainsi que, suivant l'un des bords de la route,

nous passions, écoutant les péchés
de la bouche

qui reçurent bientôt d'assez tristes
salaires.

Puis, nous éparpillant sur la route
déserte,

nous fîmes en avant bien plus de
mille pas,

et chacun regardait sans prononcer
un mot.

« Qu'allez-vous donc pensant tous
les trois, à l'écart »,

dit soudain une voix ; et j'eus un
soubresaut,

comme une bête lâche et sujette à

l'ombrage.

Je dressai le regard, pour voir qui venait là ;

et je crois que personne n'a vu dans la fournaise

le verre et le métal plus rouge et fulgurant

que l'être que je vis, qui nous dit :
« S'il vous plaît

d'aller plus haut, il faut que vous passiez par là :

c'est là que doit tourner qui va chercher la paix. »

J'étais, à son aspect, resté comme ébloui ;

et je pris le tournant conduit par
mon docteur,

comme celui qui marche en suivant
quelque bruit.

Comme la brise en mai déverse des
senteurs,

et se met à courir au-devant de
l'aurore,

se chargeant du parfum des herbes et
des fleurs,

tel un souffle venait me caresser le
front,

et je l'ai bien senti qui battait des
deux ailes,

répandant tout autour des parfums
d'ambroisie.

Et une voix disait : « Heureux ceux
que la grâce

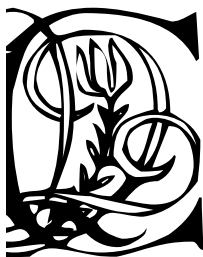
illumine si bien, que les plaisirs du
goût

n'éveillent dans leur cœur nul désir
excessif.,

et qui n'ont d'autre faim que la faim
de justice. »^[274]



CHANT XXV



PENDANT LE MONTER
n'admettait nul retard,

car déjà le soleil laissait
au Scorpion

la nuit, et au Taureau le
cercle de midi^[275].

Comme celui que rien ne saurait
retenir

et qui va son chemin, quoi qu'il

rencontre en route,

si l'aiguillon le point de quelque soin
pressant,

tels nous sommes entrés dans cet
étroit passage,

l'un sur les pas de l'autre, et prîmes
l'escalier

dont l'étroitesse oblige à le monter
en file.

Et comme le petit des cigognes bat
l'aile,

s'essayant à voler, mais la rabat bien
vite

et ne s'enhardit pas à sortir hors du
nid,

tel je sentais s'éteindre et s'allumer
l'envie

de les questionner, mais sans aller
plus loin

que le geste d'ouvrir la bouche pour
parler.

La marche était rapide ; et pourtant
mon doux père

m'avait déjà compris, car il me dit :
« Décoche

l'arc du parler : je vois que tu le tiens
fin prêt ! »

Pour mieux ouvrir la bouche alors je
pris courage

et je lui demandai : « Comment peut-on maigrir,

quand le fait de manger cesse d'être un besoin ? »^[276]

« Si tu te souvenais, dit-il, comme à mesure

que brûlait un tison, s'éteignait Méléagre,

ce que tu viens de voir te paraîtrait moins dur^[277].

Si tu pensais aussi qu'avec chaque clin d'oeil

l'image cligne aussi de l'œil dans le miroir,

ce qui te semble noir deviendrait transparent.

Mais pour mieux contenter ton désir de savoir,

voilà Stace, je vais l'appeler et prier d'être le médecin qui panse tes blessures. »

« Si je vais expliquer pour lui, répondit Stace,

les décrets éternels, bien que tu sois présent,

le désir de te plaire est mon unique excuse. »

Puis il continua : « Mon fils, si ton esprit

consent à recevoir et garder mes
paroles,

ce sera la réponse au « comment » de
tantôt.

Notre sang le plus pur, que nos
veines avides

ne peuvent absorber et laissent sans
toucher,

un peu comme un relief qu'on enlève
de table,

acquiert dans notre cœur la vertu de
former

tous les membres du corps^[278] : ce
n'est que dans ce but

qu'il court dans chaque veine et se transforme en membre.

En s'épurant encore, il descend où mieux vaut

ne pas nommer ; et puis, projeté hors du corps,

se mêle au sang d'un autre, au vase naturel^[279].

Et là, se rencontrant l'un l'autre, ils se combinent,

l'un prêt à recevoir, l'autre fait pour agir,

grâce à ce noble organe où les deux sont formés.

Une fois mélangé, son action commence,

en se coagulant d'abord ; puis il fait vivre

ce qu'il fit exister matériellement.

Cette active vertu devient ensuite une âme,

comme dans une plante, avec la différence

qu'elle fait des progrès, et l'autre n'en fait pas^[280].

Puis elle œuvre si bien qu'elle se meut et sent

comme un polype en mer^[281], et

commence à fournir

les organes qu'il faut aux sens
qu'elle a produits.

C'est ainsi que s'étale et se détend,
mon fils,

la vertu qui s'engendre au cœur du
général,

où déjà la nature a prévu tous les
membres.

Cependant, tu ne vois pas encore
comment

l'animal se transforme en enfant :
c'est un point

où vinrent trébucher de plus savants
que toi,

parce que leur doctrine entendait
séparer

les facultés de l'âme et l'intellect
possible,

qu'ils ne pouvaient placer dans
aucun des organes^[282].

Toi, reçois dans ton sein la vérité qui
vient :

apprends qu'à l'instant même où le
fœtus se trouve

posséder un cerveau parfaitement
formé,

le Premier Moteur tourne un regard
satisfait

vers cette œuvre de choix de Nature,
et lui souffle

un esprit neuf, fertile en puissantes
vertus.

Celui-ci tire à lui des principes
actifs ;

il en fait sa substance et devient
l'âme unique

qui vit et qui ressent et se pense elle-
même ;

et pour que mes propos ne te
surprennent pas

pense que la chaleur du soleil se fait
vin,

lorsqu'elle se mélange avec le suc des

vignes.

Et lorsque Lachésis épuise sa
quenouille,

l'âme, en se séparant de notre chair,
emporte

tous les dons qu'elle avait, tant
humains que divins

Les autres facultés sont et restent
inertes,

tandis que volonté, mémoire,
intelligence

s'aiguisent au-delà de ce qu'elles
étaient.

L'âme va sans tarder et tombe d'elle-
même

miraculeusement sur l'une des deux
rives

où d'abord elle apprend quel sera
son chemin^[283].

Sitôt qu'on lui désigne une place là-
bas,

la vertu formative autour d'elle
rayonne,

comme elle l'avait fait dans les
membres perdus.

Et comme on voit dans l'air saturé
par la pluie

qu'un rayon du dehors le perce et se
réfracte,

l'agrémentant ainsi de diverses couleurs,

de la même façon l'espace avoisinant emprunte les contours qui lui sont imprimés

par la vertu de l'âme en ce point arrêtée.

C'est ainsi qu'à l'instar de la flamme qui suit

le feu qui la produit, lorsqu'il change de place,

cette forme nouvelle accompagne l'esprit.

Comme l'âme par elle enfin devient visible,

on l'appelle ombre ; ensuite elle
pourvoit d'organes

chacun de ses sens, jusque et y
compris la vue.

C'est pourquoi nous avons la parole
et le rire ;

c'est ce qui donne un corps aux
soupirs et aux larmes

que l'on entend partout sur les
pentes du mont.

Dès lors, à chaque fois que les désirs
l'assiègent

ou d'autres passions, l'ombre en
ressent les coups :

et voilà la raison de ton étonnement. »

Nous étions arrivés au dernier des détours,

et nous avons tourné en avançant à droite,

et déjà d'autres soins occupaient nos regards^[284].

Là-haut, du flanc du mont jaillit un mur de flammes ;

mais la corniche lance un souffle dans les airs,

qui les rabat et fraie un couloir de passage.

Nous fûmes obligés de passer à la file

par ce dégagement ; j'avais bien peur du feu

d'une part, et de l'autre un ravin me guettait.

Mon guide me disait : « C'est ici qu'il te faut

une vue assez prompte à te bien seconder,

car il te suffirait d'un seul pas pour tout perdre. »

On entendait Summae Deus clementiae^[285]

que l'on chantait du sein de ce grand incendie,

et je voulus savoir, malgré tout, qui chantait.

J'aperçus des esprits qui marchaient dans les flammes

et, regardant toujours vers eux et sous mes pieds,

mes yeux de çà de là ne faisaient que courir.

A peine venaient-ils de terminer leur chant,

qu'ils crièrent bien fort : « *Virum non cognosco* »^[286]

et reprirent bientôt leur hymne à voix plus basse.

Puis, terminant leur chant, ils s'écriaient : « Diane,

qui vivait dans les bois, chassa loin d'elle Hélice^[287],

qui du fruit de Vénus avait senti le goût. »

Ensuite, reprenant leur antienne, ils nommaient

les femmes, les maris qui demeurèrent chastes,

comme le mariage et la vertu le veulent.

Je pense que cela remplit
suffisamment


tout l'espace de temps où le feu les
rôtit ;

car tel est l'aliment, telles sont les
pratiques

qui peuvent corriger, à la longue,
l'erreur.



CHANT XXVI

 **R**ENDANT QUE NOUS
marchions ainsi, l'un
devant l'autre,
sur le bord de la route, et
que souvent mon maître

disait : « Attention ! Ne
sors pas du sentier ! »

le soleil qui tombait sur mon épaule
gauche

baignait de ses rayons le bord de
l'Occident,

sur sa couleur d'azur mettant des
teintes blanches,

et mon ombre ajoutait à la flamme
des tons

plus sombres ; et je vis que beaucoup
de ces âmes

avaient, tout en marchant, remarqué
ce détail.

C'est la raison qui fit qu'à la fin ils
parlèrent,

et le commencement fut de se dire
entre elles :

« Celui-ci n'a pas l'air d'avoir un

corps fictif. »

Ensuite certains d'eux
s'approchèrent de moi

d'aussi près qu'on pouvait, tout en
prenant bien soin

de ne pas esquiver le feu qui les
brûlait.

« O toi qui marches seul après les
autres deux,

sans doute par respect et non pas par
paresse,

réponds-nous, les brûlés dans la soif
et le feu !

Je ne suis pas le seul qui désire
t'entendre ;

nous pendons à ta lèvre avec bien plus d'envie

qu'on n'a d'eau fraîche en Inde ou dans l'Ethiopie.

Dis-nous, comment fais-tu pour nous cacher ainsi

le soleil ? on dirait que tu n'es pas encore

tombé dans les filets que dispose la mort. »

C'est ainsi que parlait l'un d'entre eux ; j'aurais dit

qui j'étais, quand soudain m'apparut, surprenante,

une autre nouveauté qui m'appelaient ailleurs.

En effet, au milieu de la route embrasée

s'en venaient d'autres gens au-devant de ceux-ci

et, pour les observer, je gardai le silence.

Je vis des deux côtés les ombres se presser,

courir à la rencontre, échanger des baisers,

sans s'arrêter, au gré de leurs brèves rencontres :

telles, lorsque leurs rangs noirâtres

s'entrecroisent,

s'accolent les fourmis, et dans leur tête-à-tête

semblent se raconter leur route et leur moisson.

Et tout de suite après cet accueil amical,

avant le premier pas qui les doit séparer,

chaque troupeau s'écrie aussi fort qu'il le peut.

La foule d'arrivants dit : « Sodome et Gomorrhe ! »

l'autre : « Pasiphaé s'abrita dans la vache,

afin que le taureau contentât sa
luxure. »^[288]

Puis, comme se sépare une bande de
grues

pour partir vers le sable ou vers les
monts Riphées^[289],

selon qu'elles vont loin du froid ou
du soleil,

les uns vont d'un côté et les autres de
l'autre,

les hymnes reprenant aussi bien que
les larmes

et le cri qui convient le mieux à leur
état.

Lors les mêmes esprits qui m'avaient
demandé

de parler avec eux s'en revinrent vers
moi,

et dans leurs yeux brillait leur désir
d'écouter.

Moi, qui savais déjà quelle était leur
envie,

je leur dis donc : « Esprits que
remplit l'assurance

de trouver tôt ou tard la paix des
bienheureux,

mes membres ne sont pas restés là-
bas, sur terre,

tendres ni mûrs : ils font avec moi

compagnie,

ainsi que tout mon sang et toutes
mes jointures.

Je vais ainsi là-haut, pour ne plus
être aveugle ;

je dois aux oraisons d'une dame du
Ciel

de promener chez vous ma dépouille
mortelle.

Et puisse être comblé votre plus
grand désir

bien vite, et que le Ciel vous reçoive à
demeure,

lui, si riche en amour et qui n'a pas
de bornes !

Dites-moi cependant, car je voudrais
l'écrire,

qui vous êtes vous-mêmes, et quelle
est cette foule

qui s'éloigne de vous en vous
tournant le dos. »

Pareil au montagnard qui se trouble,
ahuri,

et regarde partout, lorsqu'il descend
en ville

de son hameau sauvage, et ne peut
dire un mot,

tel me parut alors l'aspect de ces
esprits ;

mais, ayant quelque peu secoué leur
stupeur,

qui ne dure jamais dans les âmes
bien nées,

celui qui tout d'abord m'avait parlé
me dit :

« Que tu peux être heureux, toi qui
dans nos provinces

t'en viens pour tout savoir de l'art de
bien mourir !

La foule qui s'éloigne a commis
autrefois

le péché pour lequel César, dans son
triomphe,

s'entendait appeler reine par ses

soldats^[290].

C'est ce qui fait qu'au cri de :
« Sodome ! » ils s'en vont,

se réprouvant tout seuls, comme tu
vis tantôt,

et l'aveu de leur honte augmente
leurs brûlures.

Et quant à nos péchés, ils sont
hermaphrodites^[291] ;

nous n'avons pas gardé la loi
d'humanité,

suivant notre appétit comme des
animaux ;

et nous disons tout haut, pour

accroître l'opprobre,

quand nous partons d'ici, le nom de
cette femme

qui devint animal sous l'airain de la
bête.

Ainsi, tu sais de quoi nous sommes
tous coupables ;

et si tu veux savoir par nos noms qui
nous fûmes,

je n'en ai pas le temps et ne saurais
les dire.

Je te réponds, du moins, pour ce qui
me concerne :,

Guido Guinizelli fut mon nom^[292] ; le

regret

que j'eus de ma conduite, avant ma mort, me sauve. »

Comme, lors de ce deuil dont fut frappé Lycurgue,

accouraient les deux fils pour rejoindre leur mère^[293],

j'aurais voulu courir, mais sans pouvoir le faire,

quand j'entendis ainsi dire son propre nom

mon père et de tous ceux qui, bien mieux que moi-même,

ont composé de doux et jolis vers

d'amour.

Pendant de longs instants je
poursuivis la marche,

et je le regardais sans parler ni
l'entendre ;

mais le feu m'empêchait de
m'avancer vers lui.

Et lorsque de le voir je fus rassasié,
je finis par lui faire offre de mes
services,

en choisissant les mots qui font que
l'on vous croit.

Il répondit alors : « Ce que tu viens
de dire

s'imprime en moi si fort et si
visiblement,

que Léthé ne le peut supprimer ou
ternir.

Si tout est aussi vrai que le dit ton
serment,

dis, pour quelle raison m'aimes-tu
donc autant

que le montre ton dire, ainsi que ton
regard ? »

Et moi, je répondis : « Ce sont tes
vers si doux

que, tant que durera l'usage
d'aujourd'hui,

l'encre qui les écrit en deviendra

sans prix. »

« Frère, dit-il alors, celui que je te montre

du doigt (me désignant un esprit devant lui)

du parler maternel fut bien meilleur orfèvre.

Soit qu'il chante l'amour ou conte des romans,

il les dépasse tous : et laisse dire aux sots

qui prétendent donner la palme au Limousin^[294].

Ils restent bouche bée au bruit plutôt

qu'au fond,

et de cette façon fondent leur
jugement

sans vouloir écouter la règle ou la
raison.

C'est ce qu'ont fait beaucoup
d'anciens, avec Guitton^[295],

dont le renom croissait, passant de
bouche en bouche ;

pourtant, la vérité finit par
l'emporter.

Mais puisque tu détiens un pareil
privilège

qui te permet ainsi d'arriver jusqu'au

cloître

du couvent dont le Christ est lui-même l'abbé.

devant lui pense dire un Pater pour moi-même,

jusqu'à l'endroit qui sert pour le monde d'ici,

qui ne possède plus le pouvoir de pécher. »^[296]

Puis, désirant peut-être à ceux qui le suivaient

laisser la place libre, il plongea dans le feu,

comme un poisson dans l'eau pique

et descend au fond.

Je vins près de l'esprit qu'il m'avait désigné^[297]

et lui dis qu'à son nom je préparais déjà,

du moins dans mes souhaits, un séjour plus heureux.

Alors il commença courtoisement à dire :

*« Tan m'abellis vostre cortes deman
qu'ieu no me puesc ni voill a vos
cobrir.*

Ieu sui Arnaut, que plor e vau

cantan ;

consiros vei la pasada folor

e vei jausen lo joi qu'esper, denan.

Ara vos prec, per aqueïa valor

que vos guida aï sont de Vescalina,

sovenha vos a temps de ma

dolor ! »^[298]

Et il s'en fut plonger au feu qui
purifie.



CHANT XXVII



L'HEURE OÙ le soleil
darde ses premiers rais
à l'endroit où coula le
sang de son auteur,
où l'Ebre se retrouve en
bas de la Balance,

et du Gange les flots s'échauffent
sous la none ;

bref, la lumière était en train de

décliner^[299],

lorsque l'ange de Dieu apparut dans
sa joie^[300].

Il se tenait au bord du feu, sur la
montée,

en chantant *Beati mundo corde*, et sa
voix

vibrant plus puissamment que la voix
des humains.

« On ne dépasse pas cet endroit,
âmes saintes,

sans que le feu vous morde ; entrez
donc dans les flammes

et ne restez pas sourds au chant qui

vient de là ! »

dit-il lorsqu'il nous vit arriver près
de lui ;

et quand je l'entendis, je devins tout
pareil

à celui que l'on fait descendre dans
la fosse.

Je tendis vers le haut mes deux mains
suppliantes

et je croyais revoir, à regarder ces
flammes,

des corps qu'auparavant j'ai déjà vus
brûler.

Mes deux guides alors se tournèrent
vers moi

et Virgile me dit aussitôt : « Cher
enfant,

c'est peut-être un tourment, mais ce
n'est pas la mort !

Souviens-toi, souviens-toi ! Si j'ai su
te conduire

à bon port, sur le dos de Géryon lui-
même,

que crains-tu, maintenant qu'on est
plus près de Dieu ?

Sois donc persuadé qu'au milieu de
ces flammes,

quand même tu devrais rester plus de
mille ans,

tu ne saurais laisser un seul de tes cheveux.

Si tu penses jamais que je veux te tromper,

viens plus près de la flamme et convaincs-toi toi-même,

exposant de tes mains le pan de ton habit.

Eloigne, éloigne donc de ton cœur cette crainte !

Tourne-toi par ici, lance-toi hardiment ! »

Mais je restais figé, bien qu'avec du remords.

Me voyant rester ferme et si dur à

plier,

il dit, un peu troublé : « Penses-y
bien, mon fils :

pour trouver Béatrice, il faut
franchir ce mur ! »

Comme jadis Pyrame, au seul nom de
Thisbé,

ouvrit un œil mourant et voulut la
revoir,

le jour où le mûrier se teignit de son
sang,

ainsi, ma résistance aussitôt amollie,

je regardais mon guide, en entendant
le nom

dont la musique chante encor dans
ma mémoire.

Alors, hochant la tête, il reprit :
« Comment donc ?

Préférons-nous rester sur place ? »
Et il sourit,

comme on fait à l'enfant qu'on gagne
avec un fruit.

Ceci dit, il entra le premier dans le
feu,

non sans avoir d'abord prié Stace
d'attendre,

qui l'avait séparé de moi pendant
longtemps.

Dès que j'y pénétrai, je me serais jeté

dans du verre fondu, pour chercher
la fraîcheur,

tellement la chaleur dépassait toute
borne.

Mon très doux père alors, pour
mieux m'encourager,

parlait de Béatrice en poursuivant sa
marche :

« Il me semble déjà, dit-il, voir son
visage. »

Une voix qui chantait au-delà nous
guidait ;

et nous, en la prenant comme point
de repère,

nous sortîmes du feu à l'endroit où l'on monte.

« *Venite, benedicti patris mei* »^[301], disait

une voix s'élevant d'un éclat que j'y vis,

mais qui brillait si fort, que j'en fus ébloui.

« Le soleil part, dit-il encore, et la nuit vient ;

ne vous arrêtez pas, mais pressez votre marche,

avant que l'occident ne s'habille de noir. »

Une route montait tout droit dans le
rocher,

en sorte que mon corps me cachait
devant moi

les rayons d'un soleil très bas sur
l'horizon.

Nous n'avions fait l'essai que de
quelques gradins,

que mes sages et moi nous vîmes à
mon ombre

qui s'effaçait déjà, que le soleil
mourait.

Avant que ne s'accrût sur l'horizon
immense

une seule couleur dans toutes ses

parties

et que la nuit n'obtînt une entière
franchise,

chacun de nous choisit un gradin
pour son lit,

car la loi de ce mont nous avait
enlevé

l'envie et le pouvoir de monter
davantage^[302].

Comme les chèvres vont avant
d'avoir brouté,

pétulantes, grimper sur les plus
hauts rochers

et, un instant plus tard, on les voit

ruminer

à l'ombre, mollement, sous un soleil
de plomb,

et le chevrier surveille, appuyé sur sa
crosse,

et tout en s'appuyant ne cesse de
veiller ;

ou comme le berger qui demeure au
serein

passé la nuit auprès du paisible
troupeau,

empêchant les brebis de s'éloigner
du gîte ;

tels nous paraissions être en ce
moment les trois ;

moi, pareil à la chèvre ; eux, comme
des bergers,

pressés de toutes parts par le mur
des rochers.

On ne voyait de là qu'un bref
morceau de Ciel ;

mais par cette échappée on voyait les
étoiles

plus grandes qu'ici-bas et bien plus
lumineuses. >

Et lors, en ruminant et en les
contemplant, /

le sommeil me saisit, ce sommeil qui
souvent,

avant qu'un fait n'arrive, en porte la
nouvelle.

Je pense que c'était à l'heure où
d'Orient

rayonne tout d'abord sur le mont
Cythérée^[303],

qu'embrase chaque fois le même feu
d'amour,

lorsqu'une dame belle et jeune
m'apparut

en songe, qui semblait aller parmi les
prés

en y cueillant des fleurs, et disait en
chantant :

« Que quiconque voudrait savoir
quel est mon nom,

apprenne que je suis Lia, qui de mes
mains

travaille sans arrêt à faire une
guirlande^[304].

Pour me plaire au miroir, je m'en
pare ici même ;

pourtant, ma sœur Rachel
n'abandonne jamais

sa glace, où tous les jours elle
demeure assise,

heureuse seulement d'y contempler
ses yeux,

qui sont beaux, comme moi de me
parer moi-même :

sa joie est de se voir, et la mienne
d'agir. »

Déjà, grâce aux splendeurs qui
précèdent l'aurore,

qui semble au voyageur d'autant plus
agréable

qu'il se trouve, en rentrant, plus près
de sa demeure,

les ombres de la nuit fuyaient de
toutes parts,

emportant mon sommeil ; et m'étant
éveillé,

je vis déjà debout, près de moi, mes

grands maîtres.

« Ce fruit si savoureux, que le soin
des mortels

s'en va chercher par tant de chemins
différents,

apaisera ta faim pas plus tard
qu'aujourd'hui. »

Celui qui m'adressait des paroles
pareilles

était mon bon Virgile ; et je crois que
jamais

des étrennes n'ont pu me plaire
davantage.

Au désir que j'avais d'être déjà là-
haut

s'ajoutait un désir nouveau, qui me
donnait

des ailes pour voler à chaque pas
nouveau.

Lorsque tout l'escalier resta derrière
nous,

arrivés tous les trois à son point le
plus haut,

Virgile s'arrêta pour mieux me
regarder

et dit : « Tu viens de voir le feu que
l'on traverse

et l'éternel, mon fils : te voilà
maintenant

à cet endroit où moi, je ne vois plus
bien clair^[305].

Mon esprit et mon art t'avaient servi
de guides ;

que ton propre plaisir soit désormais
le seul,

car ton chemin n'est plus étroit et
périlleux.

Regarde le soleil qui brille sur ton
front,

regarde l'herbe fraîche et les fleurs,
les bosquets

que la terre d'ici produit sans aucun
soin.

Tu peux, en attendant les beaux yeux
bienheureux

dont les larmes m'ont fait venir à ta
rencontre,

te promener partout ou t'asseoir
quelque part.

Tu ne dépendras plus de mes signes
ou dires :

ton jugement est droit, libre et
judicieux,

et ce serait erreur que de ne pas le
suivre :

je mets donc sur ton front la
couronne et la mitre. »^[306]



CHANT XXVIII



ANS MON DÉsir de voir
au-dedans et dehors

la divine forêt épaisse et
frissonnante

qui rendait à mes yeux
plus doux le jour

nouveau^[307],

sans perdre plus de temps, je partis
de ce bord,

pénétrant lentement dans la belle
campagne

dont le sol répandait de partout des
senteurs.

Une brise légère et qui jamais ne
change

venait me caresser sans cesse le
visage

d'un souffle encor plus doux que le
plus doux zéphyr.

Les feuilles, sous le vent,
frissonnaient doucement

et d'un seul mouvement se
penchaient du côté

où l'ombre du mont saint se projette

d'abord,

sans ployer pour autant ou subir de secousse,

en sorte que du haut des branches,
les oiseaux

pouvaient continuer leur office et
leurs jeux,

recevant, au contraire, au sein de leur
feuillage,

d'où venaient leurs gais chants, les
premières haleines

qui servaient de bourdon à leur
propre concert,

pareil au bruissement qui court de
branche en branche

sur les bords de Chiassi, le long de la
pinède^[308],

lorsque Eole a lâché la bride au
Sirocco.

Et j'étais parvenu, dans cette
promenade,

assez loin au-dedans de l'antique
forêt,

pour ne plus distinguer par où j'étais
venu,

quand soudain un ruisseau
m'empêcha d'avancer,

car ses modestes flots se dirigeaient
à gauche,

faisant ployer les fleurs qui
poussaient sur son bord^[309].

Les sources que l'on tient chez nous
pour plus limpides

sembleraient contenir quelque
mélange impur

au prix de celle-ci, tant elle est
transparente,

quoique à la vérité son cours se
glisse, obscur,

sous l'ombre permanente et qui ne
laisse pas

pénétrer jusqu'à lui la lune ou le
soleil.

Me voyant arrêté, je passai du regard
au-delà du ruisseau, pensant y
contempler

l'émail bariolé de tout ce frais
printemps,

et j'aperçus alors, comme l'on voit
parfois

des objets qui nous font comme par
un miracle

oublier tout à coup tous nos autres
pensers,

une dame passer par là, toute
seulette,

qui s'en allait chantant et choisissant
des fleurs,

parmi les prés sans fin qui
couvraient son chemin^[310].

« O belle dame, toi que baignent les
rayons

d'amour, s'il est permis d'en croire le
visage

qui semble d'ordinaire interprète du
cœur,

fais-moi cette faveur de venir plus
avant,

me mis-je à la prier, près de cette
rivière,

pour que je puisse mieux entendre ta
chanson.

Je vois, en te voyant, Proserpine et sa
fable,

les lieux et le moment où la perdit sa
mère,

tandis qu'elle perdait, elle aussi, son
printemps. »

Pareille à la danseuse esquissant une
volte

et qui joint les talons et glisse et se
replie,

si bien qu'à peine un pied se place
devant l'autre,

elle se retourna vers moi, du beau
milieu

de toutes ces fleurs d'or et de sang,

en baissant

d'un geste virginal son pudique
regard.

Elle accepta pourtant d'exaucer ma
prière,

s'approchant de façon que la douce
musique

avec son sens complet arrivait
jusqu'à moi.

Lorsqu'elle fut venue à l'endroit où
les ondes

de ce joli ruisseau baignent l'herbe
des bords,

elle me fit le don de lever le regard.

Je ne saurais penser qu'un aussi fort
éclat

a brillé sous les cils de Vénus, à
l'instant

où son fils la blessa d'une flèche
imprévue.

Elle restait debout sur la rive et riait
et tressait de ses mains les diverses
couleurs

qu'offre spontanément ce mont, le
toit du monde.

L'eau mettait entre nous l'espace de
trois pas ;

et pourtant l'Hellespont, qu'a
traversé Xerxès,

mettant un frein qui dure à l'orgueil
des humains,

ne dut pas être autant abhorré de
Léandre,

pour barrer le chemin d'Abydos à
Sestos,

que ce ruisseau de moi, pour ne pas
s'être ouvert.

« Vous venez d'arriver ; et voyant
que je ris,

commença-t-elle alors, dans cet
endroit élu

pour être le berceau de la nature
humaine,

peut-être éprouvez-vous quelque surprise ou doute ;

mais le psaume qui dit Delectasti contient

la lumière qui peut dégager votre esprit^[311].

Toi, qui viens le premier et qui m'avais priée, h

dis si tu veux savoir autre chose ; j'arrive

prête à te contenter sur chacun de tes doutes. »

« Cette eau, lui dis-je alors, et les bruits de ce bois

semblent un fait nouveau et qui combat en moi

d'autres faits opposés, que je connais d'ailleurs. »^[312]

Elle me répondit : « Je t'en dirai la cause,

et d'où vient cet effet qui produit ta surprise,

et je dissiperai le brouillard qui t'offusque.

Le souverain Bien, seul à se plaire en lui-même,

ayant fait l'homme bon et pour le bien, le mit

en ce lieu qui promet une paix
éternelle.

Mais l'homme n'y resta que bien peu,
par sa faute,

et dut changer bientôt en pleurs et en
misère

le sourire innocent et les jeux
amusants.

Pour que les mouvements que
produisent plus bas

les perturbations de la terre et de
l'eau

et que la chaleur porte aussi haut
qu'elle peut

ne fassent pas la guerre à l'homme

jusqu'ici,

ce mont s'est élevé tellement vers les
cieux,

qu'à partir de la porte il s'en trouve
affranchi.

Mais comme tout au long de ce vaste
circuit

l'air tourne en même temps que le
premier mobile,

à moins qu'en quelque point le cercle
ne se brise^[313],

sur ce sommet, plongeant dans l'air
vivant et libre,

s'engendre un mouvement tel que tu

viens de voir

et qui fait frissonner l'épaisseur de ce bois.

Le feuillage agité possède ce pouvoir,

que ses propriétés vont imprégner le vent,

qui les répand partout, pendant qu'il tourne en rond.

Le reste de la terre, autant que le permettent

le sol et le climat, conçoit et met au jour

des arbres différents, de différents usages.

Il ne faudrait donc pas s'émerveiller
là-bas,

en sachant tout cela, si parfois
quelque plante

y germe sans sortir de semence
visible.

Tu dois savoir aussi que la sainte
campagne

où nous sommes, contient en elle
tous les germes

et même certain fruit qui ne prend
pas là-bas.

L'eau que tu vois ici ne sourd pas
d'une source

procédant des vapeurs que le froid précipite,

comme un fleuve qui perd et qui reprend haleine,

mais jaillit d'une source éternelle et puissante,

et qui puise autant d'eau dans le vouloir divin

que son double canal épanche par ailleurs.

Celui qui passe ici possède une vertu qui des anciens péchés efface la mémoire ;

l'autre, de nos bienfaits retient le souvenir.

De ce côté, son nom est Léthé ; quant
à l'autre,

on l'appelle Eunoé ; mais sa vertu
n'opère

qu'après qu'on a goûté l'eau de
chacun des deux.

Leur exquise saveur n'est à nulle
pareille.

Mais, quoique de ta soif tu puisses te
défaire

avant qu'il soit besoin d'en savoir
davantage,

je t'offre un corollaire outre ce que
j'ai dit,

dans l'espoir que mon dire aura
l'heur de te plaire,

même si je l'allonge plus que je n'ai
promis.

Tous ceux qui dans leurs vers
chantaient au temps

le souvenir heureux de l'âge d'or,
sans doute [jadis

au Parnasse ont rêvé de l'endroit que
tu vois.

La souche des humains y vécut
innocente ;

un éternel printemps y porte tous les
fruits ;

et voici le nectar dont on a tant

parlé. »

Alors je retournai du côté des poètes
tout le poids de mon corps, et les vis
écouter

avec contentement ces dernières
paroles ;

puis mon regard revint chercher la
belle dame.



CHANT XXIX



N CHANTANT DE la voix
d'une femme amoureuse,
elle mettait un terme à
son discours, disant
*le Beati quorum tecta sunt
peccata*^[314].

Et puis, comme parfois les nymphes
vont seulettes

sous l'ombre des grands bois,
désireuses les unes

de revoir le soleil, les autres de le
fuir,

elle se mit en marche en remontant le
fleuve

tout le long de la rive ; et moi, je fis
de même,

suivant d'un petit pas les petits pas
de l'autre.

Nous n'en avons pas fait plus de
cent à nous deux

qu'un tournant apparut, formé par
les deux rives,

dirigeant mon chemin du côté du

levant.

Mais nous n'allâmes pas bien loin de
ce côté,

quand la dame soudain se retourna
vers moi

et me dit : « Frère, écoute et regarde
avec soin ! »

Et voici qu'un éclat se mit à
parcourir

tout à coup, en tous sens, cette
immense forêt,

si vif, que je pensai que c'était un
éclair.

Pourtant, comme l'éclair est égal à
lui-même,

tandis que celui-ci durait et
s'augmentait,

je me disais tout seul : « Qu'est-ce
donc que ceci ? »

Un murmure très doux commençait à
glisser

dans les airs transparents ; et, mû
par un beau zèle,

je blâmais dans mon cœur la
témérité d'Eve,

puisque, à l'endroit où terre et ciel
obéissaient,

la femme, quoique seule et
fraîchement formée,

s'est ainsi refusée à se plier aux
ordres,

alors, que, si, pieuse, elle s'était
soumise,

j'aurais pu savourer ce plaisir
ineffable

très tôt auparavant et pendant plus
longtemps.

Pendant que j'avançais parmi tant de
prémices

de l'éternel bonheur, mon esprit en
suspens,

et désirant encor de plus grandes
délices,

au-devant de nos pas, sous la verte

ramure,

le ciel prenait les tons des flammes
qui rougeoient

et dans cet air fluet on devinait un
chant.

Si jamais j'ai souffert, ô vierges
sacro-saintes,

pour vous la faim, le froid ou les
longues veillées,

c'est ici qu'il me faut en obtenir le
prix !

Il faut que l'Hélicon emplisse ici ma
coupe,

et qu'Uranie aussi m'assiste avec son
chœur,

pour chanter ces objets que l'on
conçoit à peine.

Je crus apercevoir de loin sept arbres
d'or,

m'étant laissé tromper par la grande
distance

qui séparait alors notre groupe du
leur.

Cependant, quand je pus arriver
assez près

pour que l'objet commun^[315] où se
trompaient nos sens

ne perdît nul détail par l'effet des
distances,

la faculté qui fraie à la raison sa
route^[316]

dans ces arbres connut autant de
candélabres

et dans le bruit des voix découvrit
l'hosanna^[317].

Un éclat entourait ce splendide
cortège,

de beaucoup plus brillant que la lune
à minuit

au milieu de son mois et par un ciel
serein.

La surprise me fit me tourner du côté
du bon Virgile, et lui ne fit que me

répondre

par l'émerveillement de son propre regard.

Ensuite je revins vers l'étonnant spectacle

qui s'avavançait vers nous d'une marche si lente

qu'à l'épouse nouvelle il céderait des points.

La dame me gronda : « Pourquoi tant d'intérêt,

s'il ne va pas plus loin que ces vives lumières

et ne remarque rien de tout ce qui les suit ? »

Je vis alors des gens tout de blanc
habillés

qui suivaient ces splendeurs comme
l'on suit des chefs,

et ce monde jamais n'a vu blancheur
pareille.

Les ondes du ruisseau
resplendissaient à gauche

et de ma gauche à moi me
renvoyaient l'image,

quand je m'y regardais comme dans
un miroir.

Ayant enfin trouvé sur ma rive un
endroit

tel que le seul courant me séparait
des autres,

je suspendis la marche, afin de mieux
les voir,

et je vis des flambeaux qui
marchaient au-devant

en laissant derrière eux des traces de
couleur

qui ressemblaient aux traits
échappés du pinceau,

en sorte qu'au-dessus, sept bandes
parallèles

unissaient en faisceaux les couleurs
dont Délie^[318]

se ceint, et le soleil forme son arc-en-ciel.

Le septuple étendard s'étalait par-derrière,

plus loin que le regard ; ceux des bords se trouvaient,

si je calcule bien, à dix pas de distance.

C'est sous un ciel plus beau que je ne saurais dire

que vingt-quatre vieillards s'avançaient, deux par deux,

qui portaient sur leurs fronts des couronnes de lis^[319].

Ils chantaient tous en chœur :
« Entre toutes les filles

d'Adam sois à jamais bénie ; et que
bénie,

soit aussi ta beauté pendant
l'éternité ! »

Et lorsque enfin les fleurs et l'herbe
fraîche et tendre

qui recouvraient le sol sur la rive
opposée

cessèrent de sentir les pas de ces
élus,

tout comme sur le ciel une étoile suit
l'autre,

je vis quatre animaux paraissant à

leur suite^[320],

tous quatre enguirlandés de franges
de feuillage.

Chacun était pourvu de six ailes
pennées,

les plumes peintes d'yeux qui
paraîtraient sans doute

pareils aux yeux d'Argos, si celui-ci
vivait.

Je ne gaspille pas davantage mes
rimes,

lecteur, pour les décrire : un autre
soin me presse,

si fort, que sur ce point je ne peux

plus m'étendre.

Mais lis Ezéchiél, qui les décrit si bien,

tels qu'il les vit venir des régions du froid,

accompagnés du vent, de la nue et du feu,

et comme tu pourras les trouver dans ses pages,

tels ils étaient ici, sauf sur le point des ailes,

sur lequel je suis Jean, qui l'écrit autrement.

L'espace qui restait entre eux quatre était pris

par un char triomphal monté sur ses
deux roues,
que traînait un griffon attelé par le
cou^[321].

Ses deux ailes pointant vers le ciel
encadraient

la bande médiane, à leur tour
encadrées

par les trois des côtés, qu'elles
n'accrochaient pas.

Elles montaient si haut, qu'on les
perdait de vue,

et les membres d'oiseau paraissaient
faits en or,

les autres étaient blancs mélangés de
vermeil.

Non seulement à Rome on n'a jamais
fêté

Auguste ou l'Africain avec un char si
beau,

mais celui du soleil paraîtrait pauvre,
au prix,

ce même char du jour qui, s'étant
égaré,

brûla par le décret du juste Jupiter,

comme pieusement le demandait la
Terre.

A côté de la roue à droite étaient
trois femmes

qui venaient en dansant en rond ;
l'une était rouge,

si bien qu'on ne l'eût pu distinguer
dans le feu.

On eût facilement de la seconde
femme

pris la chair et les os pour autant
d'émeraudes ;

l'autre avait la couleur de la neige
qui tombe.

Elles semblaient tantôt conduites par
la blanche

et tantôt par la rouge, et leurs pas
lents ou vifs

paraissaient mesurés au rythme de leur chant.

A gauche, également, dansaient quatre autres femmes

dans leurs habits de pourpre, et suivaient la mesure

de l'une, dont la tête avait au front trois yeux.

A la suite du groupe ainsi décrit par moi

cheminaient deux vieillards aux habits dissemblables,

mais respirant la même honnête fermeté.

L'un d'eux appartenait sans doute à

la famille

de ce grand Hippocrate, offert par la nature

à tous ceux qui lui sont les plus chers, comme un don ;

et l'autre témoignait d'un souci bien contraire

et portait une épée aiguë et si brillante

que, bien que séparés par l'eau, j'en frissonnai.

J'en vis ensuite quatre au maintien plus modeste,

et seul, derrière tous, j'aperçus un vieillard

s'avancer en dormant, le visage
crispé^[322].

Ils portaient tous les sept les mêmes
vêtements

du groupe des premiers, mais autour
de leurs fronts

ils n'avaient pas, comme eux, des
couronnes de lis,

mais de rosés de sang et d'autres
fleurs pareilles ;

et à les voir de loin on aurait pu jurer
que leur tête était flamme à partir du
sourcil.

Quand le char arriva juste en face de

moi,

on entendit gronder le tonnerre, et
ces gens,

comme s'il eût été défendu
d'avancer,

s'arrêtèrent soudain, avec tous leurs
drapeaux.



CHANT XXX



QUAND LE SEPTENTRION
de la première sphère^[323]

(qui n'a jamais connu
l'aurore ou le couchant

ni d'autre obscurité que
celle du péché,

et qui montrait là-haut à chacun le
chemin

du devoir, comme en bas l'autre le

fait aussi

pour celui qui dirige au port son
gouvernail)

eut arrêté son cours, la troupe
véridique

qui venait après lui, au-devant du
griffon,

se tourna vers le char comme vers
son repos.

Et l'un d'eux, qu'on eût dit envoyé
par le Ciel,

lança trois fois Veni, sponsa, de
Libano^[324],

et son chant fut repris par les autres

en chœur.

Comme les bienheureux, lors du
dernier appel,

surgiront tout à coup, chacun de son
sépulcre,

chantant l'alléluia d'une voix
retrouvée,

tels sur ce char divin venaient de se
lever

plus de cent, *ad vocem tanti senis*^[325],
ministres

et messagers aussi de la vie éternelle.

Benedictus, disaient tous en chœur,
qui *venis*,

et Manibus date lilia plenis d'autres,
tout en faisant pleuvoir les fleurs de
toutes parts.

J'ai déjà vu parfois, à la pointe du
jour,

les bords de l'Orient se baignant
dans les rosés

et le reste du ciel dans l'azur le plus
pur ;

et j'ai vu le soleil se lever dans des
voiles

si bien que, les vapeurs modérant
son éclat,

l'œil pouvait soutenir longuement sa
lumière.

Telle, parmi les fleurs tombant
comme une nue

qui prenait sa naissance entre les
doigts des anges

et pleuvait tout autour et au-dessus
du char,

le front ceint d'olivier sous un voile
candide,

une dame apparut, qui, sous un vert
manteau,

portaient des vêtements couleur de
flamme vive.

Et soudain mon esprit, qui depuis
trop longtemps

s'était vu maintenir si loin de sa
présence

qu'il avait oublié la surprise et la
peur,

sans avoir eu besoin de la voir
davantage,

par la vertu secrète émanant de ses
yeux,

retombait en pouvoir de son ancien
amour.

Aussitôt que mes yeux sentirent les
effets

de la grande vertu dont j'ai reçu
l'atteinte

avant que mon jeune âge abandonnât

l'enfance

cherchant protection, je regardais à gauche,

comme un petit enfant qui court vers sa maman

quand il prend peur, ou bien lorsqu'il a du chagrin,

voulant dire à Virgile : « A peine s'il me reste

quelque goutte de sang dans les veines qui tremblent,

car de mes feux anciens je reconnais les signes. »^[326]

Virgile cependant venait de me priver

de sa présence, lui, Virgile, mon doux
père,

Virgile à qui j'avais confié mon
salut !

Tout ce qu'avait perdu notre
première mère

n'empêcha pas mes yeux mouillés
par la rosée

de se baigner alors de nouveau dans
mes larmes.

« Dante, pour dur que soit le départ
de Virgile,

il est tôt pour pleurer, il est tôt pour
les larmes,

car il te faut pleurer sur une autre

blessure. »

Comme va l'amiral de la poupe à la
proue,

pour mieux voir les marins
travaillant à ses ordres

sur les autres vaisseaux, et les
pousse à bien faire,

tel, la cherchant des yeux lorsqu'elle
eut dit mon nom

que je suis obligé d'écrire en cet
endroit,

mon regard reconnut au bord gauche
du char

la dame qui m'était tout d'abord
apparue,

le visage voilé par la fête des anges,
me fixer du regard par-dessus la
rivière,

quoique les voiles blancs qui
tombaient de sa tête

et que fixaient au front les feuilles de
Minerve

ne m'eussent pas permis de la voir
clairement.

Sur un ton souverain et hautaine en
son dire,

elle continuait, comme celui qui parle
en gardant pour la fin la pointe du
discours :

« Regarde bien ! Je suis, oui, je suis Béatrice !

Qui te rend si hardi d'escalader des cimes ?

Ne savais-tu donc pas qu'ici l'on est heureux ? »

Je baissais mon regard vers la source limpide ;

mais, n'y voyant que moi, je le tournai vers l'herbe,

tel était sur mon front le poids de la vergogne.

Une mère est parfois trop dure avec son fils :

et telle elle semblait alors, car la

pitié

que n'accompagne pas la douceur est amère.

Elle se tut enfin, et les anges chantèrent

soudain, en chœur : « *In te, Domine, speravi* » ;

mais leur chanson prit fin avec *pedes meos*^[327].

Comme parmi les mâts encor vivants des bois

la neige vient durcir le dos de l'Italie sous le souffle glacé de tous les vents slavons,

puis après elle fond et coule goutte à
goutte,

dès qu'arrive un vent chaud de la
terre sans ombre

comme une flamme fond le suif de la
chandelle,

je demeurais ainsi, sans larmes ni
soupirs,

pendant le chant divin de ceux dont
la musique

suit toujours le concert des sphères
de là-haut.

Mais lorsque j'eus compris qu'ils me
compatissaient

dans leur suave accord mieux que

s'ils n'avaient dit :

« Dame, pourquoi donc être envers
lui si sévère ? »

la glace qui d'abord accablait ma
poitrine

devint soupir et larme, et
angoisseusement

rejaillit de mon cœur par la bouche
et les yeux.

Mais elle, se tenant toujours aussi
rigide

de ce côté du char, après un long
silence

adressa la parole à ce cœur de
pitié :

Elle dit : « Vous veillez dans un jour
éternel ;

le sommeil ou la nuit ne vous volent
jamais

un seul pas que le monde esquisse
dans sa marche.

Ma réponse n'est pas pour vous,
mais elle vise

celui qui pleure là, car il doit bien
m'entendre,

pour que la pénitence égale ses
erreurs.

Non seulement du fait de ces sphères
célestes

qui mènent les mortels vers une fin
certaine,

selon qu'elle est écrite au concours
des étoiles,

mais aussi par l'effet de la faveur
divine,

dont la source descend de si hautes
vapeurs

que les regards mortels ne sauraient
la trouver,

cet homme-ci fut tel, du temps de sa
jeunesse,

que virtuellement les bonnes
habitudes

auraient pu le conduire aux meilleurs

résultats.

Mais une terre inculte, aux
mauvaises semences,

est d'autant plus sauvage et devient
plus maligne

qu'elle cache en son sein plus de
force et vigueur.

Je l'ai pourtant, un temps, aidé de
ma présence,

et en lui faisant voir de mes yeux la
jeunesse,

j'obtins qu'il me suivît le long du
droit chemin.

Cependant, arrivé à peine sur le seuil

de mon âge second, j'ai dû changer
de vie,

et il m'abandonna, pour se donner à
d'autres.

Alors que je montais de la chair à
l'esprit

et qu'augmentaient d'autant ma
vertu, ma beauté,

je devins à ses yeux moins chère et
moins aimable ;

Et il porta ses pas sur une fausse
route,

poursuivant le reflet de ce bonheur
trompeur

qui ne donne jamais ce qu'il nous a

promis.

En vain j'ai demandé des
inspirations,

par lesquelles je l'ai bien souvent
visité

en songe et autrement, car il n'en
avait cure.

Il est tombé si bas, qu'enfin tous les
moyens

paraissaient impuissants pour
obtenir sa grâce,

si ce n'est en voyant les races
condamnées.

C'est pour cela qu'au seuil des morts
j'ai fait visite,

pour porter à celui qui l'a conduit ici
les larmes de mes yeux à l'appui des
prières.

Pourtant, c'est transgresser
l'ordonnance divine,

que de vouloir goûter, franchissant le
Léthé,

un pareil aliment, sans avoir à payer
l'écot d'un repentir qui coûte bien
des pleurs. »^[328]



CHANT XXXI

TOI, QUI RESTES au bord
de la sainte rivière,
reprit, tournant vers moi
la pointe d'un discours
dont déjà le tranchant
m'atteignait durement,

la dame, et poursuivant sans s'être
interrompue,

dis, dis si tout cela n'est pas vrai !

Que l'aveu

s'ajoute maintenant aux
accusations ! »

Mon esprit se trouvait tellement
confondu,

que je voulus parler, mais ma voix
s'éteignit

avant de se lancer hors de son propre
organe.

Bien vite elle épuisa sa patience et
dit :

« Que penses-tu ? Réponds ! Les
mauvais souvenirs

en toi n'ont pas encore été touchés
par l'eau ».

La crainte qui se mêle à la confusion
arracha de mes lèvres un « oui » si
mal formé,

qu'on l'entendait des yeux bien
mieux que par l'ouïe.

Et comme ayant bandé trop fort une
arbalète,

lorsqu'il faut décocher, la corde et
l'arc se cassent

et les flèches s'en vont sans force
vers le but,

à la fin j'éclatai sous ce poids
accablant,

faisant place soudain aux soupirs et

aux larmes,

cependant que ma voix s'étouffait
dans ma gorge.

Elle me dit alors : « Au milieu de mes
vœux

qui devaient te conduire vers l'amour
de ce bien

auprès duquel plus rien n'est digne
qu'on en rêve,

quelle chaîne ou fossé sur ta route
tendus

avais-tu rencontrés, qui t'ont fait
ainsi perdre

tout espoir de poursuivre en avant
ton chemin ?

Quelles facilités, ou bien quel avantage

avais-tu découverts, écrits au front des autres,

pour ressentir si fort le besoin de leur plaire ? »

Avalant avec peine un soupir d'amertume,

ce n'est qu'avec effort que j'ai pu lui répondre,

et ma bouche forma péniblement des mots.

Je lui dis en pleurant : « Les objets corporels

avec leurs faux plaisirs détournèrent
mes pas,

dès que votre regard se fut caché
pour moi. »

« Que tu taises, dit-elle, ou même que
tu nies

ce que tu reconnais, ta faute pour
autant

n'en est pas moins connue, et ton
juge la sait.

Mais lorsque des péchés l'aveu sort
de lui-même

des lèvres du pécheur, la meule se
retourne,

dans notre tribunal, contre le fil du

glaive.

Et pour que maintenant tu ressenties
la honte

de ton erreur passée, et pour qu'une
autre fois

tu te montres plus fort avec d'autres
sirènes,

laisse à présent sécher tes larmes, et
écoute :

tu comprendras comment ma chair
ensevelie

aurait dû te montrer un tout autre
chemin.

La nature ni l'art ne t'ont jamais
offert

de plaisir comparable à celui des
beaux membres

qui me portaient jadis, et sont cendre
à présent.

Or, puisque tu perdis ce suprême
plaisir

par suite de ma mort, quel autre
objet mortel

pouvait paraître encor désirable à tes
yeux ?

Ne devais-tu plutôt, quand les choses
trompeuses

venaient de te porter ce premier
coup, lever

ton esprit jusqu'à moi, qui lors ne
trompais plus ?

A quoi sert-il d'attendre, avec du
plomb aux ailes,

des déboires nouveaux, de quelque
jeune fille

ou d'autres vanités dont le temps est
si court ?

On trompe un jeune oiseau deux ou
trois fois de suite :

mais à partir du jour qu'il a toutes
les plumes,

il saura reconnaître et la flèche et les
rets. »

Pareil à ces enfants qui, muets et

honteux,

restent à écouter et, le regard bien bas,

reconnaissent leur faute et en ont du remords,

tel j'étais demeuré : « Si tu ressens, dit-elle,

tant de peine à m'entendre, allons, lève la barbe :

tu seras plus navré de m'avoir regardée. »

Le chêne le plus fort fait moins de résistance

à l'heure où l'ouragan chez nous le déracine,

ou le vent de la terre où régnait
Iarbas^[329],

que j'en fis, pour lever la tête à ses
paroles ;

et lorsqu'elle eut dit « barbe » au lieu
de dire « tête »,

je sentis aussitôt la pointe
envenimée.

Mais dès que je levai ma face vers le
haut,

je sentis d'un regard que les êtres
premiers

avaient déjà cessé de parsemer des
fleurs,

et mes yeux, qui n'étaient pas encore assurés,

virent que Béatrice était alors tournée

vers la bête qui joint en elle deux natures.

Elle, malgré son voile et malgré la distance,

surpassait d'aussi loin sa beauté de jadis,

que sa beauté, jadis, a surpassé les autres.

Je sentis me piquer du repentir l'ortie

si fort, que les plaisirs qui m'avaient

éloigné

le plus de mon amour m'étaient les plus odieux.

Le remords me poignait si durement le cœur,

que je tombai pâmé ; celle à qui je le dois

peut seule raconter ce qu'il advint de moi.

Puis, lorsqu'un peu de force enfin revint au cœur,

cette dame apparut, que d'abord je vis seule

et qui dit, se penchant sur moi :
« Serre-moi bien ! »

Elle m'avait plongé jusqu'au cou
dans le fleuve

et s'avançait sur l'eau, me traînant
après elle

aussi facilement qu'une simple
nacelle.

Quand j'arrivai tout près de la rive
bénie,

j'ouïs l'*Asperges* *me*^[330], chanté si
doucement

qu'il m'en souvient à peine et je ne
puis l'écrire.

La belle dame alors me tendit ses
deux bras,

me prenant par la tête, et me plongeant
sous l'onde,

si bien qu'il me fallut avaler de son
eau.

Puis elle m'en sortit et, bien que tout
trempé,

me fit entrer en danse avec les quatre
belles

et chacune à son tour me couvrit de
son bras.

« Nymphes dans cet endroit et dans
le ciel étoiles,

avant que Béatrice au monde ne
descende

on nous vint désigner pour lui servir

d'esclaves.

Nous allons te mener sous ses yeux ;
ces trois femmes

au regard plus profond aiguïseront le
tien,

pour qu'il reçoive mieux son
heureuse clarté. »

Elles chantaient ainsi ; puis elles me
menèrent

au-devant du poitrail du griffon, où
déjà

Béatrice tournait son visage vers
nous.

Elles dirent alors : « Ouvre bien
grands les yeux !

Voici, nous t'avons mis devant les
émeraudes

d'où l'Amour t'a déjà décoché de ses
flèches ! »

Un millier de désirs plus brûlants
que la flamme

attachèrent mes yeux aux yeux
resplendissants

qui demeuraient toujours fixés sur le
griffon.

Et comme le miroir réfléchit le soleil,
tel le double animal rayonnait dans
ces yeux

et montrait tour à tour l'une et

l'autre nature.

Lecteur, tu peux penser si j'étais
étonné

de voir un tel objet, immobile en lui-
même,

et dont, pourtant, l'image ainsi se
transformait.

Alors, tandis que plein de stupeur et
de joie,

mon esprit savourait le céleste
aliment

qui peut rassasier sans jamais
fatiguer,

soudain les autres trois s'avancèrent
vers nous,

montrant par leur maintien leur plus
grande noblesse

et dansant aux accords de leur
céleste chant.

« Tourne ton saint regard, tourne-le,
Béatrice

(c'est ainsi que disait leur chant),
vers ton fidèle

qui, pour te retrouver, fit un si long
voyage !

Fais-nous la grâce aussi de vouloir
dévoiler

ton sourire pour lui, afin qu'il y
contemple

la seconde beauté que tu gardes
couverte ! »^[331]

Splendeur de l'éternelle et vivante
lumière,

qui donc pâlit assez à l'ombre du
Parnasse,

qui donc se soule assez de l'eau de ta
fontaine,

pour qu'on ne pense pas qu'il a
perdu l'esprit,

s'il prétend te montrer telle que tu
parus,

à l'endroit où les chœurs du Ciel te
font un cadre,

lorsque tu découvris ton visage au grand jour ?



CHANT XXXII



J'AVAIS SI FORTEMENT
appliqué mon regard

à calmer cette soif vieille de
dix années^[332],

que tous les autres sens
m'avaient abandonné ;

outre que mes yeux même avaient
des deux côtés

des murs de nonchaloir, tant ce

sourire saint

les retenait lui seul dans ses rets de
jadis ;

quand mon regard se vit tourné par
ces déesses

soudain du côté gauche, et presque
par la force,

quand je les entendis dire : « Tu fixes
trop ! »

Et la difficulté de voir clair, qui
persiste

après que le soleil nous donne dans
les yeux,

fit que pour un instant je restai sans
rien voir.

Mais l'œil s'habituant avec moins de lumière

(je dis « moins », seulement par rapport à l'éclat

suprême dont je fus séparé par la force),

je vis le groupe heureux qui venait d'esquisser

un demi-tour à droite et qui se retournait,

faisant face au soleil et aux sept candélabres.

Comme sous les pavois qui lui font un rempart

tourne le bataillon avec son
étendard,

avant que tous les rangs puissent
changer de front,

de même ces soldats du royaume
céleste

qui venaient les premiers passèrent
devant nous,

avant que le timon du char tournât à
gauche.

Les dames furent lors se placer près
des roues

et le griffon tira la charge
bienheureuse,

sans qu'un seul mouvement fût

frissonner ses plumes.

Celle qui m'avait fait traverser la
rivière,

jointe à Stace et à moi, nous suivîmes
la roue

qui traçait, en tournant, le petit arc
de cercle.

Traversant le haut bois déserté par
la faute

de la femme qui fut trop crédule au
serpent,

d'angéliques concerts nous
mesureraient les pas.

Une flèche en trois vols traverserait
peut-être

la distance qu'à peine nous avons
parcourue,

alors que de son char descendit
Béatrice.

Puis, j'entendis le chœur qui
murmurait : « Adam ! »

et tous vinrent au pied d'un arbre
dont les branches

de feuilles et de fleurs se trouvaient
dépouillées^[333].

Sa couronne, pourtant, s'évasait
d'autant plus

qu'elle montait plus haut, et l'on
admirerait

hautement sa grandeur dans la forêt
des Indes.

« Que tu peux être heureux, Griffon,
toi dont le bec

n'arrache rien de l'arbre au goût si
savoureux,

mais amer par la suite, et qui tord les
entrailles ! »

Ainsi criaient, autour de cet arbre
robuste,

tous les autres ; alors l'animal deux
fois né :

« C'est ainsi qu'on maintient la
source de justice ! »

Retournant au timon qu'il venait de

tirer,

il le mit près du pied de l'arbre
dépouillé,

l'attachant à son tronc et l'y laissant
enfin^[334].

Les plantes ici-bas, lorsque tombe
sur elles

tout l'éclat du soleil et des rayons
issus

du signe qui fait suite aux célestes
Poissons,

se gonflent sous la sève, et chacune
reprend

ses anciennes couleurs, avant que le

soleil

n'attelle ses coursiers sous un signe
nouveau.

Tel cet arbre reprit sa force et fut
couvert

par des fleurs moins que rosé et plus
que violette,

lui qui, l'instant d'avant, n'était que
branches nues.

Mais je n'ai pas compris, et l'on
ignore ici

l'hymne qui fut chanté par ces gens à
la suite,^[335]

et que je n'avais pas écouté jusqu'au

bout.

Si je savais conter comment s'était
fermée

la paupière cruelle au conte de
Syrinx^[336],

celle qui dut payer chèrement sa
veillée,

je ferais comme un peintre imitant
son modèle,

et je raconterais comment je
m'endormis :

mais qui peut expliquer comment
vient le sommeil ?

Je passerai donc vite à l'heure du

réveil :

je dis qu'une blancheur vint déchirer
le voile

du sommeil, et le cri : « Lève-toi !
Que fais-tu ? »

Lors qu'ils furent conduits près des
fleurs du pommier

qui fait avec ses fruits les délices des
anges

et offre dans le ciel des noces
éternelles,

Pierre et Jacques et Jean, endormis
tous les trois,

s'éveillèrent soudain, au bruit de la
parole

qui sut vaincre jadis des sommeils
plus profonds,

et virent tout à coup leur collègue
réduit

d'une part de Moïse et d'autre part
d'Elie,

et prendre un autre aspect l'étoile de
leur maître.

Tel je revins à moi ; et je vis se
pencher

sur moi la bonne dame à qui je dois
déjà

d'avoir conduit mes pas le long de la
rivière.

L'âme en suspens, je dis : « Où donc est Béatrice ? »

« Regarde, elle est là-bas, sous les feuilles nouvelles ;

tu peux la voir, dit-elle, assise auprès du tronc.

Tu vois aussi le chœur qui fait cercle autour d'elle ;

les autres vont là-haut, derrière le Griffon,

aux sons d'un autre chant, plus doux et plus profond. »

Et si dans son discours elle en dit davantage,

je ne sais, car mes yeux ne voyaient

plus que Celle

qui m'empêchait d'entendre ou de voir d'autres qu'elle.

Seule, elle était restée assise sur le sol,

comme voulant monter la garde auprès du char

que je vis attacher par la Bête biforme.

Les sept nymphes en cercle autour d'elle formaient

un chapitre, portant dans les mains ces flambeaux

qui restent à l'abri d'Aquilon et d'Auster.

« Tu ne resteras pas longtemps dans ces forêts ;

avec moi, tu seras à jamais citoyen

de cette Rome vraie où le Christ est Romain.

Cependant, pour le bien du monde qui vit mal,

observe donc ce char ; et tout ce que tu vois,

une fois de retour, conte-le par écrit ! »

Ainsi dit Béatrice ; et moi, qui ne voulais

que me montrer soumis à ses

commandements,

des yeux et de l'esprit j'obéis à ses ordres.

Jamais feu n'a jailli des épaisses nuées

aussi rapidement, lorsque descend la pluie

des régions du ciel qui se trouvent plus haut,

que j'ai vu lors piquer l'oiseau de Jupiter

tout le long de cet arbre, déchirant son écorce

aussi bien que les fleurs et les feuilles nouvelles.

Et de toute sa force il fonça sur le char,

qui vacilla soudain, comme au vent le vaisseau

ballotté par les flots de bâbord à tribord^[337].

Après cela, je vis se glisser dans la caisse

par-derrière ce char de triomphe un renard

qui semblait ignorer la bonne nourriture ;

mais, en lui reprochant la laideur de ses fautes,

Béatrice le fit déguerpir aussi vite
que ses pieds décharnés semblaient
le lui permettre.

Et suivant le chemin qu'il avait pris
d'abord,

sur la caisse du char je vis descendre
l'aigle,

mais il y dut laisser une part de ses
plumes.

Aussitôt une voix comme d'un cœur
en peine

parut sortir du Ciel et dire ces
paroles :

« Que l'on t'a mal chargée, ô ma
pauvre nacelle ! »

Je crus ensuite voir, juste entre les
deux roues,

que la terre s'ouvrait, et je vis un
dragon

en sortir et percer tout le char de sa
queue ;

et, pareil au frelon qui retire son
dard,

il ramenait vers lui la pointe
envenimée,

avec un bout du fond, et s'en fut
satisfait.

Le reste fut couvert comme une terre
grasse

qu'habille le gazon, par les plumes
offertes^[338]

dans une bonne et sainte intention,
sans doute,

si bien que le timon et l'une et l'autre
roue

furent entièrement noyés en moins
de temps

que la bouche ne met à lâcher un
soupir.

De l'édifice saint transformé de la
sorte

je vis surgir ensuite un peu partout
des têtes,

trois au bout du timon et une à
chaque coin^[339].

Les trois, comme les bœufs,
s'affublaient de deux cornes ;

le front des autres quatre en portait
une seule,

et l'on n'aura jamais vu des monstres
pareils.

Tranquille comme un roc au sommet
des montagnes,

je vis une putain assise sur ce
monstre,

au maintien indécent et aux regards
lascifs^[340] ;

et, comme pour veiller à ce qu'on ne
la chasse,

auprès d'elle un géant semblait
monter la garde

et tous les deux, parfois,
échangeaient des baisers.

Son regard dissolu s'étant posé sur
moi

l'espace d'un instant, cet amant
furieux

se mit à la frapper, des pieds jusqu'à
la tête ;

puis, mû par la colère et les cruels
soupçons,

il détacha le monstre et l'emmena si

loin

au fond du bois, que seul celui-ci fit
rempart

entre moi, la putain et cette étrange
bête^[341].



CHANT XXXIII



EUX, VENERUNT

gentes

»^[342],

commencèrent

les

dames,

chantant tantôt à trois,

tantôt à quatre voix

et alternant en pleurs la douce
psalmodie.

Béatrice, pieuse et soupirant aussi,

semblait les écouter, tellement altérée

que l'on eût dit Marie à côté de la croix.

Sitôt le chant fini, dès que les autres vierges

la laissèrent parler, elle leur répondit,

se dressant tout debout, rouge comme le feu :

« *Modicum et non videbitis me ;*

et iterum, vous dis-je, ô mes sœurs bien-aimées,

modicum et vos videbitis me. »^[343]

Ensuite elle les mit toutes sept
devant elle

et nous plaça d'un signe à sa suite,
en partant,

le sage qui restait et la dame et moi-
même.

Elle se mit en marche ; et je ne pense
pas

qu'elle eut plus de dix fois touché du
pied la terre,

que soudain son regard vint
rencontrer le mien

et, pleine de douceur : « Viens plus
vite ! dit-elle ;

pour me bien écouter, si pendant

notre marche

je voulais te parler, reste plus près de moi ! »

Lorsque je fus près d'elle, ainsi qu'il convenait,

elle me dit : « Pourquoi n'oses-tu pas, mon frère,

pendant que nous marchons, m'exposer tes problèmes ? »

Je me sentis alors comme ceux qui se trouvent

devant de plus grands qu'eux, lorsque, voulant parler,

leur voix n'arrive plus vivante jusqu'aux dents,

et, trop intimidé, je lui dis d'une voix étranglée à demi : « Ma dame, vous savez

quelle est mon indigence et ce qui lui convient. »

Elle me dit : « Je veux que désormais tes craintes

et ta timidité soient à jamais bannies :

cesse donc de parler comme un homme qui dort !

Il fut, mais il n'est plus, ce char que le dragon

brisait ; que les fauteurs le sachent

cependant,

la vengeance de Dieu n'a pas peur de
la soupe^[344].

Il ne restera pas toujours sans
héritier,

l'aigle qui dut laisser ses plumes sur
le char^[345],

le transformant en monstre et
ensuite en rapine,

car je vois clairement (c'est pourquoi
je l'annonce)

des astres s'approcher, libres de
toute entrave

et de tout autre obstacle, et préparer

le temps

où Cinq Cent Dix et Cinq, envoyé sur
la terre

par Dieu^[346], viendra pour mettre à
mort la courtisane,

ainsi que le géant qui fornique avec
elle.

Sans doute, mon récit te semble plus
obscur

que Thémis et le Sphinx, et ne te
convainc pas,

parce que, tout comme eux, il blesse
l'intellect ;

mais les événements seront les

Laiïades^[347]

qui fourniront la clef de cette énigme
ardue,

sans qu'en doivent souffrir les
moissons ou les bêtes.

Toi, retiens tout ceci ; telles que je
les dis,

ces paroles, dis-les à ceux qui là-bas
vivent

ce qu'ils croient vie, et n'est qu'une
course à la mort.

Quand tu raconteras ceci, rappelle-
toi,

ne dissimule pas le pitoyable état

où tu vis l'arbrisseau par deux fois
saccagé.

Quiconque le dépouille ou lui fait du
dégât

est coupable envers Dieu d'offense et
de blasphème,

puisque, s'il l'a fait saint, c'est pour
son seul usage.

Et pour l'avoir touché, la première
des âmes

implora cinq mille ans et plus, parmi
les peines,

Celui qui vint venger la morsure en
lui-même.

Et ton esprit s'endort, s'il ne veut

pas comprendre

que, si la plante est haute et s'évase
au sommet,

ce n'est pas un hasard, mais un
dessein du Ciel.

Et si de vains pensers n'avaient été
pour toi

comme les eaux de l'Else^[348], et
pareils à Pyrame

noircissant le mûrier, chacun de tes
plaisirs,

rien qu'à considérer toutes ces
circonstances

sans doute verrais-tu dans l'interdit

de l'arbre

la justice de Dieu qui s'applique au
moral.

Je remarque pourtant que ton
intelligence

s'est transformée en roc si noir et si
compact,

que l'éclat de mon dire a l'air de
t'éblouir.

Il te le faut porter en toi, sinon écrit,
du moins représenté, de la même
manière

que porte un pèlerin le bourdon ceint
de palmes. »

Je dis : « Comme la cire où l'on a mis
le sceau

ne change plus jamais l'empreinte
qu'on lui donne,

mon cerveau maintenant reste
marqué par vous.

Mais pourquoi vos propos
longuement désirés

s'envolent-ils si haut au-dessus de
ma vue,

que plus je fais d'efforts, et moins je
les atteins ? »

« Pour mieux te rappeler, dit-elle,
cette école

dont tu sais les leçons, et mieux te

faire voir

que son enseignement ne suit pas ma parole ;

que tu saches aussi que du chemin de Dieu

au vôtre, la distance est plus grande que celle

qui s'étend de la terre à la plus haute sphère. »

Je répondis alors : « Je ne me souviens pas

d'avoir jamais pensé de façon différente,

et je ne me sens pas remordre la conscience. »

« Mais si tu ne peux pas en avoir
souvenir,

dit-elle en souriant, tu dois te
rappeler

que tu viens de goûter les ondes du
Léthé ;

et si par la fumée on devine le feu,

cet oubli montre assez que tu
commis la faute

d'avoir voulu porter ton appétit
ailleurs.

Dorénavant, pourtant, je
n'envelopperai

de voiles mes propos, qu'autant qu'il

conviendra

pour que ta courte vue y puisse
pénétrer. »

Cependant, plus brillant, d'une
marche plus lente,

le soleil occupait le cercle de midi,

qui selon les endroits peut varier sa
place,

quand, comme un éclaireur qui va
devant la troupe

s'arrête, s'il découvre ou simplement
soupçonne

quelque chose d'étrange en chemin,
les sept dames

s'arrêtèrent au bord d'une petite
ombrée,

comme les frais ruisseaux en forment
dans les Alpes

sous le feuillage vert et sous les noirs
rameaux.

Au-devant j'ai cru voir le Tigre avec
l'Euphrate

qui sortaient tous les deux d'une
même fontaine

et comme deux amis se quittaient à
regret^[349].

« O toi, gloire et splendeur de notre
race humaine,

quel est donc ce ruisseau qui se divise ici

d'un seul commencement, s'éloignant de lui-même ? »

J'obtins comme réponse à cette question :

« Demande à Matelda qu'elle t'explique ! » Alors,

comme celle qui cherche à se justifier,

la belle dame dit : « Il s'était fait déjà expliquer ce détail, avec d'autres encore

que les eaux du Léthé ne peuvent effacer. »

« Peut-être un soin plus grand,
répondit Béatrice,

qui semble quelquefois nous priver
de mémoire,

obscurcit le regard de son
intelligence.

Mais voici l'Eunoé, qui coule par là-
bas :

conduis-le vers ses eaux et, selon
l'habitude

que tu connais, rends-lui sa vertu
défaillante ! »^[350]

Et comme un cœur bien né qui, sans
chercher d'excuse,

fait son propre désir du désir du
prochain

sitôt qu'il s'est traduit par un signe
quelconque,

telle la belle dame, ayant saisi ma
main,

se mit en marche et dit, en se
tournant vers Stace

d'un geste gracieux : « Viens,
accompagne-le ! »

Lecteur, si je pouvais disposer de
l'espace,

je dirais quelques mots pour chanter
ce breuvage

dont je ne me serais jamais rassasié.

Mais puisque les feuillets que j'avais
consacrés

à ce second cantique ont été tous
remplis,

le frein de l'art me dit que je dois
m'arrêter.

Ensuite je revins de cette onde
sacrée,

régénéré, pareil à la plante nouvelle

qu'un feuillage nouveau vient de
renouveler,

pur enfin, et tout prêt à monter aux
étoiles.



[1] La poésie de la mort, la poésie qui parle du royaume des morts.

[2] Les neuf filles de Pierius, roi de Thessalie, nommées d'après lui Pies ou Piérides, avaient défié les Muses. Calliope, déléguée par les autres Muses pour les représenter, étant sortie victorieuse, elles furent transformées en pies.

[3] Vénus.

[4] La constellation de la Croix du Sud, qui brille sur le ciel austral, a quatre étoiles ; et elle n'était pas tout à fait inconnue des marins et des astronomes médiévaux. Cependant, il est à supposer que

Dante, qui parle ici d'étoiles jamais vues, n'entendait pas faire allusion à cette constellation, mais à quelque groupe d'étoiles symboliques et imaginaires, représentant par exemple les quatre vertus cardinales.

[5] Caton d'Utique (95-46 av. J.-C). Il n'était pas tout à fait un vieillard, au moment de sa mort. D'autre part, on comprend que Caton, que l'Antiquité avait beaucoup admiré, jouisse, aux yeux de Dante, d'un régime de faveur : il est ici condamné sans l'être, puisque c'est lui qui l'entrée du Purgatoire. Mais Dante avait placé lui-même les païens dans le limbe, et les suicidés au septième

cercle. Plus encore, Caton avait été l'ennemi de César, avec Brutus et Cassius, dont on a vu le terrible châtement. On peut donc se demander quelle raison, difficile à entrevoir a induit Dante à traiter Caton autrement que ses pairs ; cf. E. Trucchi, *Intorno al Catone dantesco*, Rome 1927. On a avancé que c'est parce que Dante considérait son suicide comme un sacrifice qui forme la base de l'Empire comme celui de Jésus-Christ forme la base de l'Eglise (L. Pietroboni, dans *Giornale dantesco*, 1927, pp. 164-165) ; mais le sacrifice du Christ n'était pas un suicide. Le Romain était considéré

comme le champion par excellence de la liberté, cette liberté « si chère, que beaucoup de mortels l'aiment mieux que la vie » ; il ne s'était pas dressé contre l'Empire, mais contre le tyran. Peut-être l'amour de Caton pour la liberté suffit-il, aux yeux du poète, pour racheter l'erreur du suicide, et même pour la transformer en symbole et en exemple à suivre ?

[6] Il y a dans ce vers une nouvelle contradiction, que nous ne saurions expliquer ; et il ne nous semble pas que les commentateurs l'aient expliquée. Plus haut, *Enfer*, XIII, 103, Dante disait que les suicidés ne retrouveront pas leur corps, lors du

Jugement dernier ; comment se fait-il que, par une nouvelle exception, Caton soit si assuré de retrouver le sien, que Virgile lui-même le sait ?

[7] Marcia, femme de Caton d'Utique, était en effet mentionnée parmi les occupants du Limbe (*Enfer*, IV, 128).

[8] La montagne du Purgatoire est divisée en sept terrasses ou gradins.

[9] Cette réserve n'est pas sans objet, si l'on pense que dans l'*Enfer*, XXVI, le poète avait justement raconté la folle équipée d'Ulysse, qui était parvenu en vue de la montagne du purgatoire ; il y avait donc eu des

marins qui l'avaient vue) mais aucun d'eux n'était rentré chez lui.

[10] Imitation d'un passage de Virgile, *Enéide*, VI, 143-144.

[11] En d'autres termes, la montagne du Purgatoire se trouvait alors au moment du lever du soleil, et la nuit régnait sur les rives du Gange. La cosmographie de Dante, comme celle de tout le Moyen Age, partageait le globe terrestre en deux hémisphères : le monde connu, s'étendant de l'extrémité orientale de l'Inde à Finisterre en Espagne, sur 180 degrés, avec Jérusalem pour pôle ou point culminant ; et le monde inconnu et inhabitable, avec le

Purgatoire et le Paradis terrestre au centre, donc à l'antipode de Jérusalem. Admettons, pour mieux comprendre les calculs du poète, que l'extrémité orientale de l'Inde a le méridien 0 degré : nous aurons alors le tableau horaire suivant :

Gange : Longitude : 0° Heure : 24

Jérusalem : Longitude : 90° Heure : 18

Espagne : Longitude : 180° Heure : 12

Purgatoire : Longitude : 270° Heure : 6

La cosmographie dont se servait Christophe Colomb n'était pas très différente de celle-ci. Quant à la

Balance, elle tombe des mains de la nuit lorsqu'elle « vieillit » en automne, quand le soleil entre dans la constellation de ce nom.

[12] « Lorsque Israël est sorti d'Égypte. « C'est le commencement du Psaume CXIII : on le chantait anciennement en accompagnant les cadavres. Le sens anagogique est clair si l'on remplace Israël par l'âme, délivrée de l'esclavage du péché.

[13] Le soleil s'est déjà légèrement élevé sur l'horizon, et le Capricorne, qui se trouvait auparavant sur la ligne méridienne, s'est déplacé au-delà de cette ligne.

[14] C'est Casella, musicien florentin, qui avait mis en musique les vers lyriques de plusieurs poètes toscans, et de Dante entre autres. On ne sait presque rien de lui.

[15] L'ange nocher.

[16] Depuis Noël 1299, date du commencement de l'année jubilaire, dont l'ange a fait profiter tous ceux qui attendaient leur tour. On ne sait quelle est la raison du refus qu'il avait d'abord opposé à Casella.

[17] Les âmes vouées au Purgatoire, qui se réunissent sur les bords du Tibre, symbolisent clairement le salut qui ne saurait venir que de

Rome.

[18] En italien : *Amor che nella mente mi ragiona* ; c'est une chanson de Dante lui-même, que, d'après certains commentateurs, Casella avait mise en musique. Elle fait partie du *Convivio*, III.

[19] Virgile était mort à Brindisi, mais son corps avait été enterré à Naples, par ordre d'Auguste.

[20] Dante venait de s'apercevoir de l'immatérialité des esprits lorsqu'il avait voulu embrasser Casella. Il voit maintenant que Virgile ne fait pas d'ombre ; et c'est à cette curiosité nouvelle qui s'éveille en lui que

répondent les observations de Virgile.

[21] Contentez-vous de constater, sans chercher à tout prix les explications.

[22] Entre La Turbie (Alpes-Maritimes), au-dessus de Monaco, et Lerici, sur le golfe de La Spezia, la côte est très abrupte et devait être anciennement d'un accès particulièrement difficile.

[23] Manfred, fils naturel de l'empereur Frédéric II (1232-1266), fut régent des Pouilles et de Sicile après la mort de l'empereur (1250) jusqu'à l'arrivée de l'héritier, Conrad

IV (1252). Celui-ci étant mort en 1254, Manfred, qui s'était rendu agréable aux Italiens, supplanta Corradin, héritier légitime, mais mineur. Il fut âprement combattu par le pape Clément IV, qui donna la couronne de Naples à Charles d'Anjou, à charge de la conquérir sur Manfred. Celui-ci trouva la mort dans la bataille de Bénévent (1266).

[24] Constance, femme de Pierre III, roi d'Aragon et de Sicile, et mère de Frédéric, roi et « gloire de Sicile », et de Jacques, roi et « gloire d'Aragon ». Ce jugement s'entend formulé par Manfred : pour l'opinion de Dante sur ces mêmes souverains,

cf. plus loin, note 70, et note 278.

[25] Manfred étant excommunié, on ne pouvait lui donner la sépulture ecclésiastique. On l'avait enterré sur le champ de bataille ; mais le terrain appartenait à l'Eglise et l'évêque de Cosenza, Bartolomeo Pignatelli, fit enlever le cadavre, à cierges éteints, comme on enterrait les excommuniés, et le jeter sur un terrain vague, près de la rivière Garigliano, dite aussi Verde.

[26] L'erreur des philosophes qui prétendaient qu'il y avait plusieurs âmes : les platoniciens en voyaient trois (végétative, sensitive et intellectuelle) et les manichéens, deux

(végétative et intellectuelle).

[27] En d'autres termes, lorsque l'attention est fixée sur un objet quelconque, il faut considérer deux facultés différentes, et différemment attachées à l'âme. Si, par exemple, nous regardons un spectacle ou un paysage avec attention, ce « pouvoir de l'esprit » se rattache à l'âme, qu'elle concentre sur l'objet et qui réalise ce spectacle ; si pendant ce temps une horloge donne l'heure, « le pouvoir de l'entendre » existe en nous, et nous l'entendons effectivement ; mais comme cette faculté « reste libre » par rapport à l'âme, qu'elle n'intéresse pas

actuellement, l'intelligence n'enregistre pas ce que cette faculté vient de percevoir – et c'est ce qui fait que le temps s'écoule sans que nous nous en rendions compte.

[28] Trois heures et demie environ viennent donc de passer depuis le moment où l'ange nocher est apparu.

[29] San Léo, près de San Marino, appartenait au duché d'Urbino ; on n'y montait anciennement que par un sentier taillé dans le roc. Noli, sur la Riviera italienne, se trouve isolé au fond d'un cirque d'étroites falaises difficilement accessibles. Bismantova, au sud de Reggio Emilia, possédait un château fort,

maintenant disparu, et d'un accès également difficile. Le texte italien, tel que le donnent les documents les plus connus, est : *Montasi su in Bismantova e in Cacume*. Les commentateurs qui admettent cette leçon identifient *Cacume* avec une montagne de ce nom, dans les Marais Pontins. Nous préférons lire, avec Torraca et d'autres commentateurs, *cacume* « sommet » ; d'autant plus que la montagne de Cacume n'est pas réputée pour la difficulté de son accès.

[30] La montée des deux poètes les conduit au palier ou replat de l'Antipurgatoire ; les négligents y

attendent d'être admis dans le Purgatoire, un temps égal à celui de leur vie sur terre.

[31] Le quadrant ou quart de cercle a 90 degrés ; l'angle de la pente suivie par les deux poètes avait donc de 45 à 90 degrés, c'est-à-dire qu'il s'approchait de la verticale.

[32] Regardant le lever du soleil, Dante s'étonne de le voir aller à gauche : c'est une idée qui lui vient de Lucain, Pharsale, IX, 538-539. Pour mieux la comprendre, il faut partir de l'observation de l'orbite céleste, faite à Jérusalem : là, Dante sait que l'on voit le soleil courir du Gange à l'Océan, soit de gauche à

droite, puisqu'il suit sur le ciel la ligne équatoriale, qui est au sud de Jérusalem. Pour qui le regarde du Purgatoire, qui a l'équateur au nord, le soleil court de l'Océan vers le Gange, c'est-à-dire de gauche à droite. C'est ce que Virgile lui explique plus loin.

[33] En d'autres termes : Si le soleil n'était pas maintenant dans la constellation du Bélier, mais dans celle des Gémeaux, qui se trouve plus au nord, tu verrais sa route passer bien plus près des Ourses, c'est-à-dire du Pôle Nord, qu'elle ne le fait.

[34] Plus on arrive haut sur la montagne du Purgatoire plus on se

délivre de la charge des péchés, et plus l'ascension devient aisée. Le voyage est donc pénible au commencement – et de là les efforts visibles du poète pour gravir le bas de la montagne.

[35] Florentin, fabricant de manches de rebecs et de luths. Nous n'en savons que ce qu'en raconte le commentateur du XIV^e siècle connu sous le nom d'Anonyme Florentin : « C'était l'homme du monde le plus paresseux qui ait jamais existé. On raconte de lui qu'il arrivait le matin à sa boutique, il s'y asseyait et ne se levait plus avant d'aller manger et se coucher. Notre auteur était fort son

familier et lui reprochait souvent cette négligence. Un jour qu'il le lui reprochait encore, Belacqua lui répondit avec les paroles d'Aristote : « C'est dans le repos et dans la tranquillité que l'âme acquiert la sagesse. » Alors l'auteur lui répondit : « Certes, si c'est en restant assis que l'on devient sage, il n'y a pas de plus sage que toi. »

[36] Un des sept psaumes de la pénitence.

[37] En portant aux vivants leurs nouvelles, ou en priant pour eux, comme il promet de le faire parfois.

[38] Les âmes de ceux qui furent

négligents et n'eurent pas assez de temps pour le repentir, à cause de leur mort violente, occupent la seconde terrasse de l'Antipurgatoire.

[39] Iacopo del Cassero, originaire de Fano, podestat de Bologne (1296-1297), se trouvait à Fano lorsqu'il fut appelé à Milan pour être podestat. Pour éviter les terres d'Azzo VIII d'Esté, marquis de Ferrare, qui était son pire ennemi, il voulut se rendre à Milan par Venise et Padoue. C'est dans le territoire de Padoue, « pays d'Anténor », à Oriago, qu'il fut surpris et assassiné par les sbires du marquis ; on voit toujours sa sépulture dans l'église de

Saint-Dominique de Fano.

[40] La Marche d'Ancône, qui va de la Romagne au nord, jusqu'au royaume de Naples, où régnait alors Charles II d'Anjou.

[41] Anténor (cf. la note 309 de l'*Enfer*) passait pour avoir été le fondateur de la ville de Padoue.

[42] S'il avait choisi, alors que ses persécuteurs l'avaient découvert à Oriago, de se diriger vers Mira, qui est sur la route de Padoue, Iacopo pense qu'il eût pu se sauver. Il suivit cependant une inspiration malencontreuse, en se dirigeant vers des marais, qui l'arrêtèrent dans sa

marche, et où il se fit attraper par ses assassins.

[43] Buonconte de Montefeltre était le fils de ce Guido de Montefeltre, conseiller de la fraude, sur lequel cf. *l'Enfer*, note 259. Il conduisait les Gibelins d'Arezzo à la bataille de Campaldin, dans laquelle il trouva la mort, le 11 juin 1289. Dante avait combattu dans les range Florentins, dans cette même bataille.

[44] Campaldino se trouve dans le Casentin, qui est vallée supérieure de l'Arno. Archiano est un affluent de ce fleuve ; et l'ermitage dont il est parlé est celui des camaldules de saint Romuald, près du joug de

Falterona : ces deux noms sont mentionnés par le poète, saint Romuald et Paradis, XXII, 49, et Falterona au *Purgatoire*, XIV, 17.

[45] Là où disparaît le nom d'Archiano, parce que la rivière de ce nom se verse dans l'Arno.

[46] Pratomagno et la Giogana sont les deux massifs qui bornent la campagne de Campaldin.

[47] Pia dei Tolomei, de Sienne, femme de Nello dei Pannocchieschi, seigneur du château della Pietra, dans la Maremme. Son mari, désireux d'épouser Marguerite Aldobrandeschi, trois fois veuve, avait

fait tuer sa femme ; il semble qu'il la fit jeter du haut d'une fenêtre de son château, en simulant ensuite un accident. Cet assassinat dut être perpétré entre 1297 et 1300.

[48] Benincasa de Laterina, juge à Arezzo, fut assassiné par Ghino di Tacco, de Sienne, personnage mentionné dans le Décaméron de Boccace, pour venger un parent que ce juge avait condamné, d'ailleurs justement.

[49] Guccio dei Tarlati, de Pietramala dans la région d'Arezzo, se noya dans l'Arno en poursuivant les Bostoli, ses ennemis.

[50] Frédéric, fils de Guido Novello, des comtes Guidi, tué un Bostoli de la famille mentionnée dans la note précédente, vers 1290. Selon les anciens commentateurs, celui de Pise est Farinata, fils de Marzucco degli Scorgiani, de Pise. Son père, vaillant chevalier, avait fini par entrer dans l'Ordre de Saint-François. Farinata ayant été tué par un certain Beccio da Caprona, son père prêcha dans son oraison funèbre la paix et le pardon, et vint baiser la main du tueur de son fils.

[51] Orso degli Alberti, fils de Napoléon Alberti, comte de Mangona (cf. *Enfer*, note 303), avait été tué

par Alberto Alberti, son cousin.

[52] Chirurgien, chambellan de Philippe III le Hardi, roi de France. Louis, prince héritier de la couronne de France, étant mort en 1276, Pierre de la Brosse fit peser le soupçon d'empoisonnement sur Marie de Brabant, seconde femme du roi. Celle-ci s'en vengea en l'accusant plus tard de trahison en faveur du roi de Castille ; et le roi Philippe le fit pendre, en 1278. Les expressions qu'emploie le poète au sujet de « la dame de Brabant » prouvent assez qu'il croyait Pierre de la Brosse innocent.

[53] Allusion à un vers de L'Enéide,

VI, 373, par lequel la Sibylle répond à une prière indiscrete de Palinure : *Desine fata deum flecti sperare precando*, « abandonne l'espoir de faire fléchir le destin fixé par les dieux, à force de prières ».

[54] Sordello, originaire de Goito dans le duché de Mantoue, trouvère du XIIIe siècle. Dante l'avait en grande estime, car il en parle aussi dans *De vulgari eloquentia*, I, 15 ; mais s'il l'a choisi comme personnage du *Purgatoire*, c'est sans doute parce qu'il était Mantouan, comme Virgile.

[55] En rédigeant le code des lois de Rome.

[56] Albert d'Autriche, fils de Rodolphe de Habsbourg empereur d'Allemagne de 1298 à 1303 : il négligea les affaires d'Italie, comme son père.

[57] L'intention évidente qui a présidé au choix des noms de ces quatre familles est de montrer à quel point les maisons les plus nobles d'Italie sont divisées et ruinées par la guerre civile. La raison de leur choix n'est pas aussi sûre D'après les uns, il s'agit de familles rivales et qui luttaient pour se détruire : les Capulets et les Montaigus à Vérone (ce sont les deux familles auxquelles appartenaient Roméo et Juliette), les

Monaldi et les Filippeschi à Orvieto. D'après les autres, le poète entend signaler la ruine des familles gibelines d'Italie, c'est-à-dire des propres partisans de l'empereur, qui abandonne sa cause et la leur : les Montecchi à Vérone, les Cappelletti à Crémone, les Monaldi à Pérouse et les Filippeschi à Orvieto. Cette explication paraît la plus logique mais se heurte à une difficulté de fait, car les Cappelletti étaient Guelfes.

[58] Comté dans la Maremme de Sienne, qu'assiégeaient à la fois, vers 1300, la ville de Sienne et les armées du pape.

[59] Rome s'entend ici comme siège de l'Empire, que Dante appelle de tous ses vœux, pour mettre une fin aux abus et aux empiétements de l'autorité spirituelle, rendus possible par la carence de l'autorité politique. Il faut ajouter cependant que ce passage doit avoir été écrit après 1305, date où les papes avaient transféré leur siège à Avignon – en sorte que Rome était alors deux fois abandonnée.

[60] Claudius Marcellus, consul et partisan de Pompée, ici parce qu'ennemi acharné de César : tous les vilains qui usurpent une place, en rognant sur l'autorité de l'Empire,

s'imaginent ou veulent faire croire qu'ils combattent pour la liberté.

[61] Ces membres semblent être les partis politiques, les Guelfes et les Gibelins, les Blancs et les Noirs, qui se sont chassés les uns les autres.

[62] Les trois vertus théologiques : foi, espérance, charité.

[63] Le vallon des princes négligents.

[64] Prière que l'on récite après vêpres, pour demander à la Vierge la grâce de nous retirer de cette vallée de larmes : elle convient donc parfaitement, dans cette circonstance.

[65] Rodolphe de Habsbourg, empereur d'Allemagne (1273-1291), avait déjà été accusé de négligence par Dante, cf. la note 56. « L'autre » semble être son successeur non immédiat, Henri VII (1308-1313).

[66] Ottokar II, roi de Bohême (1253-1278), fut le principal ennemi de Rodolphe de Habsbourg ; mais l'inimitié terrestre n'est plus de mise ici. Son fils, Venceslas IV le Pieux, roi de Bohême (1278-1305) et de Pologne (1300-1305), ne jouit pas de la sympathie du poète.

[67] Le camus est Philippe III le Hardi, roi de France (1270-1285), mort à Perpignan, de retour d'une

expédition en Aragon où il avait essuyé des revers. Son interlocuteur est Henri Ier le Gros, roi de Navarre. Ils étaient père et beau-père de Philippe IV le Bel, roi de France, sévèrement jugé par Dante dans d'autres endroits de son poème.

[68] Le premier est Pierre III, roi d'Aragon (1276-1285) le pire ennemi de son voisin Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile (1264-1285), qu'il supplanta après les Vêpres siciliennes. Pierre III était le mari de Constance, fille de Manfred ; cf. plus haut, la note 24.

[69] L'aîné de Pierre III, Alphonse III, roi d'Aragon de 1285 à 1291 ; il

mourut sans avoir eu d'enfants. Mais sa réputation n'est pas aussi bonne que la lui fait Dante ; en sorte qu'on a pensé qu'il faisait plutôt allusion au cadet, Pierre, mort très jeune et sans avoir régné.

[70] Jacques II, dit le Juste, roi d'Aragon (1291-1327), et Frédéric II, roi de Sicile (1296-1337), « gloire de Sicile et d'Aragon » d'après leur grand-père Manfred (cf. la note 24). L'histoire n'a pas été pour eux aussi sévère que Dante.

[71] Ce sont les mêmes Charles d'Anjou et Pierre III d'Aragon, dont il a déjà été question.

[72] Constance, fille de Manfred, femme de Pierre III, eut un meilleur mari que Béatrice, fille de Raymond, comte de Provence, et femme de Charles d'Anjou, et que la seconde femme de celui-ci, Marguerite, fille du duc de Bourgogne.

[73] Henri III, roi d'Angleterre (1216-1272, souverain falot, père d'Edouard Ier, roi de 1272 à 1307.

[74] Guillaume III, marquis de Montferrat de 1254 à 1292, vicaire de l'empereur en Lombardie, durement combattu les villes guelfes. Prisonnier des habitants d'Alexandrie, le firent mourir dans une cage de fer ; son fils voulut

venger sa mort, ce qui provoqua de longs sanglants combats entre Montferrat et Alexandrie, soutenue par les Visconti de Milan.

[75] Hymne que l'on chante à complies, et qui commence : *Te lucis ante termimon, renim creator, poscimus* (Toi créateur des choses, nous te demandons avant la fin du jour).

[76] Nino Visconti, fils de Giovanni Visconti et de la fille d'Ugolin della Gherardesca – le célèbre Ugolin du chant XXXIII de *L'Enfer* – avait été ami de Dante. Juge de Gallure en Sardaigne et magistrat de Pise avec son grand-père, il mourut en 1296 ;

cf. aussi la note *Enfer* 214.

[77] Conrad Malaspina, dont il sera encore question à la fin de ce chant.

[78] Jeanne, née vers 1292, était fille unique de Nino Visconti. Elle se maria plus tard à Rizzardo da Camino (cf. *Paradis*, IX, 50), resta veuve en 1312, et mourut pauvre et seule à Florence, avant 1339.

[79] Béatrice, fille d'Obizzo II d'Esté, se remaria à Galeazzo Visconti ; mais Dante anticipe, car ce mariage est de juin 1300. Galeazzo fut chassé de Milan en 1302 ; et c'est pourquoi Nino dit que sa femme doit regretter son second mariage.

[80] Les Visconti de Pise portaient pour armes le coq, et Visconti de Milan, la guivre.

[81] Ce passage n'est pas clair, et embarrasse les commentateurs. Il ne saurait s'agir d'étoiles réelles, car on ne comprend pas comment elles disparaissent du matin au soir surtout lorsqu'elles tournent si près du pôle. Sans doute le poète n'avait-il en vue que le sens allégorique : les quatre étoiles qui apparaissaient le matin sont les quatre vertus cardinales, qui caractérisent la vie active ; et les trois étoiles du soir sont les vertus théologales, foi, espérance et charité qui conviennent

mieux à la vie contemplative.

[82] Fils de Frédéric Ier Malaspina, marquis de Villafranca, et petit-fils de Conrad Ier le Vieux. Le château de Villafranca s'élevait dans la région de Val di Magra.

[83] C'est-à-dire que les Malaspina s'étaient également distingués par leur magnanimité et par leur vaillance.

[84] Par elle il faut entendre sans doute la maison des Malaspina. L'identification n'est pas aussi évidente, pour ce qui concerne « le chef pervers », qui est peut-être le pape Boniface VIII.

[85] Sept ans ne passeront pas avant que tu ne sois l'hôte des Malaspina, dans la Lunigiane. Sur tout ce passage, cf. *Dante e la Lunigiana*, Milan 1909.

[86] L'Aurore. Amoureuse de Tithon, elle avait demandé à Jupiter de le rendre immortel comme elle, mais elle avait oublié de lui demander en même temps la jeunesse éternelle. L'interprétation exacte de tout ce passage est rendue difficile par l'absence d'indication sur l'endroit où blanchissait l'Aurore ; il semble cependant qu'il faut comprendre que Dante se référait tout d'abord à l'heure italienne.

Cependant, ce n'est pas là la seule difficulté de ce texte, très diversement interprété par les commentateurs.

[87] Cela veut dire, sans doute, que l'Aurore se montrait à l'horizon avec la constellation ainsi désignée. Compte tenu de la saison (le printemps), cette constellation devrait être celle des Poissons (19 février au 21 mars), qui précède le Bélier (comme l'aurore précède le soleil, qui se trouvait alors dans le Bélier) ; mais la description qu'en donne Dante fait penser plutôt au Scorpion.

[88] Si l'on considère qu'en ce

moment de l'année la nuit est à peu près égale au jour, les trois pas vers le jour doivent être les trois premières heures de la nuit. Si l'on admet que celle-ci commence vers six heures du soir, Dante veut dire qu'il était alors environ neuf heures du soir au Purgatoire ; ce qui correspond (cf. la note 11) à six heures du matin, approximativement, pour l'Italie. Cette interprétation d'un passage particulièrement confus est possible, sans être tout à fait sûre.

[89] Allusion à la légende mythologique de Procné et de sa sœur Philomèle.

[90] Dante rêve ce qui lui arrive réellement : il est transporté en haut, sur la montagne du Purgatoire, par Lucie, qui n'est autre que la Grâce divine (cf. *Enfer*, note 27).

[91] Il était donc environ huit heures du matin.

[92] La marche blanche symbolise la contrition ; la noire, la confession orale ; et la rouge, la satisfaction par les œuvres. Le seuil en diamant symbolise la fermeté du confesseur.

[93] Les sept péchés capitaux, symbolisés par sept plaies ; chacun d'eux s'effacera lors du passage à la terrasse correspondante du

Purgatoire. Cf. G. R. Sarolli, *Noterella biblica sui sette P*, dans *Giornale dantesco*, 1957, p. 217-224.

[94] La cendre a la couleur de l'humilité.

[95] Les deux clefs du règne des cieux sont le symbole du pouvoir apostolique de l'Eglise. La clef d'argent représente l'autorité divine grâce à laquelle le prêtre absout ; la clef d'or est la science qui lui permet de peser et de juger les fautes, avant d'absoudre. La clef d'or est plus chère, parce que d'origine divine.

[96] L'absolution reste sans effet, si

le pécheur retourne à son péché.

[97] Lors de l'entrée de César à Rome, L. Cecilius Metellus, tribun de la plèbe et gardien du trésor de Rome, qui était conservé dans un dépôt au-dessous de la Roche Tarpéienne, voulut s'opposer, mais inutilement. César le fit expulser, et la porte du trésor, ouverte par force, « gémit avec un grand bruit », selon Lucain, Pharsaïe, III, 154-155.

[98] Hymne de louange, composé par saint Ambroise.

[99] La première terrasse du Purgatoire, sur laquelle les orgueilleux cheminent accablés par

d'énormes poids qu'ils doivent supporter.

[100] La première terrasse, qui fait tout le tour du mont, a une largeur comprise entre 5 et 6 mètres.

[101] « Voici la servante de Dieu » (Luc I, 38). Le premier haut-relief représente l'Annonciation, offerte ici, comme toutes les scènes suivantes, comme exemple d'humilité : c'est la vertu contraire au vice que l'on purge sur ce palier.

[102] Allusion à un passage de la Bible (II Rois VI : 6-7) : Pendant le transport de l'arche, Oza, l'un des accompagnants, eut l'impression

qu'elle se balançait dangereusement et voulut la soutenir : mais seuls les prêtres pouvaient la toucher, et Oza mourut sur place, victime de sa témérité. Dante, qui était partisan ardent de la séparation des pouvoirs, ne pouvait oublier cet exemple.

[103] Dans le même passage de la Bible, Michol reprochait à David de s'être exposé aux yeux de ses sujets dans la tenue d'un bouffon. Mais ce n'est là qu'un autre exemple d'humilité.

[104] D'après une légende médiévale, le pape Grégoire le Grand (590-604), touché par le renom de justice dont jouissait Trajan, et par

sa damnation, avait réussi par ses prières à le faire ressusciter pour recevoir le baptême et le faire entrer au Paradis. Cette légende figure déjà dans la *Vie de Saint Grégoire* par Paul Diacre, et se trouve expliquée du point de vue dogmatique par saint Thomas d'Aquin ; voir aussi *Paradis*, note 286. Quant à la légende du jugement de Trajan en faveur de la veuve, elle est aussi racontée dans le *Novellino*, LXIX, et dans d'autres recueils du Moyen Age ; cf. Alphonse Chacon (dit Ciaconius), *Historia ceu verissima a calumniis multorum vindicata, quae refen Trafani animant precibus divi Gregorii a Tartareis*

cruciatibus ereptam, Rome 1576 ; G. Paris, *La Légende de Trajan*, dans *Mélanges publiés par l'Ecole des Hautes Etudes*, Paris 1878, pp. 261-298.

[105] *Le Jugement dernier*.

[106] Humbert Aldobrandeschi, comte de Santafiore, d'une puissante famille gibeline de la maremme de Sienne, est mort dans la bataille de Campagnatico, en 1259. Sur les malheurs de ceux de Santafiore, cf. plus haut, note 58.

[107] Il marchait courbé, non seulement pour mieux voir et entendre, mais aussi pour se plier

lui-même à la règle de pénitence, et pour se punir de son orgueil.

[108] Oderisi de Gubbio était un miniaturiste, mort probablement en 1299. De ses œuvres on ne connaît que deux missels à miniatures.

[109] Franco Bolognese était contemporain d'Oderisi. Vasari, qui parle des deux, le considère bien supérieur ; mais il se peut qu'il se soit laissé influencer, dans son jugement, par la modestie tardive d'Oderisi, dans le poème de Dante.

[110] Giovanni Cimabue (1240?-1302 ?) fut l'un des premiers à orienter la peinture occidentale sur

des chemins différents de la typologie byzantine. Très admiré de son vivant, a gloire fut obscurcie par la réputation de Giotto di Bondone (1266 ?-1337) : ce peintre, le plus illustre de son siècle, fut ami de Dante et auteur de son seul portrait authentique.

[111] Guido Guinzelli (12307-1276), dont il sera question plus loin (cf. la note 292), avait été supplanté, dans la mémoire des contemporains de Dante, par la gloire plus sûre de Guido Cavalcanti, ami du poète, dont il a déjà été question (cf. *Enfer*, note 89).

[112] Les commentateurs admettent

d'une façon assez unanime que Dante pense à lui, en écrivant ceci : c'est sa propre gloire qui fera bientôt obscurcir celle des deux Guido qu'il vient de mentionner. Cette interprétation repose sur des bases bien frêles. Dante n'a fait jusqu'à présent que parler de l'oubli qui guette les artistes des générations précédentes, lorsqu'un autre artiste de la même catégorie le remplace dans la conscience du public. Franco Bolognese était très probablement plus jeune qu'Oderisi ; Giotto était né environ vingt-cinq ans après Cimabue ; et Guido Cavalcanti avait quelque vingt-cinq ans de moins que

Guinizelli. Il est donc évident que Dante pense à un jeu naturel des générations qui se suivent et se remplacent. S'il en est ainsi, il n'aurait su se proposer lui-même comme remplaçant de Cavalcanti, qui était son contemporain et son ami. Ce qu'il veut dire, c'est que ce même jeu auquel il se réfère permet de supposer qu'en 1300 le remplaçant de Cavalcanti était déjà né, même s'il ne s'était pas produit encore. Ceci, sans tenir compte du fait que la preuve d'orgueil qu'on lui attribue, injustement à notre sens, se Place juste au moment où il devrait se repentir de son orgueil et faire

preuve d'humilité.

[113] Provenzan Salvani, chef des Gibelins de Sienne après la victoire de Montaperti, et bientôt chef de tous les Gibelins de Toscane, fut fait prisonnier et décapité par les florentins, dans la bataille de Valdelsa, en 1269. Il voulut devenir seigneur de Sienne, sans aucun droit, si ce n'est celui que lui conférait la force de son parti : c'est là le reproche que lui fait Dante.

[114] La grande place de la ville de Sienne.

[115] Mino dei Mini, fait prisonnier par Charles Ier d'Anjou, dans la

bataille de Tagliacozzo. On demanda 10 000 florins pour son rachat. « La nouvelle en vint à messire Provenzano, et craignant pour son ami, il fit mettre une table couverte d'un tapis dans la place de Sienne, et assis là, il demandait modestement aux Siennois de l'aider dans ce besoin avec un peu d'argent, sans y obliger personne, mais demandant humblement leur concours ; et les Siennois, voyant leur seigneur, qui d'habitude était très altier, les solliciter si doucement, s'en sentirent émus, et chacun l'y aida selon son pouvoir. » (Jacopo della Lana.)

[116] Tes concitoyens, les Florentins,

en confisquant tes biens et en te bannissant de ta ville, t'obligeront de même à solliciter l'aide des autres : c'est alors que tu sauras ce que c'est que frissonner d'angoisse.

[117] Elle n'est devenue aisée qu'une fois purgée la peine des orgueilleux.

[118] Des exemples de superbe, gravés sur la route, font pendants aux exemples de modestie et d'humilité qui ornaient la paroi.

[119] Le premier des anges, Lucifer.

[120] Briarée, déjà mentionné (*Enfer*, XXXI, 98), avait pris part à la guerre des Titans contre les dieux, et avait été abattu par la foudre de Jupiter.

Thymbrée est un surnom d'Apollon.

[121] Arachné s'étant vantée de faire des tissus plus fins que ceux de Pallas, celle-ci l'avait changée en araignée.

[122] Roboam, fils de Salomon et roi d'Israël, ayant traité durement et hautainement ses sujets, qui se révoltèrent, fut obligé de fuir pour se mettre à l'abri de leur poursuite.

[123] Alcméon tua sa mère Eriphyle, parce que celle-ci, en échange d'un collier, avait révélé à Polynice la cachette de son mari Amphiaraüs ; cf. *Enfer*, note 193.

[124] Sennachérib, roi d'Assyrie, qui

fit en vain la guerre à Ezéchias, fut massacré dans le temple par ses enfants.

[125] La sixième heure vient de passer : c'est l'heure qui correspond aujourd'hui à midi.

[126] Ce geste efface le premier des sept P inscrits sur le front du poète et prouve qu'il a fait pénitence dans le premier giron du Purgatoire ; il en sera de même sur chaque terrasse.

[127] Rubaconte, qui portait ce nom d'après le podestat qui avait commencé sa construction en 1237, est le pont appelé aujourd'hui della Grazie, dans Florence « la sagement

gouvernée », allant vers San Miniato a Monte. Naturellement, le qualificatif accordé à la ville est ironique ! et les vers suivants le disent assez clairement.

[128] La montée qui conduit, par le moyen de l'escalier étroit, de la première à la deuxième terrasse du Purgatoire.

[129] La première des béatitudes évangéliques, promises par le Christ dans le Sermon sur la Montagne. Malgré le pluriel « des voix », il faut entendre que c'est l'angle seul qui chante ; cet emploi n'est pas sans exemple.

[130] La deuxième terrasse circulaire du Purgatoire, réservée aux envieux : les pénitents restent assis, s'appuyant contre la montagne, les paupières cousues avec du fil de fer.

[131] On n'y trouve pas des représentations plastiques, comme sur la corniche et le long de la route, sur la terrasse précédente.

[132] Ces voix qui passent dans les airs offrent aux âmes pénitentes des exemples insignes d'amour du prochain : c'est la vertu dont les envieux ont le plus besoin.

[133] Paroles de charité, dites par la Vierge à son Fils, lors des noces de

Cana.

[134] Ces mots sont censés prononcés par Pylade, qui voulut se faire passer pour Oreste, pour mourir à sa place, en Tauride, donnant ainsi un clair exemple d'amitié.

[135] Précepte évangélique : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (Mat. V : 43).

[136] Le Léthé, qui fait oublier à l'âme déjà purifiée jusqu'au souvenir de ses fautes de jadis.

[137] Sapia, Siennoise, tante de Provenzan Salvani (cf. plus haut, la note 113) et femme de Ghinibaldo

Saracini, seigneur de Castiglioncello ; elle mourut entre 1274 et 1289. Selon Benvenuto da Imola, elle souhaitait si ardemment la défaite de ses compatriotes, qu'elle avait promis de se jeter par la fenêtre, si les Siennois rentraient victorieux. Cf. U. Frittelli, *Si può rinfimar Sapia ? Chiosa dantesca*, Sienne 1920 ; A. Lisini, *A proposito di una recente pubblicazione su ta Sapia dantesca*, dans *Bullettino sanese di storia patria*, XXVII, 1920, pp. 61-89.

[138] La bataille de Colle di Valdelsa (1269), où les Siennois furent défaits par les Florentins et où Provenzan

Salvani trouva la mort.

[139] Pier Pettinaio, tertiaire franciscain, mourut en odeur de sainteté, en 1289. Cf. *Vita del B. Pietro Pettinajo Sanese, volgarizzata da una leggenda latina* [di Fra Pietro da Montermi] del 1333 per F. Serafino Ferri, Vanno 1508, corretta e riordinata dal P. M. De Angelis, Sienne 1802.

[140] Le poète craint moins la terrasse des envieux que celle des orgueilleux, puisqu'il se sent plus coupable de ce vice-ci que de celui-là.

[141] Talamon était un port sur la côte toscane, non loin d'Orbetello.

Les Siennois l'achetèrent en 1303 et y firent H grands travaux, car ils ne disposaient pas d'une autre sortie à la mer libre ; cependant ils ne recueillirent pas le fruit de leurs peines, car ce port, situé aux confins de maremme siennoise, ne jouissait pas d'un bon climat et n'attira guère les habitants.

[142] Le bruit avait couru qu'un grand cours d'eau, qu'on appelait la Diane, coulait au-dessous de la ville de Sienne. Les Siennois ne disposaient que de quantités insuffisantes d'eau : ils firent de grosses dépenses pour chercher cette nappe d'eau, qui n'apparut jamais.

Nous ne savons s'il s'agit d'un fait historique ou de quelque anecdote malveillante inventée par les Florentins.

[143] Cf. plus haut, la note 44.

[144] Pélore, aujourd'hui cap Faro, est la pointe extrême de la Sicile, à proximité de la côte de Calabre : c'est un prolongement des Apennins. Dante ne le sait pas par la géologie, mais par la tradition antique, qui veut que la Sicile ait été primitivement rattachée au continent.

[145] Les porcs qui habitent le cours supérieur de l'Arno sont les

habitants du Casentin en général, et les comtes Romena en particulier, puisqu'ils étaient dits aussi di Porciano. Cf. sur eux plus haut, *Enfer*, note 285.

[146] Les roquets sont les habitants d'Arezzo, réputés par Dante plus insolents que vraiment forts ; c'est près d'Arezzo que l'Arno fait un coude, comme pour détourner « son museau ».

[147] Le Valdarno supérieur, correspondant à la région de Florence.

[148] Le Valdarno inférieur ; les renards sont les Pisans.

[149] Fulcieri dei Calboli en Romagne, podestat de Florence en 1303 et chef du parti des Noirs. C'est lui qui décréta le bannissement des Blancs, dont Dante, et qui fit arrêter ensuite ce qui restait de ce parti à Florence, et les fit décapiter.

[150] Guido del Duca, de la maison des Mainardi de Ravenne, était seigneur de Bertinoro ; il avait été juge à Faenza (1195) et à Rimini (1199) et était mort vers 1250. Cf. P. Amaducci, *Lo spirto di Romagna*, dans *Ricordi di Ravenna médiévale*, Ravenne 1921.

[151] Cette réflexion se trouve longuement commentée au chant

suivant.

[152] Rinieri da Calboli, de la noble famille guelfe des Paolucci de Forli, fut podestat de Parme (1252). Ayant été exilé de Forli en 1294, il y revint en 1296, mais il fut pris et tué.

[153] Lizio, seigneur de Valbona, était Guelfe, au service de Guido Novello, podestat de Florence en 1260. Arrigo Mainardi, de la famille des seigneurs de Bertinoro (cf. plus haut, la note 150), avait été l'ami de Guido del Duca. Pierre Traversaro, Gibelin, fut seigneur de Ravenne de 1218 jusqu'à sa mort, en 1225. Guido di Carpigna, de la famille des comtes de Miratoio de Carpegna, dans la

région de Montefeltro, ne nous est connu que par l'éloge que, à sa générosité, font les anciens commentateurs du poème.

[154] Fabbro Lambertazzi, de Bologne, chef des Gibelin de Romagne, mourut en 1259. Bernardino di Fosco, podestat de Pise (1248) et de Sienne (1249), était connu par ses libéralités.

[155] Guido de Prata, dans la région de Faenza, ami du suivant. Ugolin d'Azzo, de la famille toscane des Ubaldini fut consul de Faenza (1170). Federico Tignoso, de Rimini ainsi appelé par antiphrase, à cause de sa belle chevelure blonde. Les

Traversari et les Anastagi étaient deux grandes familles de Ravenne.

[156] En Romagne.

[157] Brettinoro, aujourd'hui Bertinoro, ville entre Forli et Cesena, fief des Mainardi dont il a été question plus haut.

[158] Bagnacaval, bourgade sur le Senio, dans la région de Ravenne, fief des comtes Malvicini, dont la dernière descendante, en 1300, était la femme de Guido de Polenta, le dernier protecteur de Dante. Castrocaro et Conio étaient fiefs des comtes de Barbiano.

[159] Maghinardo Pagano de

Susinana, chef et « diable » des Pagano, famille noble de Faenza, mourut en 1302.

[160] Ugolin dei Fantolini, de Cerfugnana dans la région de Faenza, mort vers 1278, avait laissé derrière lui une bonne réputation, que ses deux fils, morts avant 1286, n'avaient pas eu le temps de ternir.

[161] Paroles de Caïn après son meurtre. Cette vision, ainsi que la suivante, complètent les exemples de charité, par de nouveaux exemples, d'envie punie.

[162] Aglaure, envieuse des amours de sa sœur Hersé et e Mercure, avait

été changée par ce dieu en rocher.

[163] Le soleil était à trois heures de son couchant, ce qui veut dire qu'il était trois heures de l'après-midi au Purgatoire et minuit en Italie.

[164] L'ange qui veille à la sortie de la deuxième terrasse du Purgatoire, et qui efface le deuxième P sur le front du poète : Dante ne sent son frôlement que « comme un poids sur mon front ».

[165] La cinquième des béatitudes évangéliques, suivie du commencement d'un hymne qui n'a pas été identifié de façon satisfaisante.

[166] Allusion à la réflexion de Guido del Duca (cf. la note 151) : « O genre humain, pourquoi choisis-tu tes plaisirs de façon à tenir les autres à l'écart ? »

[167] La troisième terrasse du Purgatoire, réservée aux colériques, qui cheminent dans un nuage de fumée dense et piquante. Des visions s'offrent aux pénitents, leur donnant des exemples de douceur et de mansuétude.

[168] Ce sont là les paroles de Marie à Jésus enfant, qu'elle était allée chercher dans le temple ; cf. Luc II : 41-52.

[169] La ville d'Athènes. Cette anecdote concernant Pisistrate, tyran d'Athènes, est prise du recueil de Valère Maxime.

[170] Saint Etienne, protomartyr, lapidé par les juifs.

[171] Erreur, puisque ces mots n'avaient pas été prononcés réellement ; mais exacte, puisqu'il avait vu se dérouler ces scènes dans son esprit. Ce sont des visions, qui ne correspondent à rien de réel, mais qui n'en font pas moins impression sur les sens.

[172] Invocation que l'on récite durant la messe, pour demander la

miséricorde divine et la paix : c'est ce qui manquait le plus aux colériques.

[173] Personnage connu des anciens conteurs (Novellino, XLVI) et chroniqueurs, et qui paraît avoir joué un certain rôle social dans les cours lombardes du XIIIe siècle ; mais sa vie est assez mal connue.

[174] La loi interdisait aux Hébreux la viande, si elle ne venait pas d'animaux ruminants et aux pieds fourchus. Par cette étrange image, Dante veut dire, sans doute, que le pasteur, c'est-à-dire le pape, ne remplit qu'une seule des deux conditions qu'on a le droit

d'attendre de lui. Quant à déterminer quelles sont ces deux conditions, cela n'est pas aussi clair. On suppose le plus souvent que le fait de ruminer signifie qu'il possède la sagesse et la doctrine ; s'il n'a pas le pied fourchu, c'est parce qu'il ne sait pas faire la séparation entre le pouvoir spirituel et le temporel, thème éternel des récriminations du poète, et qui, d'ailleurs, est plus clairement repris dans les vers qui suivent.

[175] Les anciens auteurs ecclésiastiques s'étaient servis 'a de l'expression biblique, *duo luminaria magna*, pour désigner, par le soleil qui donne sa lumière à la lune,

l'église qui légitime l'Empire. Dante jugeait sans doute cette image traditionnelle, tendancieuse, puisqu'il lui substitue l'image de deux soleils d'égale importance ; cf. B. Nardi, La « Donatio Constantini » e Dante, dans *Nel mondo di Dante*, Rome 1944, pp. 158-160.

[176] Corrado III, de la famille des comtes de Palazzo, de Brescia, avait été vicaire de Charles Ier d'Anjou à Florence (1276) et podestat de Plaisance (1288). Gherardo de Camino, capitaine général de Trévise (1283), mourut en 1306. Guido de Castello, de la famille des Roberti de Reggio Emilia. vivait en 1318 à

Vérone.

[177] Les Lévites, descendants de la tribu de Lévi, étaient tous prêtres : ils n'avaient pas le droit d'hériter.

[178] Gaïa, fille de Gherardo et femme de Tolberto da Camino, son proche parent, mourut en 1311. Sa réputation, s'il faut en croire les anciens commentateurs, ne fut pas celle d'une sainte : on la disait aussi belle que facile et d'humeur agréable.

[179] Les visions du chant précédent s'adressaient aux sens : le poète croyait voir et entendre les scènes qu'il raconte. Ici, à la sortie de la troisième terrasse, de nouvelles

visions, qui offrent des exemples de colère punie, s'adressent seulement à l'imagination, sans intéresser en même temps les sens.

[180] Procné, jalouse de son mari, avait tué son propre fils ; elle fut transformée en rossignol ; cf. plus haut, la note 89.

[181] Aman, le ministre d'Assuérus.

[182] Amata, femme du roi Latinus et mère de Lavinie, s'était tuée dans un accès de colère, croyant que son futur gendre, Turnus, était déjà mort, et refusant de voir Lavinie mariée à Enée.

[183] L'ange qui veille à la sortie du

troisième giron.

[184] C'est par ce geste que l'ange efface le troisième P sur le front de Dante.

[185] La quatrième terrasse du Purgatoire, occupée par les négligents.

[186] L'amour inné ou instinctif, qui ne saurait se tromper ou commettre des erreurs, puisqu'il est mis au cœur de la créature par Dieu, mais qui peut viser mal, ou montrer trop ou trop peu d'application ; et l'amour d'élection, qui est sujet à l'erreur.

[187] Dieu.

[188] C'est dans les trois premiers giron du Purgatoire que l'on purge la faute de l'amour, dans ses trois aspects, orgueil, envie et colère.

[189] Le bien matériel, le bien de ce monde, qui ne saurait produire le vrai bonheur. Ceux qui se sont attachés avec excès à cette sorte de biens, c'est-à-dire les avares, les gourmands et les luxurieux, occupent les dernières terrasses du Purgatoire.

[190] Selon la physique ancienne, tous les éléments tendaient naturellement vers leur sphère : le feu tend vers la sphère du feu, qui se trouve au-dessus de celle de l'air.

[191] La forme substantielle est la forme par excellence, le principe qui fait qu'une substance est ce qu'elle est : la forme substantielle de l'homme est son âme. Ces formes possèdent des vertus particulières et caractéristiques, que l'on ne reconnaît que par leurs manifestations extérieures et qui, étant innées, ne dépendent pas de la volonté de l'individu.

[192] Petite ville sur le Mincio, à côté de Mantoue, réputée pour avoir été la patrie de Virgile.

[193] Deux rivières de Béotie, dont les vallées étaient le théâtre des bacchanales.

[194] Exemples de diligence, par lesquels les négligents se stimulent eux-mêmes. Le premier est une allusion à la visite de Marie chez Elisabeth (Luc I : 39) ; le second est tiré de l'histoire de la campagne de César en Espagne.

[195] Gherardo II, abbé de Saint-Zéron à Vérone, mourut en 1187 (Frédéric Barberousse avait régné de 1152 à 1190). On ne sait rien d'autre de lui ; et il n'est même pas sûr que ce soit à lui que pensait Dante. Il se peut que le poète ait choisi ici pour personnage cet abbé, qu'il ne nomme pas, simplement pour pouvoir lui faire prononcer l'allusion qui suit, et

qui était d'une actualité autrement vivante.

[196] Alberto della Scala, qui devait mourir en 1301, et qui, par conséquent, avait déjà « un pied dans le tombeau » et qui fut père de Can Grande della Scala, avait nommé son bâtard, Giuseppe, abbé de Saint-Zénon. Il administra le couvent de 1292 à 1313 et laissa une réputation de débauché ; de plus, il était boiteux.

[197] Exemples de négligence punie : les juifs qui sortirent d'Égypte avec Moïse furent punis pour leur lenteur à suivre Moïse ; et les compagnons d'Enée qui, fuyant les nouvelles

épreuves vers lesquelles se dirigeait leur chef, s'étaient arrêtés en Sicile, ont bien mérité qu'on les oubliât.

[198] La terre étant froide naturellement, et Saturne étant considérée comme la planète froide par excellence.

[199] Les devins qui lisaient l'avenir à l'aide de points jetés par terre ou sur le papier, appelaient Forturie majeure une figure que le hasard produisait parfois, et qui ressemblait à la seconde moitié du Verseau ou à la première des Poissons : c'était signe de chance et de prospérité.

[200] Symbole de faux bonheur dont

il a été question plus haut (note 189), ou du triple vice de la gourmandise, de l'avarice et de la luxure.

[201] Elle n'est pas facile à identifier. On a pensé à Béatrice ; mais, si c'était elle, le plus probable est que Dante l'aurait nommée.

[202] L'ange qui veille à la sortie de la quatrième terrasse, et qui, d'un battement d'aile, efface le quatrième P sur le front du poète, en récitant l'une des béatitudes évangéliques.

[203] Il est réservé aux avares et aux prodigues, qui gisent par terre, le visage collé au sol.

[204] « Mon âme était attachée à la terre », paroles du Psaume CXVIII, qui traduisent bien l'attachement coupable des avarés pour les biens de la terre.

[205] « Sache que j'ai été le successeur de Pierre. » Celui qui parle ainsi est Ottobuono Fieschi, qui fut pape pendant trente-huit jours, en 1276, sous le nom d'Adrien V. Il appartenait à la famille des comtes de Lavagna, qui tiraient leur titre du nom d'une rivière dans la région de Gênes, entre Sestri et Chiavari, sur la Riviera ligure.

[206] « Après la résurrection, les hommes ne se marieront pas », avait

dit le Christ (Mat. XXII : 30). Par extension, le pape ne sera plus l'époux de l'Eglise : il n'est ici qu'un esprit comme les autres.

[207] Fille de Niccolò Fieschi, elle avait épousé Moroello Malaspina, avec qui Dante était en relations au moins depuis 1306 : il faut donc croire que cette mention de son nom est une fleur poétique adressée au passage à la femme de son protecteur.

[208] Dante ne pouvait opposer sa simple curiosité au désir de pénitence de son interlocuteur, Adrien V.

[209] Ce vers, qui répond à un épisode du commencement de *L'Enfer* (voir la note 14), est la meilleure réponse à ceux qui considèrent que l'allégorie du Lévrier désigne une personne déterminée. Dante appelle de tous ses vœux ce Lévrier vengeur ; mais il ne sait pas quand il viendra – ce qui prouve assez qu'il ne cache sous ce nom personne de connu.

[210] Exemples de pauvreté vertueuse : ils ne sont plus offerts par des représentations ou par des visions, mais récités par les pénitents du Purgatoire.

[211] Saint Nicolas, évêque de Myre,

passé pour avoir doté secrètement trois jeunes filles que leur père, vaincu par la misère, se proposait de livrer à la prostitution.

[212] C'est une tradition qui avait cours un peu partout, au XIV^e siècle, et qui fut âprement combattue par les historiens français, du XVI^e siècle surtout. Elle n'a aucun fondement historique ; en réalité, Hugues Capet descendait de la famille des ducs de France et comtes de Paris. Dante, qui n'éprouvait aucune sympathie pour la politique des rois de France, s'est emparé d'une légende qui servait ses fins ; on peut d'autant moins l'en accuser,

qu'il était sans doute de bonne foi, et qu'il croyait à la réalité de cette tradition.

[213] Nouvelle inexactitude. La race des Carolingiens ne s'était pas éteinte à la mort de Louis V le Fainéant. Charles, duc de Lorraine, s'était mis sur les rangs ; mais il fut fait prisonnier et mourut sans avoir retrouvé la liberté. Ce n'est pas lui qui avait été réduit à la bure, mais le dernier Mérovingien, Chilpéric III, avec qui Dante paraît le confondre.

[214] En réalité, Hugues Capet avait été sacré roi lui-même, en 987.

[215] Probablement la dot des pays

du Midi, apportée à : Louis le Jeune, en 1137, par sa femme, Aliénor de Guienne.

[216] C'est Philippe Auguste qui enleva ces trois provinces à Jean sans Terre, roi d'Angleterre, en 1205 ; mais la Gascogne fut rendue aux Anglais en 1259.

[217] Charles Ier d'Anjou, investi par le pape de la couronne de Naples, qu'il disputa victorieusement à Manfred. Corradin, neveu de ce dernier et dernier prince de la maison de Souabe, voulut reprendre son héritage ; mais il fut trahi à la bataille de Tagliacozzo (1268) et décapité par l'ordre de Charles.

[218] On accusa Charles d'Anjou d'avoir fait mourir Thomas d'Aquin, en 1274 ; mais il n'y a aucune apparence de vérité dans cette affirmation.

[219] Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Appelé en Italie par Boniface VIII, il entra dans Florence en 1301, et établit le gouvernement des Noirs, qui bannit et ruina aussitôt les Blancs, au parti desquels appartenait Dante lui-même.

[220] Charles II d'Anjou, roi de Naples, prisonnier pendant trois ans du roi d'Aragon (1284-1287) ; il maria sa fille, Béatrice, à Azzo VIII, marquis d'Esté (1305), dans des

conditions qui firent de ce mariage une affaire pour lui.

[221] Philippe le Bel envoya Guillaume de Nogaret à Nagni, en septembre 1303, pour s'assurer de la personne du pape Boniface VIII, que Dante détestait d'ailleurs cordialement.

[222] Le procès des Templiers (1305-1312) est cité ici comme une preuve de la cupidité de Philippe le Bel, parce l'Ordre des templiers jouissait d'une grande force et prospérité économique, et que l'on pensait que le roi visait en tout premier lieu à s'approprier leurs biens.

[223] Pygmalion, frère de Didon, assassina son beau-frère Sichée, pour mettre la main sur son trésor.

[224] Acham avait volé une partie du butin fait à Jéricho-il fut tué sur l'ordre de Josué.

[225] Ananie et Saphire moururent pour avoir caché une partie des biens que tout d'abord ils avaient offerts à saint Pierre.

[226] Envoyé par Séleucos pour saisir le trésor du temple de Jérusalem, il fut mis en fuite par les ruades d'un cheval qui apparut miraculeusement.

[227] Polymnestor, roi de Thrace,

avait tué son beau-frère pour s'approprier ses richesses.

[228] Marcus Licinius Crassus, tué par ordre de Suréna. Le roi des Parthes, ayant reçu sa tête, lui fit verser de l'or fondu par la bouche, pour calmer sa soif d'or.

[229] Délos était une île flottante, que Neptune avait fait sortir des ondes, pour abriter Latone, poursuivie par Junon, et qui allait donner le jour à Apollon et à Diane, « les deux yeux de la voûte ». C'est Jupiter qui rendit ensuite cette île stable, comme récompense.

[230] Les bergers auxquels les anges

l'avaient chanté, pour leur annoncer la naissance du Christ.

[231] Sur le chemin d'Emmaüs ; Luc XXIV : 13.

[232] Dante porte au front les sept P, dont quatre ont déjà été effacés par l'ange : ce qui montre qu'il est en bon chemin sur la voie du salut.

[233] Lachesis, la seconde des Parques.

[234] Ce qu'une partie du ciel peut avoir d'influence sur une autre partie : on sait, en effet, et on le verra exposé plus clairement ailleurs, que les cieux les plus hauts exercent une influence constante sur les autres.

[235] Iris, ou l'arc-en-ciel.

[236] La peine que souffrent les prodigues et les avarés, au cinquième cercle du Purgatoire.

[237] Il était poète. C'est Stace qui parle. Publius Papinius Statius (45-96 ap. J.-C.) fut auteur des *Silvae*, de *La Thébaïde* et de *l'Achilléide*, qu'il n'eut cependant pas le temps de terminer. Dante l'appréciait au-delà du mérite qu'on lui attribue communément aujourd'hui, comme il le faisait aussi pour Lucain ; et c'est parce qu'ils étaient tous les deux poètes épiques, et que le poème épique, ou comme il l'appelle la tragédie, était de son point de vue la

forme la plus élevée de l'art. Il était originaire de Naples, et non de Toulouse, comme le croyaient Dante et ses contemporains, par suite d'une confusion. D'autre part, le christianisme du poète latin est une invention de Dante.

[238] L'ange qui garde la sortie de la cinquième terrasse a effacé le cinquième P du front du poète, en chantant la quatrième béatitude évangélique. Mais il ne l'a pas dite en entier ; ce serait : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* « heureux ceux qui ont faim et soif de justice ». L'ange a donc omis le verbe *esuriunt*, « ont faim », parce que cette partie de

la béatitude regarde les pénitents de la terrasse suivante, les gourmands.

[239] Sur le cinquième palier du Purgatoire on punissait en même temps les avarés et les prodigues. Virgile et Dante n'avaient rencontré aucun prodigue sur leur passage ; ils pensaient donc que Stace était resté couché parmi les avarés, et qu'il en avait été un.

[240] Ce sont deux vers de L'Enéide, III, 57-58, mais que Dante traduit à sa manière, en altérant leur sens au mieux des intérêts de sa démonstration. Virgile disait : *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra famés ?* « jusqu'où ne pousses-tu pas

le cœur des mortels, maudite soif de l'or ? » Dans la traduction qu'en donne Dante, *sacra fame* est interprétée par de nombreux commentateurs comme « sainte, bienheureuse faim de l'or », et expliquée comme une référence à l'honnête désir des biens terrestres, que Dante n'exclut pas. Cette explication ne semble pas naturelle, et ce qui est honnête n'est pas forcément saint : il est plus probable que *sacra* est chez Dante un latinisme, que l'on comprend aisément dans une citation, et qu'il faut lui donner le sens du latin.

[241] Si je n'avais pas, dit Stace,

réfléchi sur tes vers, je serais maintenant aux Enfers, en train de rouler des poids, les prodiges du septième cercle le font.

[242] En d'autres termes : on ne voit pas, dans ton poème sur la guerre de Thèbes, que ton inspiration poétique soit d'accord avec la religion chrétienne ; on ne voit pas que tu aies été chrétien.

[243] Saint Pierre.

[244] Vers connus de la IV^e églogue, qui ont fait la célébrité de Virgile durant tout le Moyen Age, en le transformant en une sorte de prophète des gentils. Virgile chantait

la naissance du fils d'Asinius Pollio ; mais ses paroles ont été interprétées comme l'annonce de la prochaine incarnation du Christ.

[245] La chronologie de la pénitence de Stace n'est pas claire. Mort environ en l'an 96, il dit avoir passé cinq cents ans parmi les couchés (cf. plus haut, chant XXI, vers 68), et quatre cents ans sur la quatrième terrasse, celle des négligents. Cela fait mille ans : il n'est pas dit ce qu'il fit pendant les trois cents ans qui le séparent encore du voyage de Dante au monde d'au-delà.

[246] Ce sont là des personnages de La Thébaïde de Stace. La fille de

Tirésias est Manto, qui se trouvait avec les autres devins, au huitième cercle de l'Enfer : le fait de l'avoir introduite ici parmi les habitants du Limbe est une des erreurs de fait très rares dans l'œuvre de Dante.

[247] Comme la journée commençait à six heures du matin, il est donc dix heures passées.

[248] Ce sont des exemples de tempérance et de sobriété, proposés aux gourmands qui occupent la sixième terrasse du Purgatoire. On les verra plus loin, amaigris par leur pénitence, qui consiste à voir les fruits et l'eau sans avoir le droit de les toucher.

[249] C'est un verset du Psaume L, appelé *Miserere*.

[250] Erysichton avait été puni par Cérès, qui lui avait donné une faim tellement impossible à satisfaire, qu'il avait fini par se dévorer lui-même.

[251] Lors du siège de Jérusalem par Titus, la famine à l'intérieur de la ville avait été telle, qu'une femme appelée Myriam avait mangé son propre fils.

[252] Le crâne vu de face formait, pour les hommes du Moyen Age, le mot *omo* « homme », les deux orbites étant les O et les fosses nasales, l'M.

C'est celui-ci qui est le plus difficile à reconnaître sur la face des vivants ; mais les gourmands du Purgatoire étaient si maigres, qu'on le retrouvait facilement. Les explications des commentateurs sont en général assez différentes.

[253] Forese Donati, frère de Corso Donati, chef des Noirs de Florence et de Piccarda, que l'on retrouvera au Paradis, chant III, mourut en 1296. Il était un peu poète, et l'un des meilleurs amis de jeunesse de Dante. Cf. M. Barbi, *La tenzone di Dante con Forese*, dans *Studi danteschi*, IX, pp. 5-149.

[254] Puisque le repentir, qui est

« l'heure de la bonne douleur ne te vint que sur le tard, alors tu avais perdu leur « le pouvoir de pécher » ; puisque, donc, ta réconciliation avec le Ciel ne s'est faite qu'*in extremis*, je pensais que tu serais encore dans l'Antipurgatoire, où l'on rachète les années passées dans le vice par autant d'années d'attente.

[255] La femme de Forese. Dans sa correspondance poétique avec Forese, Dante taquinait son ami, en lui reprochant déjà sa gourmandise, son amour des plaisirs et sa carence en tant qu'époux : ce passage du Purgatoire est donc une sorte de

réparation posthume offerte à la mémoire de l'ami, qu'il pouvait bien attaquer lorsqu'il était vivant.

[256] La Barbagia, au centre de la Sardaigne, était réputée par la grossièreté bestiale de ses habitants : selon Forese, l'autre Barbagia, celle de Florence, était encore pire.

[257] Allusion sans doute à la vie joyeuse qu'ils avaient menée ensemble : en cette circonstance, cette allusion n'est pas un souvenir agréable, mais la « confession retenue, mais sincère », qu'il n'était pas lui-même sans reproche (Tommaseo).

[258] Stace.

[259] Equivalence classique du Paradis, comme « souverain Jupiter » (*Purgatoire*, VI, 118) était l'équivalent de Dieu.

[260] Poète, imitateur des Provençaux, il mourut vers 1297.

[261] Martin IV, pape de 1281 à 1285, était si connu pour sa passion pour les anguilles, qu'à sa mort on lui avait fait l'építaphe suivante :
Gaudent anguillae, quia mortuus hic
jacet ille. Qui quasi morte reas
escoriabat eas.

[262] Cette satisfaction signifie peut-être qu'ils regardent la découverte

que l'on fait ainsi de leur vice, comme une pénitence de plus.

[263] Frère du cardinal Ottaviano (cf. Enfer, note 96) et d'Ugolin d'Azzo (cf. Purgatoire, note 155), il fut père de l'archevêque Ruggieri, l'ennemi d'Ugolin (cf. Enfer, note 317).

[264] Bonifazio Fieschi, de la même famille des comtes de Lavagna, à laquelle appartenait le pape Adrien V (cf. Purgatoire, note 205), avait été archevêque de Ravenne (1274-1295).

[265] De la famille des Orgogliosi de Forli. Selon Benvenuto de Imola, « comme il demandait une fois à son

écuyer de lui dire ce que les gens disaient de lui, celui-ci lui répondit en tremblant : « Seigneur, ils disent que vous ne faites que boire. » Et il dit en riant : « Et pourquoi ne disent-ils pas que j'ai toujours soif ? »

[266] Bonagiunta di Lucca.

[267] Le discours que Dante prête à Bonagiunta est volontairement sibyllin. Ce que l'on peut en tirer de sûr, c'est qu'il lui parle de Gentucca, comme d'une femme de Lucques, qui en 1300 ne portait pas encore le bandeau, et qui devait un jour adoucir l'exil du poète. Sans doute Dante lui-même ne voulait-il pas en dire davantage. Mais qui était

Gentucca ? On l'a identifiée à Gentucca Morla, mariée à Bonaccorso Fondora, et qui était toute jeune en 1317 : ce qui, au dire des commentateurs, signifie qu'en 1300 elle ne portait pas encore les cheveux bandés ou voilés, comme les jeunes filles. Cette explication est loin d'être sûre ; et il semble plus probable qu'il s'agisse du « blanc bandeau des veuves » (cf. Purgatoire, VIII, 74), et que Dante voulait dire qu'en 1300 Gentucca n'était pas encore veuve. Si c'est cette interprétation qui est exacte, l'identification proposée ne saurait correspondre à la réalité. Quant à la

nature des relations de Dante avec Gentucca, toutes les conjectures sont possibles et mal assurées.

[268] En italien : Donne che avete intelletto d'amore. C'est le premier vers de la première chanson de Dante, commentée plus tard par lui-même dans la Vita nuova. C'est l'une des productions les plus caractéristiques de la nouvelle école poétique appelée dolce stil nuovo ; et c'est dans ce dernier sens que Buonagiunta l'appelle « vers nouveaux ».

[269] Jacopo da Lentino, notaire en Sicile, mort vers 1246, fut poète en italien et imitateur des Provençaux.

Guitton d'Arezzo, mort en 1294, le plus important des rimeurs de l'école toscane. Avec Buonagiunta lui-même, ils appartiennent tous à la génération poétique antérieure à la révolution que représente le dolce stil nuovo.

[270] Florence, dont Dante était toujours citoyen en 1300.

[271] Le plus coupable de ces maux est le chef des Noirs de Florence, Corso Donati, le frère de Forese, dont celui-ci prédit ainsi la mort prochaine. Corso contribua puissamment à l'instauration du gouvernement des Noirs à Florence ; mais il fut accusé de trahison en

1308 et dut prendre la fuite. Il fut pris en route par des mercenaires qui l ramenèrent vers Florence. Alors, dit Villani, « Messire Corso, craignant de tomber entre les mains de ses ennemis et d'être exécuté par le peuple, et se trouvant tourmenté de la goutte aux mains et aux pieds, se laissa tomber de son cheval. Lesdits Catalans, le voyant par terre, lui donnèrent un coup de lance à la gorge, et le laissèrent pour mort. Les moines du couvent (de San Salvi) le portèrent dans leur monastère : les uns disent qu'avant de mourir il s'était mis lui-même entre leurs mains, pour faire pénitence, et les

autres, qu'on l'avait trouvé mort. » Dans la version de Dante, qui probablement n'en parlait que par ouï-dire, c'est le cheval qui emporte Corso et qui est la cause de sa mort.

[272] La pensée.

[273] Exemples d'intempérance punie : Les Centaures, fils d'Ixion et d'une nue à laquelle Jupiter avait donné la forme de Junon, s'étaient enivrés aux noces de Pirithoüs et voulurent enlever sa femme, Laodamie ; mais ils furent vaincus par Thésée, à qui ils opposèrent en vain leur « double poitrine » d'hommes et de bêtes. Sur les Hébreux chassés par Gédéon à cause

de leur ivresse, cf. Juges VI-VII.

[274] L'ange qui veille à la sortie de la sixième terrasse vient d'effacer le sixième P du front du poète, en récitant une paraphrase de la quatrième félicité, adaptée aux pénitents de ce cercle (cf. plus haut, la note 238).

[275] Il est à peu près deux heures de l'après-midi au Purgatoire. Le soleil, qui se trouve dans la constellation du Bélier, s'était déplacé sur la voûte du Purgatoire, laissant à sa place sur le cercle méridien, le Taureau ; à l'antipode, à Jérusalem, il est deux heures de la nuit, et le Scorpion occupe le cercle méridien.

L'escalier est celui qui monte de la sixième à la septième et dernière terrasse du Purgatoire.

[276] Comment les esprits de la sixième terrasse, qui n'ont plus besoin de manger, étant des êtres immatériels, peuvent-ils souffrir de faim et maigrir ?

[277] Méléagre, dont la vie dépendait d'un tison, mourut en effet lorsque celui-ci acheva de se consumer.

[278] La doctrine physiologique et embryologique de Dante vient d'Aristote, à travers saint Thomas d'Aquin.

[279] Le sperme qui se mêle à l'ovule ; selon la doctrine de Dante, ils ont été produits tous les deux par le cœur, le plus « noble organe » du corps.

[280] L'âme du fœtus est une sorte d'âme végétative, produite par le mélange des deux « sangs », maternel et paternel. Elle diffère cependant de l'âme végétative en ce que cette dernière est immuable, tandis que celle du fœtus est appelée à devenir âme sensitive et à se réunir plus tard à l'âme rationnelle.

[281] C'est-à-dire que dans une première phase l'âme végétative se contente d'un corps sans organes

différencié.

[282] C'est là l'erreur d'Averroès, qui distinguait l'intellect possible ou raisonnement, ou faculté de comprendre par le moyen du jugement, de l'intellect actif, qui transforme les idées en actes, ou qui rend sensibles les possibilités de l'autre intellect. Comme il avait constaté que l'intellect possible ne logeait dans aucun organe spécialisé, Averroès avait conclu qu'il était un réflexe de l'intelligence universelle, dont l'âme se dépouillait au moment de la mort. C'est cette erreur qu'après saint Thomas, Dante combat à son tour, en attribuant aux

âmes toutes les facultés de l'intellect possible.

[283] Sur la rive de l'Achéron, si elle a été destinée à l'Enfer ; sur la rive du Tibre, si elle doit aller au Purgatoire.

[284] Sur la septième terrasse du Purgatoire, les luxurieux rachètent leurs erreurs en cheminant dans les flammes.

[285] Hymne qui figure dans le bréviaire romain sous une forme un peu différente, *Summae parens clementiae*, qui contient aussi un passage qui est une prière pour éloigner les tentations de la chair.

[286] Réponse de Marie à l'Archange : « Je ne connais pas d'homme. » Comme le cri suivant, c'est un exemple de chasteté que l'on offre aux luxurieux.

[287] Hélice, nymphe séduite par Jupiter, avait été chassée de sa société par Diane.

[288] Exemples classiques de luxure, que les deux groupes s'appliquent eux-mêmes.

[289] Les sables chauds d'Afrique, ou les Monts Hyperboréens, au nord du continent.

[290] Il semble que César avait eu de curieuses complaisances pour

Nicomède, roi de Bithynie ; en sorte qu'à l'occasion de son entrée triomphale dans Rome, ses soldats l'appelaient *regina Bithynica* et chantaient, s'il faut en croire Suétone : *Gallias Caesar subegit Nicomedes Caesarent.*

[291] Il semble qu'il faille comprendre ce mot comme « ayant les deux sexes à la fois » : il s'agit donc de simple luxure, du péché de la chair commis entre hommes et femmes, réprobable surtout à cause de l'intempérance qui transforme l'homme en bête : de là le symbole, assez équivoque, de Pasiphaé. Il faut ajouter cependant que certains

commentateurs pensent que le second groupe est composé par des personnes qui, comme Pasiphaé, leur patronne, s'étaient accouplées avec des bêtes.

[292] Guido Guinizelli (12307-1276), déjà mentionné (cf. Purgatoire, note 111), était naturel de Bologne et fut une sorte d'ancêtre du dolce stil nuovo. Dante reconnaissait déjà ailleurs ses mérites comme précurseur, et dans *De vulgari eloquentia*, I, 15, il l'appelle « maximus Guido ».

[293] L'enfant de Lycurgue, roi de Némée, étant mort par suite de la négligence de sa nourrice,

Hypsiphyle, celle-ci fut condamnée à mort ; mais ses deux fils arrivèrent à temps pour la sauver. Cet épisode vient de La Thébaïde de Stace, chant V.

[294] Guiraut de Borneil, troubadour limousin (1175-env 1220), considéré comme l'un des meilleurs poètes provençaux. On voit que Dante lui préfère Arnaut Daniel, qui est le poète montré du doigt par Guinizelli, et qui était plus artiste et plus recherché.

[295] Guitton d'Arezzo, sur lequel cf. plus haut, la note 269.

[296] La phrase de l'oraison

dominicale, et ne nos inducas in tentationem, est sans objet pour les âmes du Purgatoire.

[297] Arnaut Daniel, troubadour originaire du Périgord, qui mourut probablement vers l'an 1200. Il ne semble pas avoir joui d'une réputation égale au respect dont lui témoigne Dante ; il se distingue par la complication de sa forme, qu'il soigne avec application et avec un penchant évident pour les difficultés.

[298] Votre question courtoise me plaît tellement, que je ne puis ni ne veux me cacher à vos yeux. Je suis Arnaut, qui pleure et vais chantant. Je m'afflige en voyant ma folie

passée, et je me réjouis en voyant devant moi la Joie que j'attends. Or je vous prie, au nom de cette force qui vous conduit en haut de l'escalier : lorsqu'il sera temps, souvenez-vous de ma douleur ! »

[299] H est donc six heures du soir au Purgatoire, six heures du matin à Jérusalem, minuit en Espagne et midi sur le Gange. Sur ces calculs, cf. plus haut, la note 11.

[300] L'ange qui veille à la sortie de la septième terrasse et qui chante la sixième béatitude évangélique : la pureté du cœur ne siérait pas mal à ceux qui sont en train de purger leur luxure.

[301] Ce sont les paroles avec lesquelles le Christ accueillera les élus, lors du Jugement dernier ; cf. Mat. XXV : 34.

[302] Cf. plus haut, Purgatoire, VII, 52-57.

[303] Vénus, ou l'étoile du soir.

[304] Lia, fille de Laban, était chassieuse, mais eut beaucoup d'enfants de son mari Jacob. Les Pères la considèrent déjà, comme Dante, comme un symbole de la vie active. Sa soeur Rachel, qui fut la seconde femme de Jacob, représente la vie contemplative.

[305] Virgile, qui personnifie la

raison humaine, a pu conduire l'âme sur le chemin des embûches du monde et sur celui du rachat. Maintenant, qu'ils sont arrivés au Paradis terrestre, la raison n'est plus un instrument suffisant : il faut que la foi illumine l'âme – et c'est ce qu'elle fera, par l'arrivée de Béatrice.

[306] L'âme délivrée du péché ne dépend plus que d'elle-même, elle est son propre souverain, dans le temporel aussi bien que dans le spirituel.

[307] Le Paradis terrestre, qui forme comme un plateau au-dessus de la montagne du Purgatoire.

[308] La célèbre pinède de Chiassi, à Ravenne, est l'ancienne Classis, d'où le nom de Saint-Apollinaire-in-Classis.

[309] Le Léthé de la mythologie, transformé par Dante en rivière qui donne à l'âme purifiée l'oubli de ses anciennes fautes.

[310] Cette dame, dont le nom n'est indiqué que bien plus loin, au chant XXXIII, est Mathilde. On a longuement discuté pour savoir quelle personne réelle et quel symbole elle représentait. On considère généralement que, tout comme Lia représentait la vie active dans les conditions courantes de

l'existence humaine, Mathilde représente la vie active parfaite, telle que l'humanité aurait dû la connaître et la pratiquer au Paradis terrestre, si elle n'en avait pas été chassée par le péché d'Adam. Cette explication est vraisemblable. Cependant il convient d'ajouter qu'il s'agit de simples conjectures ; et il est inquiétant de voir que Dante, qui fait expliquer à Lia sa propre personnalité, n'indique nullement le sens de celle de Mathilde – omission qui, jointe à celle de son nom, pourrait faire croire que cette partie du poème n'avait pas reçu sa forme définitive. Quant à sa personnalité

historique, on a pensé le plus souvent à Matelda, comtesse de Toscane, qui légua au Saint-Siège la suzeraineté de la Toscane, et de Florence avec elle. On voit mal le rapport établi par Dante entre la vie active parfaite et la comtesse qui seconda les papes dans leur lutte contre les empereurs ; mais Dante a de ces choix qui peuvent paraître bizarres au premier abord, et qui se justifient suffisamment, à la lumière d'un détail biographique précis et dont l'intérêt transcendant n'était pas évident. Ainsi, on a avancé, peut-être avec raison, que Mathilde, qui prend la relève de Virgile pour le

conduire vers Béatrice, est une médiatrice entre le ciel et la terre, comme la Mathilde historique l'avait été, lorsqu'elle avait contribué à réconcilier l'Eglise et l'Empire. La principale objection que l'on oppose à cette identification, est que Mathilde a été conçue par le poète comme une médiatrice permanente entre le Paradis terrestre et le Ciel, et que, par conséquent, elle doit s'y trouver depuis le commencement, ou tout au moins depuis la création du Purgatoire : ce qui, naturellement, ne saurait être le cas pour la Mathilde historique. Mais raisonner ainsi est oublier les droits de la poésie. D'une

part, il n'est pas certain que Mathilde soit là pour toutes les âmes et que ses fonctions soient permanentes ; la preuve en est qu'elle n'agit pas avec Dante comme avec Stace (cf. plus loin, chant XXXIII, vers 135). D'autre part, s'il était vrai que Mathilde ne peut se trouver depuis le commencement au Paradis terrestre, à plus forte raison cette observation devrait s'adresser à Béatrice, laquelle nous le savons, personnifie la foi. Tout ce qu'on peut donc dire, c'est que la conjoncture qui rapproche ce personnage du poème de la comtesse de Toscane n'est pas absurde, mais qu'elle n'est pas sûre

non plus ; et qu'il faut déplorer l'absence d'une détermination plus précise, qui manque sans doute pour une autre raison que la volonté de l'auteur.

[311] Commencement du Psaume XCI : « Delectasti me, Domine, in factura tua. »

[312] Stace venait d'expliquer que la partie haute du Purgatoire n'était pas sujette aux intempéries (Purgatoire, XXI, 42-54). Comme Dante sent du vent et voit une rivière, il est donc en droit de s'étonner et de demander quelle est l'explication.

[313] D'après la science du temps, le Premier Mobile tourne d'est à ouest, entraînant avec lui tous les autres cieux : le mouvement universel est parfois interrompu par des causes secondes, telles que le vent, qui peut prendre des directions différentes. Le vent qui agite le feuillage au Paradis terrestre est donc celui que produit le mouvement des cieux.

[314] « Heureux ceux dont les péchés ont été pardonnés » ; c'est le début du Psaume XXXI.

[315] Ou le sensible commun, objet que l'on perçoit par plus d'un sens à la fois. Les commentateurs expliquent que ce que Dante prenait

pour des arbres était perçu à la fois par la vue et le toucher, ce qui est manifestement faux. Compte tenu des mentions faites au tercet suivant, il faut comprendre que cet objet était perçu à la fois par la vue et par l'ouïe.

[316] La vertu estimative, qui prépare le jugement.

[317] Les sept candélabres, première partie d'un étrange cortège mystique, sont les sept esprits de Dieu, qui ouvrent la voie aux sept dons de l'Esprit saint ; celles-ci suivent, comme sept bandes lumineuses, qui sont Sagesse, Intelligence, Prudence, Force, Science, Piété et Crainte de

Dieu.

[318] Diane, qui était née à Délos.

[319] Les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament (selon la version de saint Jérôme). L'Apocalypse offrait déjà un symbole pareil ; mais là les vingt-quatre vieillards représentaient les douze patriarches et les douze apôtres.

[320] Les quatre Evangiles ; leur description est empruntée à la vision d'Ezéchiél, que Dante cite plus loin, et à l'Apocalypse de saint Jean.

[321] Le char de l'Eglise militante, traîné par un griffon, animal qui tient à la fois du lion et de l'aigle, et

dans lequel on a cru voir la double nature, divine et humaine, de Jésus-Christ lui-même ; mais cf. plus bas, la note 334. Les trois femmes qui accompagnent le char à droite sont les trois vertus théologiques : la Foi (blanche), l'Espérance (verte) et la Charité (rouge). A gauche du char se tiennent les quatre vertus cardinales, Justice, Force, Tempérance et Prudence, celle-ci pourvue de trois yeux.

[322] Ces sept vieillards qui forment l'arrière-garde du char sont : les Actes des Apôtres, personnifiés par saint Luc, qui avait été médecin, donc disciple d'Hippocrate ; les

Épîtres de saint Paul, représentées par leur auteur, qui avait été soldat ; les quatre livres d'épîtres catholiques ; et l'Apocalypse, représenté par un vieillard plongé dans le sommeil. Les flammes qui entourent leurs têtes indiquent l'inspiration du Saint-Esprit.

[323] Les sept dons du Saint-Esprit.

[324] Passage tiré du Cantique des Cantiques et qui est une invocation à Béatrice, qui va descendre du ciel.

[325] « A la voix d'un si grand vieillard », plus de cent anges apparaissent, chantant Béni sois-tu, toi qui arrives, chant qui accueille le

Christ lors de son entrée à Jérusalem (Mat. XXI :), et répandez les lis par pleines poignées, tiré de L'Enéide, VI, 883.

[326] Réminiscence d'un vers célèbre de L'Enéide, IV, 23 : *Agnosco veteris vestigia flammae*.

[327] C'est la première partie du Psaume XXX, qui est un hymne d'espoir en Dieu. L'expression *pedes meos* marque la fin du neuvième verset.

[328] Ce n'est que dans cette dernière phrase que Béatrice explique la raison de sa dureté. Dante devra boire l'eau du Léthé, et

oublier qu'il a péché : c'est là un privilège qu'il faut avoir mérité – et il n'a pas encore prouvé qu'il s'était repenti.

[329] La Libye.

[330] Pendant qu'il restait sans connaissance, Matelda a trempé le poète dans le Léthé, le traînant vers la rive où reste Béatrice. Les anges chantent la formule qu'employait le prêtre, en jetant l'eau bénite, après la confession.

[331] La beauté des yeux de Béatrice, peut-être l'Intelligence divine, est complétée par la « seconde beauté » de ses lèvres, qui pourraient

symboliser l'Amour divin.

[332] Béatrice Portinari était morte en 1290.

[333] C'est l'arbre de la science du bien et du mal. Le rappel du nom d'Adam en cette circonstance est un reproche, car c'est par sa faute que l'arbre est dépouillé. Il a été interprété de façon très différente ; mais on admet généralement qu'il représente le droit naturel, ou l'Empire.

[334] Ce passage devrait être fondamental pour l'intelligence des doctrines politiques de Dante : malheureusement il est enveloppé

dans les nuages d'un symbolisme trop épais, que les commentaires en général ne font qu'obscurcir encore plus. S'il est certain que le char est l'Eglise militante et l'arbre est l'Empire, le fait de les attacher ensemble est le symbole de l'union nécessaire des deux, tant de fois prônée par Dante. Il n'est donc pas possible de se mettre d'accord avec les commentateurs qui voient dans le Griffon le Christ lui-même – car ce n'est pas lui qui tire le char de l'Eglise, et cette image serait pour le moins irrévérencieuse. La double nature de cet animal n'est donc pas l'humaine et la divine, mais

probablement la temporelle et la spirituelle réunies. Nous sommes donc devant le même rêve d'unité et de primauté de l'Empire, que le poète appelle de tous ses vœux et qu'il avait déjà exprimé plus d'une fois ailleurs, notamment par le symbole du Lévrier. Ainsi « l'animal deux fois né » serait le même qui doit naître « entre feutre et feutre » et que sa double naissance (ailleurs sa naissance sous la constellation des deux frères) prédestine à la réalisation de l'union entre le spirituel et le temporel. Il faut ajouter que, pour d'autres commentateurs, le griffon qui

rattache la croix du timon à l'arbre du bien et du mal serait le Christ qui rachète par son sacrifice le péché d'Adam.

[335] Si l'explication proposée plus haut est bonne, on comprend pourquoi l'hymne qu'entendit Dante n'est pas connu sur terre, puisqu'il devrait dire les louanges de l'union entre l'Eglise et l'Empire, c'est-à-dire de quelque chose qui n'existait que dans les vœux du poète.

[336] Mercure contait à Argus le conte des amours de Syrinx, pour l'endormir avant de le tuer.

[337] Par l'aigle romain, il faut

probablement entendre les empereurs de Rome qui persécutèrent l'Eglise primitive ; le renard qui se glisse dans le char est l'hérésie. La seconde descente de l'aigle est l'attitude de Constantin, qui, selon Dante, avait commencé par persécuter l'Eglise, et qui lui fit ensuite la donation si justement célèbre, et dont le poète parle plus d'une fois. Le dragon qui sort de terre n'a pas été expliqué de manière satisfaisante : on a pensé au démon, au schisme oriental, à Mahomet.

[338] Par l'aigle dont il a été question, c'est-à-dire par Constantin.

[339] Les sept péchés capitaux, qui

rappellent la bête de l'Apocalypse.

[340] Probablement la cour de Rome aux pires temps de sa dissolution, c'est-à-dire pendant le pontificat de Boniface VIII. Le géant, aux dires des commentateurs, serait Philippe le Bel, roi de France, qui tour à tour caresse et frappe celle qu'il garde de près. Ce symbolisme n'est pas toujours clair : on ne comprend pas bien, par exemple, pourquoi la courtisane le regarde, lui, Dante.

[341] Le char de l'Eglise, devenu bête de l'Apocalypse.

[342] Texte tiré du Psaume LXXVIII : « O Dieu, les peuples ont

envahi ton héritage, ils ont souillé ton temple sacré. » L'application au char de l'Eglise est évidente.

[343] « Un peu de temps encore, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez à nouveau. » Ces paroles, par lesquelles le Christ annonçait sa mort à ses disciples, sont interprétées par Dante dans le sens d'une prochaine résurrection de l'Eglise.

[344] Selon les anciens commentateurs (Jacopo della Lana), un usage ancien voulait que l'assassin qui dans les neuf premiers jours de son meurtre pouvait manger

une soupe, une fois par jour, sur la tombe de sa victime, jouissait d'une prescription et ne pouvait plus faire l'objet de poursuites. Cette tradition est douteuse, mais elle avait probablement cours au temps de Dante. Cela veut dire, ici, que la vengeance de Dieu ne saurait tenir compte de prescriptions aussi ridicules, et que Dieu punira les coupables, tôt ou tard.

[345] Les commentateurs interprètent, de commun accord, l'Empire ne restera pas toujours vacant ; et ils ajoutent que Dante considérait l'Empire comme virtuellement vacant de 1250 à 1308,

à cause de la carence des empereurs. Cette explication est visiblement insuffisante, sans tenir compte du fait que ce passage est probablement postérieur à 1308. Mais Dante dit expressément que c'est Constantin, l'auteur de la donation, qui ne restera pas toujours sans héritier, cela veut dire qu'un jour viendra où un empereur se présentera comme héritier de Constantin, pour réclamer son héritage, ou du moins pour demander des comptes : et c'est bien là ce qu'il annonce dans les tercets suivants.

[346] Cette énigme dantesque rappelle à la fois le Lévrier qui,

comme le personnage annoncé ici, sera l'homme prédestiné à rendre à l'Eglise corrompue son brillant d'autrefois, et l'Apocalypse, où 666 cachait le nom de Néron. Les commentateurs peuvent être distingués en deux grandes classes. Les uns prennent 515 comme une indication purement numérique, et par un calcul dont la base pourra paraître discutable, ajoutent ce chiffre à 800, an de la fondation de l'Empire par Charlemagne, et fixent à 1315 la date indiquée par Dante pour la grande révolution qu'il prônait ; mais il est extrêmement difficile d'imaginer que Dante se livrait à des

prophéties aussi importantes, et pour des délais aussi rapprochés, au risque de rendre son poème ridicule, en cas d'insuccès. Les autres lisent 515 = DXV, et interprètent Dux, ou « chef », ce qui semble plus raisonnable et n'est pas sans exemple : Un ouvrage de Bartolomeo Zamberto, dit Sonnetti Isoïani et imprimé vers 1480, commence par une dédicace :

Al divo cinquecento cinque e diece
Tre cinque ado mil nulla tre e do un
cento

Nulla questa opra dar più oltre lecce.
K n'avons pas déchiffré tout ce
logogriphe ; mais il semble évident

que le premier vers signifie : Al divo Dux, probablement le doge de Venise. Dante parle donc probablement d'un chef, qui sera le sauveur de l'Eglise ; il serait oiseux de discuter si c'est le même Lévrier ou Griffon, puisque aussi bien le poète ne fait pas des prophéties, mais formule des vœux.

[347] Les fils de Laius, qui, comme Oreste, fourniront la solution de l'énigme. Dante avait écrit Naiades, forme qui figure par erreur dans certains manuscrits anciens d'Ovide.

[348] L'Else, rivière de Toscane, a des propriétés pétrifiantes. Les vains pensers ont donc endurci l'esprit du poète ; ses plaisirs, d'autre part, il

les paie de son sang, comme Pyrame la couleur du mûrier qu'il avait teint de son sang.

[349] Les deux fleuves étaient réputés avoir leur source au Paradis terrestre.

[350] L'Eunoé, déjà mentionné auparavant comme étant un bras du Léthé, a la vertu de conserver à l'âme le souvenir de ses bonnes actions.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

